

Gisels

# LA FORCE D'UN SERMENT

PAR

M.L. GESTELYS



★ Collection **2<sup>F</sup>** Stella ★



Madame,  
Mademoiselle,

Puisque  
vous aimez  
les ROMANS



abonnez-vous à

# MES ROMANS



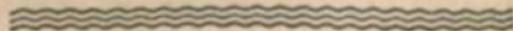
*Dans chaque numéro :*

**Deux Romans inédits**

en cours de publication.



CHRONIQUES, JEUX  
ET RÉCRÉATIONS



Demandez 5 spécimens gratuits  
assortis en vous recommandant de  
la **Collection "STELLA"** à

**MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**

LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

**"STELLA"**

##

395. *Vaincrel* par J.-G. Chenavéry.  
 396. *La petite fille au fantôme*, par Isabelle Sandy.  
 397. *Mission secrète*, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).  
 398. *Le bien-marié*, par Georges Beaume.  
 399. *Droit son chemin*, par Jean de Lapeyrière.  
 400. *Noémi bon-cœur*, par Antony Dreyer.  
 401. *Au gré du destin*, par Y. de Saint-Céré.  
 402. *La femme au miroir*, par Paul Cervières.  
 403. *En face de la vie*, par Marthe Fiel.  
 404. *L'homme est le maître*, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).  
 405. *Le voyageur inattendu*, par Germaine Verdat.  
 406. *Un mari par surcroît*, par J. Dorlhis.  
 407. *Deux fiancées*, par Ch. Garvice (trad. O'Nevès).  
 408. *Le mobile secret*, par H. Lauvernière.  
 409. *Davia*, par Jean Rosmer.  
 410. *Un cœur renait*, par Marie de Wally.  
 411. *Quand il revint...*, par H. de Mareillet.  
 412. *Moute et les deux cousins*, par Guy de Téraumont.  
 413. *En plein mystère*, par Eymery Stuart.  
 414. *Anne-Marie*, par Jean Marclay.  
 415. *Prise au piège*, par Brada.  
 416. *Deux visages, un amour*, par Paul Bergh.  
 417. *Fleurs exotiques*, par L. de Maureilhac.  
 418. *La 35-45 R.J.*, par M.-A.-E. Séouzia.  
 419. *Le mal que fit une femme*, par L. Gestelys.  
 420. *Quand l'amour parle*, par M. de Crisenoy.  
 421. *Gilbert et l'ombre*, par Lita Guérin.  
 422. *Cœur fermé*, par H.-A. Doullac.  
 423. *Dramatique amour*, par Louis Candray.  
 424. *Dolly Dollar*, par M.-M. d'Armagnac.  
 425. *Le manoir menacé*, par Jean de Lapeyrière.  
 426. *La revanche du passé*, par A. de Beaufranchet.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection (suite.)

427. *L'Eternelle Chanson*, par Claude Chauvière.  
428. *Le Roman de Jo*, par Lise de Cère.  
429. *L'Etrangère*, par Claude Renaudy.  
430. *La gamme de « Do »*, par Marie Barrère-Affre.  
431. *Beautés rivales*, par Louis d'Arvers.  
432. *L'aventure de M. Mellac*, par Dominique.  
433. *Gisèle Reporter*, par Edouard de Keyser.  
434. *Les deux Mariages*, par A. Cantegrive.  
435. *Immortelle Jeunesse*, par Marie de Wailly.  
436. *Vers l'Oasis*, par Lucienne Chantal.  
437. *Sa fiancée*, par H.-A. Dourliac.  
438. *La Maison du mensonge*, par R. Dombre et C. Péronnet.  
439. *Ame de femme*, par Victor Féli.  
440. *Le Témoignage imprévu*, par Jean Jégo.  
441. *Au Petit Paris*, par Georges Baume.  
442. *Pour ne pas mourir*, par R. M. Pierazzi.  
443. *Marquise de Maulgrand*, par M. Maryan.  
444. *Masque et Visage*, par M. de Crisenoy.  
445. *A-t-elle du Cœur?* par Esme Stuart.  
446. *Messagère de Bonheur*, par Andrée Vertiol.  
447. *Château en Provence*, par Nany Arssy.  
448. *Folle Jeunesse*, par H. Lauvernière.  
449. *La Maison des Epaves*, par Françoise Chevigné.  
450. *Soir d'Eté*, par Jean Mauclère.  
451. *Dix-sept ans*, par Ruby M. Ayres.  
452. *Quand elle partit*, par Gabrielle Leclère-Lefèvre.  
453. *La monnaie du bonheur*, par Coriola.  
454. *Laquelle?* par M.-A. d'Arvor.  
455. *L'imprudente pitié*, par Eric de Cys.  
456. *L'Obstacle*, par Jean Rosmer.

---

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

---

Le volume : **2 francs** ; franco : **2 fr. 25.**

Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

M. L. GESTELYS

---

# La Force d'un Serment

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# La Force d'un Serment

---

## I

### UNE FEMME QUI PASSE

A la pourpre et à l'or d'un fastueux coucher de soleil succédait une symphonie violette. Le ciel semblait parsemé de pétales d'iris, la mer avait les reflets profonds de l'améthyste, et les dentelures de l'Estérel s'assombrissaient jusqu'à devenir presque noires. Derrière leur masse orgueilleuse, les derniers reflets de l'astre disparu jetaient encore un éclat adouci qui auréolait les cimes d'une luminosité assez semblable aux éclairs mauves que l'on admire, brillant dans certaines opales.

André de Marteval et Raymond Soltènes s'étaient attardés à l'extrémité de la petite presqu'île Saint-Jean, à cet endroit d'où l'on découvre un plus large horizon à travers les branches des pins, au-delà des rochers rouilleux sur lesquels viennent se briser les courtes vagues qui laissent, sur les aspérités du roc, s'effiloche leur ourlet d'écume. De la terre, que le soleil avait chauffée tout le jour, une odeur balsamique montait, mêlée à celle des algues et des lichens.

A regret les deux camarades s'arrachaient à leur

contemplation, surtout Raymond, lequel était peintre et qui, au sortir de la *Villa Médicis*, où son titre de Grand Prix de Rome lui avait valu la faveur de passer ses deux années d'études, avait, d'emblée, conquis un renom de paysagiste.

— C'est rudement beau, fit-il.

Puis il se tourna vers son compagnon :

— Où trouver une beauté humaine qui puisse se comparer à l'éternelle splendeur de la nature ?

André n'eut pas le temps de répondre : une femme venait à leur rencontre. Elle avançait d'un pas que rendait un peu hésitant le tapis glissant des épines sèches tombées du feuillage des pins. Sans doute n'avait-elle point encore aperçu les deux hommes qu'elle allait croiser. Quand elle fut à leur hauteur, elle leva les yeux et son regard les effleura.

D'un même mouvement ils s'étaient rangés afin de lui laisser toute la largeur du chemin ; le peintre salua et l'inconnue lui répondit d'une légère inclination de tête.

Maintenant, elle était passée, se dirigeant vers le petit chaos rocheux qui marquait l'extrémité de la terre. Malgré lui, André, immobile, suivait la silhouette blanche qui, bientôt, face à la mer, se découpait nettement sur le fantastique décor auquel le crépuscule ajoutait son mystère.

— Tu connais cette femme ? questionna Marteval.

Le peintre ne put que remarquer le trouble qui changeait l'expression du visage d'André.

— Si je la connais ? Oh ! très peu. J'ai été présenté à elle par un de ses compatriotes, le portraitiste londonien Francis Burtly.

— Elle est donc Anglaise ? je ne l'aurais jamais supposé.

— Comment, mon vieux, tu en es encore à la conception simpliste des Anglaises aux cheveux rouges, aux grands pieds et au petit canotier ridicule ?

— Evidemment non. Tu as raison, ma remarque est stupide.

— Pas si stupide que cela; lady Kennendale est née en France, comme toi et moi. C'est son mari qui est citoyen britannique.

— Ah! elle est mariée?

Un grand air d'accablement avait succédé à l'exaltation du jeune homme. Raymond lui avait pris le bras. Il leur fallait regagner Beaulieu et ensuite Ezes où le peintre avait loué une vieille maison provençale dénuée de confort, mais d'où l'on avait la plus belle vue qui se puisse rêver, embrassant, d'un côté, les sinuosités capricieuses de la Riviera et un large horizon marin, de l'autre, les cimes neigeuses des Alpes. Ils cheminèrent d'abord silencieusement puis, d'une voix timide, André hasarda :

— C'est la première fois que tu rencontres lady Kennendale depuis que tu es ici?

— Oui, la première. J'ignorais absolument qu'elle séjournât sur la Riviera. Tu sais, j'ai autre chose à faire que de consulter la liste des arrivées.

— Et... son mari, tu le connais?

— Lord Kennendale? Non. Je ne l'ai jamais vu. Je crois même me souvenir que, pour des raisons que j'ignore, sa femme passe seule, en France, une grande partie de l'année.

— Seule?

— C'est du moins ce que m'a dit Francis Burtly; mais je n'ai attaché aucune importance à ce détail. La vie privée des gens,... tu sais...

De nouveau le silence régna entre les deux compagnons. Le peintre devinait l'impression profonde qu'avait produite sur son ami cette fugitive rencontre. Dans son souvenir André s'efforçait maintenant de retrouver les traits de la jeune femme.

Belle, très certainement, et même d'une beauté pathétique et attirante. Il fallait les yeux d'un

paysagiste pour n'être pas ébloui comme l'avait été André de Marteval. Cependant, malgré les efforts qu'il faisait pour se remémorer ce qui l'avait particulièrement frappé en cette passante, entrevue l'espace de quelques secondes, rien de précis ne s'imposait à lui. Entre les longs cils il n'avait même pas pu discerner la couleur des iris clairs, sans doute, ce qui expliquait l'éclat incomparable du regard entr'aperçu. Le teint lui avait paru très blanc, mais les produits de beauté sont souvent pour beaucoup dans la fraîcheur d'un visage. Les cheveux, massés sur la nuque en courtes bouclettes rappelant la coiffure de certaines statues grecques, prenaient, dans l'ambiance, une coloration indécise qui faisait penser à un miroir de bronze dans lequel se seraient reflétés les prestiges du crépuscule.

En somme, tout ceci n'était qu'apparence qui ne composait point un signalement exact. André en arrivait à se demander avec angoisse s'il reconnaîtrait la belle promeneuse le jour où le hasard les remettrait face à face. Pourtant quelque chose lui disait que cette image était de celles qui s'imposent malgré tout, et puis, le cœur ne ferait-il pas son office ?

Parvenus à la Corniche, encombrée à cette heure par les autos, les cars et les autobus se rendant à Nice, à Cannes ou bien filant vers Monte-Carlo et Menton, les deux amis prirent pédestrement le chemin montant qui conduit à Èzes, afin de regagner la petite maison accrochée au rocher dont les débris avaient servi à bâtir le mur roux, couronnée de giroflées et d'œillets sauvages, qui entourait le minuscule jardin en gradins où, parmi les pierres, violettes, narcisses et renoncules ouvraient leurs corolles aux couleurs diverses.

Une femme du pays avait été engagée comme domestique. Elle cuisinait, tant bien que mal, des plats

un peu trop couleur locale, du moins au gré de son maître et faisait à la poussière une chasse sans conviction, mais elle était docile et s'accommodait des horaires fantaisistes auxquels il lui fallait adapter son labeur.

Si loin que l'un des deux camarades remontât le cours de ses souvenirs d'enfance, il y retrouvait l'image de son ami.

Les deux familles, celle de Raymond Soltènes comme celle d'André de Marteval, étaient originaires du Poitou. La ferme des parents de Raymond avait, autrefois, dépendu du château de Marteval dont les quatre tours Louis XIII, coquettement casquées d'ardoises, émergèrent parmi les frondaisons d'un parc touffu et accidenté.

C'est dans ce parc que les deux petits garçons avaient fait leurs premiers pas. La santé très fragile de la jeune châtelaine ne lui ayant pas permis d'être la nourrice de son enfant, Aline Soltènes, mère elle-même d'un bébé de trois mois, s'était chargée du petit être, plus par complaisance que par nécessité, car les affaires du fermier étaient propères et sa femme n'avait nulle raison de vendre ses soins et son lait à des étrangers; mais Marguerite de Marteval n'était pas une étrangère pour la brave Aline. Le même jour elles avaient fait leur première communion, dans la modeste église du village où demeuraient leurs parents. Par la suite, le hasard avait voulu qu'elles épousassent, à peu de temps de distance, deux jeunes gens du pays.

La demoiselle noble était devenue châtelaine de Marteval tandis que la petite paysanne, promue riche fermière, régnait sur une exploitation agricole de près de cent hectares et sur une nombreuse basse-cour. Plus tard, l'argent atténuant les distances que l'amitié, d'ailleurs, avait déjà abolies,

André et Raymond avaient suivi, à Poitiers, les mêmes études; puis la carrière différente que chacun entendait suivre les avait fait prendre une route séparée, mais sans les désunir.

Tandis que Raymond se consacrait à l'art vers lequel une irrésistible vocation et des dons exceptionnels l'attiraient, André faisait son droit, assez négligemment, d'ailleurs. Le service militaire accompli par Marteval dès qu'il eut obtenu sa licence, plus tard le départ de Raymond pour Rome, relâchèrent un peu les relations presque fraternelles datant de leur plus tendre enfance. Cependant, la période des vacances ne s'écoulait jamais sans que les deux jeunes gens eussent pris dans leur pays natal quelques bonnes semaines de repos, durant lesquelles ils justifiaient de nouveau, sous l'œil bienveillant des leurs, une ancienne réputation d'inséparables.

Puis la mort changea bien des choses. Marguerite de Marteval, la douce maman du jeune avocat, avait fermé pour toujours ses tendres yeux qui avaient tant pleuré la mort prématurée de son mari, dont les suites d'une blessure reçue à Ypres, en 1917, avaient certainement abrégé les jours. A la ferme, Aline avait été emportée d'un chaud et froid. Son fils, pensionnaire de la *Villa Médicis*, ne parvint auprès de la moribonde que pour recevoir son dernier regard et son dernier soupir.

Si le château, avec ses rangées de fenêtres hermétiquement closes et l'échevèlement de son parc converti en forêt vierge, avait pris l'aspect d'une demeure enchantée, la ferme était toujours vivante, régie par la rude poigne du veuf qui n'avait plus qu'un désir, qu'une ambition : laisser à son fils une grosse fortune, car il n'avait, en ce métier d'artiste choisi par le « petit », qu'une médiocre confiance.

En vain Raymond lui faisait-il lire les articles

élogieux saluant en lui un futur maître; le fermier hochait la tête, se contentant de demander, quand son fils prétendait lui faire admirer l'un de ses tableaux vantés par la critique :

— Combien que ça se vend, cette machine-là ?

Entre le père et le fils, une sorte de fossé d'incompréhension s'était creusé et rendait les rapports moins chaleureux. Aline n'était plus là, avec sa finesse de femme et son cœur maternel, pour éviter les heurts inévitables entre ces deux hommes représentant deux générations, deux conceptions de la vie et deux cultures entièrement différentes.

Jules Soltènes, dans son for, traitait le peintre de paresseux et de bohème, ne se doutant pas du labeur acharné qu'il avait fallu pour que Raymond se fit une place enviée dans le monde si encombré des Arts. De son côté, le jeune homme n'apercevait que l'aspect terre à terre de cette existence rurale qui, pourtant, n'était pas dénuée de grandeur.

Avocat amateur, André, après avoir fait un stage auprès d'un maître du barreau, avait constaté que la vocation lui manquait. Il ne se sentait pas le courage de défendre avec le même élan l'innocent, objet d'une erreur judiciaire, et la grande canaille disposée à s'abriter dans le maquis touffu de la procédure. Sa fortune lui permettant de se passer d'un métier pour lequel il n'était pas fait, le jeune homme, en attendant de trouver sa voie, avait accepté d'enthousiasme l'invitation de rejoindre son ami d'enfance et passer en sa compagnie une partie de l'hiver sur la Riviera.

Depuis qu'André était arrivé à Èzes, il menait une vie de douce flânerie, recherchant plutôt les sites incomparables et peu visités de la montagne, les coins agrestes de la côte où n'avait point poussé quelque palace ou bien une luxueuse villa, que les plaisirs des grands centres mondains.

Si, brusquement, André changea sa manière d'être et consacra son temps à courir les casinos et les palaces, Raymond, discret, et, d'ailleurs, devinant le mobile qui faisait agir son ami, se garda de manifester le moindre étonnement et de solliciter des confidences. Pour la première fois, une sorte de secret troublait l'atmosphère de leur franche amitié et tous deux en ressentaient une sorte de malaise. Aussi, un matin qu'ils prenaient en tête à tête leur premier déjeuner, face à l'incomparable panorama que l'on apercevait des fenêtres de la maison, juchée presque au sommet du rocher sur lequel est bâti l'ancien village d'Ezes, Raymond éprouva un réel soulagement après que ses yeux eurent été attirés par l'une des rubriques de la feuille locale dont il venait de commencer la lecture.

D'un ton qu'il voulait indifférent, il lut :

« Avant-hier, à Cannes, la colonie anglaise a organisé au Casino une réception en l'honneur d'un de ses membres les plus distingués : lady Diana Kennendale laquelle, après un séjour de plusieurs semaines sur notre côte d'Azur, regagne l'Angleterre à bord du yacht *White Star* appartenant à sir Eric Dreammont. On sait que Mrs. Dreammont, née Maud Harewing, est une amie d'enfance de lady Diana. »

— Et voilà ! conclut le peintre, les amateurs de mondanités en ont pour leur argent.

André était devenu tout pâle, ses lèvres tremblaient quand il prononça, comme se parlant à lui-même :

— Elle demeurait à Cannes, j'aurais pu la revoir... Et, maintenant...

Avec une grande sollicitude, Raymond posa sa main sur l'épaule de son ami :

— André, tu sais que je n'ai pas l'habitude de jouer au moraliste, mais, véritablement, en l'occurrence, laisse-moi te parler le langage de la raison. Ne pense plus à cette rencontre d'une jolie femme. Rappelle-toi que tout t'interdit de songer à elle.

— Je le sais, ami, et je te remercie de ta sollicitude. Tout ce que tu pourrais me dire, je me le suis déjà répété. D'ailleurs, rassure-toi. Ce n'est pas de l'amour que je crois ressentir pour la femme de lord Kennendale. Aucun sentiment vil ne s'est glissé en moi. Non ! Ce que j'ai éprouvé est d'une autre nature. Depuis que mon regard a rencontré celui de cette merveilleuse créature, il me semble... j'ai même la conviction profonde, qu'elle jouera dans ma vie un rôle primordial.

— Imagination !

— Peut-être. Vois-tu, à l'instant où je viens d'apprendre qu'elle est partie, qu'elle s'éloigne de moi, quelque chose me dit que nous nous reverrons.

— André, donne-moi ta parole que tu ne la suivras pas ?

— Je te donne ma parole de ne rien tenter pour me rapprocher d'elle, et cela d'autant plus volontiers puisque je suis sûr que le destin la remettra bientôt sur ma route.

## II

### LE PORTRAIT DE DIANE

L'heure était matinale où arrivait, en gare de Brest, le rapide venant de Paris. Malgré qu'on fût aux premiers jours de juillet, la brise venue du large était presque froide. A travers la large vitre de son compartiment, André de Marteval n'avait aperçu la

campagne bretonne qu'enveloppée des mauves écharpes de brume que le vent déchiquetait.

Comme il n'avait pas indiqué exactement le train qu'il comptait prendre, personne ne l'attendait devant la station. Il eut d'abord la fantaisie d'errer un peu dans la ville, de revoir, du haut des remparts, le vivant panorama du port, de s'attarder sous les épais feuillages ou bien de parcourir, comme un marin récemment débarqué, la populeuse rue de Siam, mais il songea que l'hospitalité de sa tante Alix était des plus libérales. Il aurait tout le temps de satisfaire son désir de musarder dans l'ombre des vieux quartiers, de renouer connaissance avec les petites plages si sympathiques où, gamin, il avait pris ses premières leçons de natation lorsque ses parents le confiaient à M<sup>me</sup> de Souvigny, laquelle raffolait de ce neveu qui était aussi son filleul.

Depuis la mort de sa mère, André avait un peu espacé ses visites, ce dont Alix de Souvigny se plaignait, mais sans amertume. Veuve un an après son mariage, qui avait été un mariage d'amour, la sœur aînée de Marguerite de Marteval s'était confinée dans son château de Bretagne, plein de souvenirs.

C'est là que l'on avait rapporté Yves de Souvigny après l'accident de chasse qui lui avait coûté la vie, là, que veillant nuit et jour le blessé, la jeune épouse avait vécu d'atroces alternatives d'espoir et de découragement. Malgré tous les soins, la mort n'avait pas lâché sa proie et Yves avait fermé les yeux sans reconnaître celle qui priait à son chevet.

A vingt-deux ans, Alix se trouva veuve et maîtresse d'une assez belle fortune que son mari lui avait léguée sans aucune restriction. Elle aurait pu se refaire une existence heureuse, fréquenter le monde, réunir autour d'elle un cercle d'amis, se remarier sans doute. Elle préféra la solitude de son manoir qui dominait le merveilleux « Goulet », route

liquide fréquentée par les barques et les navires venant de la haute mer afin de jeter l'ancre dans l'un des bassins du port.

Toute proche était la petite plage Sainte-Anne, et le parc s'étendait jusqu'au chemin qui sinue au sommet de la falaise.

A travers la banlieue brestoïse un taxi emportait André et ses bagages. Bientôt il se trouva devant la grille qu'un vieux jardinier s'empessa d'ouvrir. Devant lui des parterres de roses s'étendaient jusqu'à la facade percée de larges fenêtres.

L'une d'elle venait de s'écarter, laissant apercevoir le visage de tante Alix, tout souriant sous la légère auréole des cheveux argentés. Comme à l'époque où il n'était qu'un collégien un peu indiscipliné, le jeune avocat s'élança. Il gravit quatre à quatre l'escalier conduisant au premier étage et reçut dans ses bras sa tante ravie, bien qu'un peu suffoquée.

— Grand fou, je te retrouve. Mais, je t'en prie, ne m'étouffe pas!

— Je rattrape le temps perdu, ma bonne tante! Trois ans sans vous avoir revue!

— A qui la faute?

— A des tas de choses que j'ai oubliées et que je regrette de n'avoir pas sacrifiées au plaisir de vous embrasser.

— Flatteur, va! Dire que j'avais préparé une sermonce sévère. Tu es là, je me sens incapable de te gronder, mais tu me raconteras ce que tu as fait durant ces trois années qui m'ont paru si longues.

— Rien de bon, marraine, puisque je vous ai causé de la peine.

— J'espère que tu ne viens pas entre deux trains, ainsi que tu l'as fait lors de ta dernière visite?

— Vous me mettez à la porte quand vous aurez assez de moi.

Tout en causant, Alix de Souvigny guidait son neveu vers la chambre préparée pour lui. Sur le seuil, le jeune homme s'étonna :

— Mais ce n'est pas mon ancienne chambre, remarqua-t-il.

— Non. Elle était devenue trop simple pour un hôte de ton importance. Depuis que tu es avocat...

— Oh ! marraine, ce temps de verbe est superflu.

— Comment ! Tu aurais renoncé au barreau ?

— Définitivement.

Une moue de déconvenue plissa la bouche d'Alix de Souvigny.

— Tu ne plaides plus ?

— Oh ! n'exagérons pas. J'ai si peu plaidé et toujours pour le compte d'un autre... Et puis, non, je n'avais pas la vocation.

— Défendre l'innocence, c'est beau, cependant.

— Oui, mais plaider pour d'affreuses canailles qui ont ruiné des centaines de gogos, escroqué les modestes économies de braves gens désormais sans ressources...

— Je suppose que tu n'aurais pas accepté de telles causes ?

— Le moyen de faire autrement ? Maître Francely, mon patron, ne les refusait pas, je vous assure. Il les recherchait, même, car — c'est à constater — les filous payent infiniment mieux que leurs victimes.

— Tu me stupéfies, mon enfant. Enfin, tu as trente ans.

— Trente-deux, ma bonne marraine.

— Inutile de me rappeler si exactement ton âge... Oublies-tu que j'avais vingt et un ans quand tu es né ? Vingt et un et trente-deux, cela fait...

— Quarante ans à peine, c'est tout ce que vous paraissez. Mais, vous savez, marraine, je regrette ma petite chambre de collégien et d'étudiant. Je suis sûr que j'y aurais retrouvé des billes traînant dans

les tiroirs. Celles d'agate, je les avais gagnées à Raymond.

— A propos, que devient-il, ton « Prix de Rome » ?

— Beaucoup de succès pour ses toiles exposées à la « Nationale ». Il a obtenu une médaille, bien méritée, dit la critique.

— Pourquoi a-t-il refusé mon invitation ? Je l'aurais reçu avec plaisir et cela t'aurait fait une société plus gaie que ma continuelle présence.

— Mârraine, vous vous calomniez. Raymond ne vous a-t-il pas expliqué ?

— En effet, j'ai reçu une lettre charmante. Comme excuse, il était question d'un voyage en Grèce.

— Parfaitement exact. Soltènes est actuellement fixé dans une petite île grecque. Il en rapportera des chefs-d'œuvre.

— Grâce lui soient rendues de ne t'avoir pas entraîné à sa suite.

André se mit à rire franchement.

— J'avoue qu'il me l'a proposé et que le voyage me tentait, mais...

— Tu as compris que tu étais attendu ici avec tant d'impatience que remettre, une fois de plus, à l'été prochain, aurait été, ... comment dirais-je ? ... un peu cruel. Tu sais, je suis à l'âge où l'année prochaine est une inconnue à laquelle on ne pense jamais avec certitude...

— Encore votre âge, marraine, je vais me fâcher !

— Très sérieusement, André, je n'ai pas le désir de devenir centenaire. J'ai tellement de raisons pour m'en aller rejoindre ceux qui m'ont précédée et qui m'attendent : mon cher mari d'abord, ma petite Marguerite, ta douce maman, et ton père qui fut pour moi un si précieux ami.

Les pleurs, retenus avec peine, faisaient rougir

les paupières de la pauvre femme. Elle se détourna afin d'essuyer une larme qui roulait sur sa joue. A ce moment, André, qui avait fait un pas vers la châtelaine afin de la serrer dans ses bras, s'arrêta brusquement : son regard venait d'être attiré par une peinture accrochée au mur. C'était le portrait d'une toute jeune fille. Un cadre Louis XV en bois laqué de blanc l'entourait.

Sans être l'œuvre d'un grand artiste, la peinture était honnête. Elle faisait preuve d'un véritable souci de ressemblance et d'une minutie louable dans le détail.

Assise sur un banc de jardin, un buisson de petites roses lui servant de fond, la jeune personne était vêtue d'une très simple robe de voile blanc. L'étoffe transparente laissait deviner le dessin parfait des épaules et des bras, la teinte laiteuse de la chair qui, au contact de l'air, semblait patinée d'ambre aux endroits découverts par la modeste échancrure du corsage. Le front, légèrement incliné, était encadré d'une double masse de boucles qui descendaient en cascade le long des joues, cachaient à demi le lobe rosé de l'oreille et se déroulaient sur le cou satiné où elles mettaient une ombre bleutée. Le peintre avait dû se donner beaucoup de mal pour reproduire la teinte de l'admirable chevelure, sombre aux endroits où le jour ne l'effleurait pas, mais rutilante des reflets somptueux de l'or et du cuivre dès qu'un rais lumineux s'y posait.

Entre la double rangée des cils, les iris, eux aussi, semblaient devoir leurs coloris à l'ambiance, car leur bleu profond était moiré de vert et de mauve, tandis que la large pupille offrait le noir velouté de certaines ailes de papillon.

Les autres traits du visage, à côté de ces yeux merveilleux, avaient moins de relief. L'extrême

jeunesse du modèle les laissait même un peu imprécis. Cependant les lèvres s'ouvraient sur l'émail des dents, mais le sourire qu'elles esquissaient ne s'épanouissait pas et donnait au visage une expression plutôt mélancolique que joyeuse.

— Ma tante, que représente ce tableau?

Alix acheva d'essuyer sa joue avant de se retourner vers son neveu; elle suivit la direction de son regard, car il y avait, aux murs, plusieurs toiles accrochées.

— Ce tableau, mais c'est le portrait de Diane d'Herbières, l'une des nièces de mon pauvre mari. La petite Didi! tu ne te souviens plus? Tu l'as pourtant rencontrée ici deux ou trois fois. Il est vrai qu'elle était encore presque un bébé dont mon garnement de neveu ne faisait pas grand cas. Ma pauvre petite Diane!

— Que lui est-il donc arrivé, marraine? Rien d'exceptionnellement malheureux, j'espère?

— Oh! c'est toute une histoire. Il serait trop long de te la raconter maintenant. Installe-toi, puis je ferai servir ton premier déjeuner. Ensuite, si cela t'intéresse, je te mettrai au courant du triste mariage qu'a fait la pauvre enfant.

— Un mariage, ma tante? Dites-moi seulement qui elle a épousé?

— Qui? Mais un Anglais très riche et très noble, lord Kennendale, qui l'a outrageusement abandonnée le jour même de leurs noces!

Par bonheur, M<sup>me</sup> de Souvigny, qui avait hâte de remplir auprès de son filleul ses fonctions d'hôtesse, avait déjà franchi le seuil quand elle prononça cette dernière phrase.

Elle ne put apercevoir l'expression brusquement répandue sur les traits de son neveu, ni entendre l'exclamation qui venait de lui échapper.

Lorsque la porte se fut refermée et que, dans le

couloir, ne résonna plus le bruit des pas menus de la bonne dame, André s'approcha du portrait. On aurait dit qu'il voulait établir une comparaison entre le visage que le peintre avait si scrupuleusement reproduit et l'image imprécise demeurée au fond de sa mémoire. Alors, une troisième silhouette s'ajouta aux deux premières : celle d'une enfant pétulante et gaie, au rire clair, tel un tintement de cristal, qui secouait, autour d'un petit visage velouté comme une pêche mûre, une multitude de boucles indociles, toujours ébouriffées et emmêlées par le vent et dont l'or s'assombrissait d'année en année.

Les souvenirs de M<sup>me</sup> de Souvigny étaient exacts. Dans le parc du petit manoir de Tréplonneck, le collégien, qu'accompagnait presque à chaque séjour son frère de lait, Raymond, que l'excellente marraine avait toujours soin de comprendre dans ses invitations, avait prêté fort peu d'attention à cette gamine, de six ans sa cadette, laquelle, d'ailleurs, ne recherchait guère la société des deux garçons. Elle se faisait des jeux à elle, où son imagination tenait le principal rôle. Quand, par hasard, les deux camarades passaient auprès d'elle et lui demandaient d'un ton condescendant :

— A quoi joues-tu, petite Didi?

Elle fixait sur eux son regard, déjà profond comme celui d'une femme, et leur faisait quelque incompréhensible réponse. Par exemple, un jour qu'ils l'aperçurent debout au milieu d'un pré tout fleuri des larges étoiles blanches à cœur d'or des marguerites sauvages, elle leur déclara, le plus simplement du monde, qu'elle était une sœur de charité donnant ses soins aux malades. Ils ne se doutèrent pas que, prêtant une personnalité humaine à chacune de ces fleurs, la petite fille, redressant les tiges que le vent avait fait fléchir, arrachant les feuilles sèches et les corolles flétries, s'imaginait

en effet, accomplir auprès de pauvres êtres souffrants une mission secourable.

Une autre fois, elle fut, au milieu d'une clairière, son jeune front couronné de bleus liserons, quelque fée jetant aux échos un hymne de joie qu'elle avait composé elle-même.

Sur le mystère de cette petite âme dont les émois se reflétaient dans les admirables iris, tantôt couleur de ciel et tantôt d'eau dormante, André était alors trop jeune pour se pencher. Il passait, indifférent; quand la pauvre Didi voulait le prendre comme confident, il l'écoutait à peine, puis mettait fin à l'entretien par un dédaigneux :

— Va jouer. Tu nous ennues. Tu es trop gosse.

Cependant, dans les tréfonds de sa mémoire, quelques clichés datant de ces lointaines vacances avaient dû s'emmagasiner. Ces souvenirs oubliés, remontant à la surface sans que lui-même ait pu en avoir conscience, avaient certainement déterminé le choc produit sur lui par l'apparition de la promeneuse en blanc.

Maintenant, André s'attachait à cette explication. Il en éprouvait même une sorte de soulagement. Tout le côté mystérieux de cette aventure devenait clair. Il pourrait facilement s'évader de la hantise qui le harcelait depuis son séjour sur la côte d'Azur et la brève rencontre du cap Saint-Jean. Jusqu'à cette minute, il ne s'était pas avoué à lui-même la place que lady Kennendale tenait désormais dans sa vie. En réalité, il n'avait jamais cessé de penser à elle avec cette conviction profonde que cette femme influencerait sa destinée.

Une juvénile allégresse le soulevait à l'idée qu'il allait connaître l'histoire de Diane, mais aussi qu'une sorte de lien familial existait entre lui et cette passante, la veille une inconnue dont il lui était même défendu de chercher à croiser la route.

Ce ne fut qu'à la fin du déjeuner, qu'ils prirent en tête à tête dans la salle à manger, dont les deux portes-fenêtres s'ouvraient sur le côté le plus sauvage du parc, qu'André de Marteval jugea le moment venu de satisfaire sa curiosité :

— Marraine, fit-il d'une voix câline, imitant les intonations qu'il prenait quand il était petit, marraine, vous m'avez promis une histoire. C'est le moment de vous exécuter.

— Une histoire? fit Alix, qui avait totalement oublié l'incident du portrait.

— Mais oui, celle de votre nièce, la petite Didi...

Tout de suite le visage changeant de la châtelaine prit une expression un peu mélancolique. Elle demeura un instant les yeux fixés sur la tasse pleine de café qu'elle allait porter à ses lèvres; puis, comme si elle hésitait :

— L'histoire de Diane?... Hélas! à part les faits brutaux, j'en suis réduite aux conjectures. Je ne sais rien... Je n'ai pas revu cette pauvre enfant...

— Elle séjourne cependant assez fréquemment en France?

— Elle n'est jamais revenue auprès de moi. J'avais espéré un instant qu'elle prendrait ce château comme refuge. C'était égoïste de ma part. A vingt-six ans, une femme, même déçue et meurtrie, ne renonce pas au monde, aux satisfactions que donne une grosse fortune.

— Vous n'aviez pas vingt-six ans, tante chérie, quand vous avez renoncé à tout cela.

— Ne comparons pas, veux-tu, la perte irréparable que je venais de faire et la déception qu'a dû éprouver Diane d'Herbières.

— Alors, cette déception?

— Voilà. D'ailleurs, tu es de la famille, il n'y a pas d'indiscrétion à te mettre au courant... Puisque tu te souviens de Didi, tu dois comprendre sans

peine ce que cette ravissante fillette a pu devenir quand les années ont fait d'elle une femme. Votre dernière rencontre date?...

— De ma quinzième année. J'ai raté mon bachot l'année suivante, ce qui a fait qu'il m'a fallu « potasser » au lieu de venir auprès de vous, marraine.

— Exact. Didi avait alors huit ans. Son père, Robert d'Herbières, fut, l'année suivante, attaché à l'Ambassade française à Londres. Ma belle-sœur suivit naturellement son mari et ils emmenèrent leurs enfants. Diane reçut une éducation anglaise.

« Elle fit son entrée à la Cour après avoir fréquenté la plus haute société londonienne.

« Ce fut dans un bal que lord Kennendale lui fut présenté. Lui qui, jusqu'à ce jour, avait passé sa vie à explorer le globe — son dernier voyage, il serait plus juste de dire séjour, car il avait duré plusieurs années, l'avait fait s'enfoncer dans les Indes où il chassait, dit-on, le tigre et l'éléphant, — éprouva une sensation profonde en face de cette enfant de seize ans dont il désira immédiatement faire sa femme. Deux ans d'épreuve lui furent imposés par les parents de Diane, lesquels trouvaient leur fille beaucoup trop jeune et redoutaient un peu le caractère et les bizarreries de lord Arthur. Mais ce dernier était l'aîné d'une noble et puissante famille; très riche, vivant fastueusement, il ne déplaisait pas à Diane. Que te dirais-je de plus? Le mariage fut célébré à la date fixée par la famille. Une altesse servit de témoin au fiancé. Tout Londres assista à la cérémonie. Une réception brillante eut lieu dans le superbe hôtel que devait habiter le jeune couple, à Belgravia. J'avais oublié de te dire que lord Kennendale était orphelin. La famille était donc seulement représentée par des cousins assez éloignés et une sœur mariée et demeurant en Écosse, laquelle devait repartir le soir-même. Je te donne ces dé-

tails, qui te paraissent peut-être oïseux, mais tu ne tarderas pas à voir qu'ils ont leur importance. Donc, la fête terminée, le dernier invité parti, les nouveaux époux se trouvèrent seuls, ou à peu près. Comme ils devaient quitter Londres le lendemain afin d'accomplir un voyage sur le continent, je me réjouissais d'avance à la pensée de les recevoir tous deux sous mon toit, ainsi que cela avait été convenu. Le personnel était des plus réduits : une femme de chambre, attachée à la personne de la nouvelle lady, lord Arthur était servi par un Hindou qui l'avait accompagné durant toutes ses explorations. Il y avait, en outre, un vieux couple faisant office de concierges. Que se passa-t-il exactement ? Personne n'a pu donner de précision, pas même la jeune mariée. Un seul fait est certain, c'est que, sans même une explication avec la femme qui portait son nom, lord Kennendale s'enfuit au milieu de la nuit, vraisemblablement avec son domestique hindou.

« A son réveil, Diane, surprise de se retrouver seule dans le grand lit conjugal où, la veille, elle s'était endormie, brisée par la fatigue et les émotions de la journée que, par dérision, certains désignaient comme devant être la plus belle de son existence, envoya la camériste s'enquérir de la santé de Sa Grâce. La jeune *maid* revint presque immédiatement portant une large enveloppe qu'elle avait trouvée bien en vue sur une table, dans la chambre de Mylord. Elle était adressée à lady Diana. La pauvre petite, avec une émotion compréhensible, brisa le cachet de cire. Il s'en échappa des actes parfaitement en règle lui permettant de jouir d'une grande partie de la fortune de sir Arthur, un testament et un court billet sur lequel le nouveau marié avait à peu près écrit ceci : « Je suis indigne de  
« vous. Pardonnez-moi, je pars pour toujours après

« avoir assuré votre situation matérielle. Celui qui  
 « n'aura pu connaître le précieux bonheur qui ne  
 « lui était pas dû. »

L'émotion étranglait la voix de M<sup>me</sup> de Souvigny. Un silence se creusa. André était stupéfait au point qu'il ne trouvait aucun mot pour solliciter de nouvelles explications. Enfin il prononça, comme à regret :

— Et depuis lors, votre jeune parente n'a pas reçu l'explication?...

— Non. Malgré toutes les recherches, les enquêtes auxquelles la famille s'est livrée, d'accord avec l'épouse abandonnée, pas une trace, pas un indice n'ont pu être recueillis.

— Voyons, ma tante, cette histoire est prodigieuse ! Un homme de l'importance de lord Kennendale ne disparaît pas comme une bulle de savon se volatilise. Ne serait-ce qu'à bord du paquebot qui a dû l'emmener loin de son pays natal, (qu'il avait sans doute un intérêt primordial à fuir) il devait être reconnu, tout au moins à son signalement et à celui de son serviteur indigène. S'il avait emprunté la voie des airs, ce serait encore plus simple.

— Je te dis qu'on n'a rien découvert.

— Et cet homme, habitué à vivre sans compter, se serait enfui démuné de tout ? Les voyages, surtout les longs voyages, coûtent cher.

— Tu viens, par ta question, de me rappeler l'un des points les plus troublants de cette étonnante affaire. Lord Kennendale a chargé un sollicitor de lui faire parvenir la part de ses gros revenus qu'il s'est réservée, part relativement modique. Deux fois par an, mais à des époques irrégulières, l'homme d'affaires reçoit un câble ou un radiogramme le priant d'expédier de la même façon, au titre d'un banquier lointain. L'argent est arrivé et touché avant qu'il soit possible de tenter la moindre

démarche, d'autant plus que le sollicitor a juré d'être discret.

— Cependant, on a su de quels points du globe ces ordres étaient expédiés?

— Naturellement, et la police a enquêté, mais sans succès. A part la banque à laquelle la lettre de crédit avait été présentée, nul n'avait vu le voyageur, lequel a ainsi promené sa mystérieuse personne de Lima à Saïgon, de Calcutta à Colombo. S'il court toujours, il doit être loin actuellement. Je te dirai que, depuis la mort de M. d'Herbières, le père de Diane,... mais, au fait,... tu as dû recevoir un faire-part? Le nom de lady Kennendale s'y trouvait.

— Lady Diana vit sans doute auprès de sa mère?

— Non, celle-ci, devenue veuve, s'est fixée en France avec sa seconde fille, Irène, mais cette dernière était si petite que tu ne l'as certainement jamais vue. Il y a entre Diane et elle une différence de huit années.

— Alors elle vit seule, isolée?

— On n'est jamais isolée quand on est très riche.

— Si jeune, continua André sans prêter attention à la remarque de sa tante, comment n'a-t-elle pas cherché à obtenir sa libération, à se refaire une vie?

— Tu n'y songes pas! Le divorce, alors? Diane est catholique, profondément croyante et issue d'une famille où l'on ne transige pas avec ces sortes de devoirs.

— Je comprends bien, marraine, et ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, objecta vivement le jeune homme devant l'air offusqué de la châtelaine, mais une telle union aurait été certainement annulée à Rome.

— Peut-être. Je n'y avais point songé, mais je ne saurais blâmer ma nièce d'une résignation véritablement chrétienne.

— Non, non ! s'écria Marteval, avec une véhémence que rien au monde n'aurait pu contenir, non la doctrine du Christ ne demande point une telle immolation. C'est impossible qu'une créature parée par Dieu de tous les charmes — ceux du cœur comme ceux du visage — s'enferme dans ce renoncement inhumain... Vivre sans être épouse, sans être mère, car, si je vous ai bien comprise, ce mariage maudit n'a été qu'un simulacre ? Et vous ne vous êtes pas demandé pourquoi cet homme avait joué cette abominable comédie afin de gagner le cœur d'une jeune fille qu'il a ensuite lâchement abandonnée, sans avoir même eu le courage d'affronter une loyale explication ?

— Mon Dieu ! André, comme tu t'exaltes ! Je ne me suis rien demandé du tout. La situation de mes pauvres parentes me paraît assez pénible pour ne point les harceler d'indiscrètes questions. J'ai reçu, à deux ou trois reprises, la visite de M<sup>me</sup> d'Herbières, la sœur de mon cher mari. J'ai constaté qu'il lui était infiniment pénible d'évoquer cette période de son existence. Diane, d'ailleurs, vit dans une complète indépendance. Elle voyage beaucoup, ne fait à sa mère que de brèves visites. Une compensation lui est accordée : cette fortune dont elle peut à son gré disposer et qui lui permet de mener une vie très agréable, de séjourner où bon lui plaît...

— Ah ! je comprends, interrompit le jeune homme : l'argent ! Votre parente avait sans doute accepté lord Kennendale à cause de sa grosse fortune, et, maintenant, elle ne saurait se résigner à un sort plus modeste.

— Mais tu es odieux avec tes suppositions malveillantes !...

— Il n'y a pas là de malveillance, ma tante, mais la constatation de la vérité, de l'humaine vérité. Sans doute, en se libérant, lady Kennendale per-

drait-elle les fastueuses rentes qui lui sont allouées. C'est tout naturel, allez !...

— André, je vais croire que l'habitude de plaider pour de vilaines gens t'a ôté tout sens moral. Sache, pour ta gouverne, que je n'ai jamais entendu parler d'une clause semblable. Je connais trop l'âme de ma petite Didi pour admettre une seconde que l'intérêt ait pu la faire agir basement, d'ailleurs je n'avais pas pensé à ces choses..., et maintenant que tu les as énoncées devant moi !... Oh ! c'est mal d'avoir mis le doute dans mon esprit ! Et puis, non, je ne veux pas douter. Enfin, si ce mystère t'intéresse à ce point, tu n'auras qu'à questionner Diane elle-même.

— Que voulez-vous dire, marraine ? s'écria André, qui était devenu extraordinairement blême et dont la voix tremblait.

— J'avais oublié de te prévenir. Deux jours avant ta lettre m'annonçant la date de ton arrivée, j'en avais reçu une de lady Kennendale qui, après un séjour dans son château de *Windermere*, revient en France afin de passer quelques jours auprès de M<sup>me</sup> d'Herbières. Ensuite, elle s'arrêtera ici, elle me l'a promis formellement.

— Ma tante, vous ne lui avez pas dit que je serais là ?

— Non. Et puis, quelle importance ? Ta présence ne ferait pas changer ses projets, au contraire, il me semble...

Il était impossible à Alix de ne point remarquer le trouble du jeune avocat. Elle en fut un peu surprise, mais, jugeant que cela pouvait tenir à l'opinion presque défavorable qu'il venait d'exprimer sur le compte d'une femme dont le malheur méritait plus de compassion, elle n'insista pas et chercha un autre sujet de conversation. Pourtant, comme la châtelaine allait le laisser seul, André hasarda une question qui lui brûlait les lèvres :

— Quand comptez-vous recevoir lady Kennendale, ma tante?

— J'attends une dépêche pour me fixer exactement. Sans doute d'ici deux ou trois jours.

### III

#### AMIS?

Parfois, lorsque l'imagination pare de ses prestiges et de ses fantaisies un événement que l'on redoute et que l'on espère à la fois, on se trouve tout étonné, après qu'il s'est accompli, de la simplicité avec laquelle les choses se sont passées.

Ainsi, la seconde rencontre d'André de Marteval avec lady Kennendale — rencontre qui fut faite en présence de l'excellente châtelaine et sous les auspices de leur intimité d'enfants, — se déroula le plus naturellement du monde. Enfermé dans une anxiété presque malade qui faisait battre son cœur à grands coups et humectait ses tempes de sueur, André avait refusé d'aller chercher la voyageuse à la gare de Brest. Ce fut le jardinier, lequel, dans les grandes occasions, faisait aussi office de chauffeur, qui devait être chargé de ce soin; mais, à la grande surprise des habitants de Tréplonneck, une heure environ avant l'instant fixé pour le départ, une élégante conduite intérieure s'arrêta devant la grille du petit manoir. Une femme était au volant; une autre occupait l'intérieur de la voiture, veillant sur les valises, les cartons à chapeaux et une superbe chatte persane qui, dormant en rond sur ses genoux, ressemblait, avec ses longs poils immaculés et soyeux, à quelque manchon de renard blanc.

M<sup>me</sup> de Souvigny s'était précipitée. Elle reçut dans ses bras la jeune femme en laquelle elle reconnaissait à peine la fillette qu'elle avait tutoyée, la jeune fille dont elle conservait précieusement le fidèle portrait.

— Diane, lady Kennendale,... mon enfant, comme vous avez changé !

— L'âge, évidemment, ma chère tante, mais laissez-moi vous regarder. Vous êtes toujours la même ! Seulement, ne me dites pas ce « vous » cérémonieux. Il me ferait croire que vous ne m'aimez plus, que je ne suis plus votre petite Didi.

Les deux femmes s'étaient tendu les bras. Trop émue pour parler, Alix couvrait de baisers les joues pâles de lady Diana. Ce fut à ce moment poignant qu'André s'avança vers le groupe enlacé. Afin de détourner l'attention et de pouvoir essuyer ses yeux où des larmes étaient prêtes à jaillir, la veuve présenta rapidement son neveu.

Pour la seconde fois, André se sentit enveloppé par ce merveilleux regard qui, un jour déjà, l'avait bouleversé. Maintenant il se rendait mieux compte de ce qui faisait le charme, prenant jusqu'à l'angoisse, de cette jeune femme. C'étaient, sans doute, la profondeur de ses yeux d'une couleur indécise : celle de l'eau qui court sur des fonds clairs ou obscurs d'où lui viennent ses reflets mouvants, et, aussi, leur expression de tristesse qui contrastait avec l'affabilité d'un éclatant sourire.

Diane avait tendu la main franchement. La façon dont elle serra les doigts du jeune homme avait quelque chose de masculin et son regard direct dissipait toute équivoque. Elle n'avait rien oublié de ses courts séjours dans le beau parc de Tréplonneck ni du grand garçon qui, alors, lui faisait un peu peur.

— J'ai bien souvent évoqué ces souvenirs, mon cousin.

Elle rougit d'avoir prononcé si vite ce mot consacrant de nouveau leur intimité, aussi se reprit-elle, et, cette fois, le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres sur l'éclair nacré d'une éblouissante denture était empreint d'une timidité toute juvénile.

— Je sais qu'en réalité aucun lien de parenté n'existe entre nous, mais il me paraîtrait si cérémonieux de nous appeler Monsieur, Madame...

— Aucun lien ! protesta M<sup>me</sup> de Souvigny, me comptez-vous donc pour quantité négligeable ? Je suis votre tante à tous deux, mes enfants.

— C'est vrai, affirma André avec conviction. Alors, cousins ?

— Cousins, répondit la jeune femme.

Et, de nouveau, leurs mains se cherchèrent comme pour sceller un accord.

Était-ce la simplicité de cette arrivée, l'air de franchise de la nouvelle venue et son manque de coquetterie absolu, mais le trouble chez André se dissipait. Maintenant, quand il songeait à Diana, une seule pensée occupait son cerveau. Il n'avait plus qu'une ambition, qu'un désir : jouer dans la vie de cette femme, qu'il s'imaginait sacrifiée, un rôle bienfaisant. Être l'humble artisan de son bonheur retrouvé, puisqu'il ne pouvait espérer y contribuer autrement qu'en faisant, autour d'elle, l'atmosphère plus claire, en la rendant à la vie normale dont il se figurait qu'elle avait le regret. Il songeait même à rechercher le mari disparu, à lui arracher son secret et, qui sait, à le ramener repentant vers le foyer déserté.

— Et cependant je l'aime, se répétait-il, s'exaltant à la seule idée du sacrifice, un sacrifice dont elle ne devinerait jamais la grandeur.

Ce fut sans doute afin de commencer à mettre à exécution le plan bien imprécis que son imagination commençait à échaffauder qu'André songea

qu'il serait bon de solliciter les confidences de la délaissée.

La journée avait été accablante. Dédaignant la petite plage encombrée de baigneurs, André et Diana, bons marcheurs tous deux, s'étaient éloignés parmi les chaos de rochers que seuls fréquentaient les pêcheurs de homards et les cueilleuses de moules.

Le ciel était intensément bleu et les flots tranquilles oscillaient doucement, à larges vagues indolentes qui venaient de la haute mer. Au milieu du Goulet, évitant les passages dangereux, un contretorpilleur avançait, rapide, comme pressé de regagner le port. Le gris fer de sa coque le faisait se découper aussi nettement qu'une ombre chinoise sur la surface liquide que le soleil couchant laquait de pourpre et d'or.

D'une allure agile et souple, la jeune femme marchait la première. Parfois elle sautait de rocher en rocher ou bien elle contournait une flaque d'eau afin de ne point effaroucher les petits crabes que l'on voyait évoluer gauchement sur le fond doré du sable. André avisa une anfractuosité de la falaise, où l'ombre s'étendait sur un tas d'algues que l'on aurait dit posées là afin d'accueillir les promeneurs fatigués. Il proposa à sa compagne de s'y asseoir. Elle acquiesça d'un sourire.

Maintenant, étendu presque à ses pieds, il la contemplait, mais son admiration était pure comme celle que l'âme éprouve devant une œuvre d'art.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? questionna Diane, un peu surprise.

André répondit avec assurance :

— Je vous regarde, Diane, et je me dis que jamais je n'ai vu une femme aussi merveilleuse que vous. Oh! ne protestez pas. Ce n'est point un compliment banal que j'entends vous adresser. Je vous admire et je me demande pourquoi vous n'avez pas

trouvé sur votre route le bonheur que vous méritez.

— Taisez-vous, André. D'ailleurs, que savez-vous de moi et pourquoi penser que je ne suis pas heureuse?

— Non, Diane. Vous ne pouvez l'être, car vous avez un cœur, et ce cœur, forcément, demeure meurtri.

A sa grande surprise, la jeune femme ne protesta pas comme il l'avait craint. Aucune défense orgueilleuse. Au contraire, elle posa sa main sur son front soudainement alourdi et ses paupières s'abaissèrent, allongeant sur la joue rose une ombre émouvante.

— Vous souffrez, n'est-ce pas? fit-il, plus pressant et plus affectueux.

Elle lui livra son regard sans réticences et il y lut le tourment qu'elle dissimulait à tous.

— Oui, je souffre, fit-elle d'une voix à peine perceptible, mais vous ne pouvez rien pour moi, vous ne pourriez que jeter plus de trouble en moi, et cela, André, vous êtes trop droit, trop loyal pour le désirer.

— Je suis votre ami, Diane, je veux vous aider.

Elle secoua négativement la tête.

— Si vous aviez confiance en moi, il n'est rien que je ne puisse faire, continua-t-il.

— Personne ne peut rien.

— Si. Vous réunir à celui que vous aimez...

— Je n'aime plus lord Kennendale. Peut-être même ne l'ai-je jamais aimé.

— Alors, pourquoi demeurez-vous rivée à cette chaîne?... une chaîne dorée...

— Oui, je sais. On médit de moi. Certains supposent — et c'est l'opinion de la sœur de lord Arthur elle-même — que c'est pour son argent!... Son argent..., mais ce que beaucoup ignorent, c'est qu'il m'appartiendra, quoi que je fasse, vous m'entendez,

André, même si je ne portais plus son nom, même si je devenais la femme d'un autre.

— Diane, avez-vous songé que, devant Dieu comme devant les hommes, vous êtes en droit de reprendre votre liberté.

— Non.

Elle avait prononcé ce mot avec une netteté terrible, une netteté tombant sur les pauvres espoirs qui, depuis un instant, faisaient battre plus précipitamment le cœur du jeune homme, et les fauchant comme le blé d'une moisson trop mûre.

Comprit-elle ce qui se passait dans l'âme de son compagnon? Elle le regarda longuement et ses grands yeux étaient humides et presque voilés de larmes.

— André, fit-elle en appuyant sa petite main où luisait l'anneau nuptial, je sais que j'ai en vous un véritable ami, un ami qui a droit à toute la vérité. Aussi, je vais vous la dire. J'ai renoncé à demander à Rome l'annulation de mon mariage parce que, lorsque je l'ai contracté, je savais qu'un obstacle existait entre lord Arthur et moi. J'ai donc couru librement le risque de ce qui devait résulter de mon obstination. Je dois supporter sans défaillances les conséquences de mon erreur.

— Diane, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. C'est un long récit que je vais vous faire, un récit que, jusqu'à aujourd'hui, personne, pas même mes parents, n'a entendu. Pourquoi me suis-je tue aussi obstinément? Fausse honte peut-être, ou bien la crainte que l'on n'attribue mes actes à des mobiles de bas intérêt. Cela, je vous le jure, mon ami, n'a pas pesé sur ma détermination. Vous le croyez, n'est-ce pas?

Gravement, André inclina la tête :

— Je vous crois, Diane. De votre bouche, seule la vérité peut sortir.

La mer, maintenant étale et lointaine, ne faisait plus entendre, en déroulant ses vagues nonchalantes sur le sable humide, qu'une sorte de froissement soyeux d'une monotonie berceuse. Le soleil, s'inclinant sur l'horizon, glaçait d'argent la surface à peine ridée des flots. Une grande paix environnait les deux êtres humains si fragiles parmi la calme majesté de la nature et le grandiose contraste de l'eau sans limite et des falaises rocheuses, corrodées depuis des siècles par les assauts qui avaient fait ébouler des pans de granit et incrusté dans le sable des blocs cyclopéens où poussaient maintenant, la mousse verte et les algues marines.

Avant que le flux revienne et que la route leur soit barrée par la marée montante, André et Diane pouvaient disposer de deux heures. Cela devait suffire à la jeune femme, aussi commença-t-elle, sans autre préambule, ce qui était, en réalité, l'histoire de sa vie.

#### IV

##### UN BEAU MARIAGE

La nomination de M. Norbert d'Herbières à un poste important dépendant de l'Ambassade française à Londres avait, on le sait, entraîné pour la petite Diane un changement complet d'existence. Pourtant elle avait été mise dans un pensionnat tenu par des religieuses françaises.

À seize ans, sortie du couvent mais parachevant ses études par des cours et des leçons particulières, Diane d'Herbières, sur le désir exprimé par la reine Mary elle-même, avait fait sa première apparition à la Cour.

Vêtue d'une vaporeuse toilette de tulle blanc dont la traîne en crêpe de Chine brodé lui donnait l'air de quelque jeune déesse, coiffée des plumes d'autruche traditionnelles, rose d'émotion et son cœur battant à coups accélérés dans sa poitrine où l'air pénétrait avec peine, la jeune fille, après les trois révérences exigées par le protocole, s'était trouvée, sans se rendre compte comment, auprès de l'impératrice et reine qui lui souriait avec bienveillance et la garda à son côté tandis que les présentations continuaient. Juste en face d'elle, seul dans un angle du vaste salon, auprès d'un massif de plantes vertes qui le dissimulaient en partie, un homme se tenait, et son regard ne quittait pas la nouvelle venue.

Pourtant, s'il la fixait d'une façon presque gênante pour elle qui s'en était aperçue, il n'y avait rien d'audacieux dans cette attitude. Ses yeux d'un gris très clair avaient un grand éclat. De taille élevée, très élégant dans son habit de cérémonie, son teint bronzé et comme brûlé par le soleil et le grand air contrastait avec la chevelure brillante, simplement rejetée en arrière afin de découvrir le front, et qui était d'un blond foncé. En vain la jeune fille cherchait-elle à détourner son regard. Comme fascinée, elle revenait sans cesse à cet homme immobile et qui ne souriait pas.

A la fin, cette obsession lui devint presque douloureuse. Il lui semblait que tout le monde devait remarquer ce manège et en tirer contre elle des suppositions défavorables. Enfin elle put regagner la place où se tenait M<sup>me</sup> d'Herbières et l'attaché d'Ambassade, tous deux transportés de joie et d'orgueil par la faveur insigne qu'avait accordée Sa Majesté à la jeune Française. La soirée s'écoula. Au son d'un excellent orchestre quelques couples dansaient dans les autres salons. Peureusement, Diancé

avait décliné les invitations, qui avaient été nombreuses. C'est qu'elle redoutait de voir s'incliner devant elle l'homme qui l'avait si indiscretement dévisagée. Elle se sentait incapable de garder son calme s'il la priait de lui accorder une valse ou un quadrille. Par bonheur pour elle, cette éventualité ne se présenta point, et quand, au bras de son père, elle traversa de nouveau les salons, fit ses révérences à Leurs Majestés et quitta la demeure de ses hôtes royaux, elle n'aperçut plus la haute et élégante silhouette de son admirateur muet.

Cette saison fut pour M<sup>lle</sup> d'Herbières l'occasion de très nombreux succès. Malgré sa jeunesse et le prudent désir manifesté par ses parents de ne point exciter prématurément la coquetterie ou l'orgueil chez une enfant à peine sortie de l'adolescence, Diane ne put se soustraire à la faveur dont elle jouissait près de l'aristocratie anglaise. Évitant encore les grands bals et les réceptions de cérémonie, on la vit cependant à des raouts, à des garden-parties. Souvent elle fut admise aux thés de la reine Mary. Jamais, ni dans les salons aristocratiques, ni à la Cour, elle ne se retrouva en présence de l'inconnu qui l'avait si étrangement fascinée.

Elle en ressentit d'ailleurs une sorte de soulagement, presque l'impression d'avoir échappé à quelque danger occulte. Son imagination n'avait pas tardé à se forger toute une histoire. Le mystérieux jeune homme — au fait, était-il vraiment jeune? — Diane aurait été bien embarrassée de lui assigner un âge, car si son regard brillait d'un éclat juvénile, il lui avait semblé que les tempes, un peu dégarnies, étaient déjà poudrées d'argent — devait être quelque diplomate étranger, chargé d'une mission auprès des souverains et maintenant retourné pour toujours dans son pays.

La *season* de Londres, une des plus brillantes

de l'Europe, venait de s'achever. M. et M<sup>me</sup> d'Herbières s'apprêtaient à passer, sur une plage à la mode, les premières semaines de juillet, comptant ensuite consacrer le mois d'août à leur famille française. Avant le départ, Diane et sa petite sœur Irène avaient été invitées pour le week-end chez une amie de pension dont les parents possédaient un délicieux cottage sur les bords de la Tamise, à peu de distance de Londres.

Le temps était radieux. Un ciel léger, d'un bleu tendre qu'on aurait dit fraîchement lavé, rendait plus verdoyantes les rives du grand fleuve. Devant chaque maison, un jardin, délicieusement fleuri, inclinait ses lisses pelouses et ses massifs d'hortensias jusqu'à un petit embarcadère où un canot se balançait paresseusement.

Des barques glissaient sur la surface de la Tamise laquée de reflets métalliques. Dans chacune, une jeune fille vêtue de claires étoffes tenait la barre tandis que de jeunes garçons, les cheveux flottant au gré de la brise, les bras et le torse découverts par le maillot de bain aux tons éclatants qui faisaient ressortir la chaude coloration de la peau tannée par les intempéries et sous laquelle les muscles jouaient en liberté, maniaient les avirons.

Ce fut dans un de ces canots que les trois jeunes filles prirent place. Il avait été convenu que l'on remonterait le fleuve jusqu'à un coin plus agreste que connaissaient Maud Harewing et ses cousins et qui, mieux que tout autre, leur paraissait digne de plaire à Diane.

On avait emporté les éléments d'une collation. Georges et Edward, âgés respectivement de quinze et dix-sept ans, étaient excellents rameurs. Ils faisaient partie de la célèbre équipe de Cambridge où tous deux terminaient des études parmi lesquelles le sport tenait une place prépondérante.

La bande juvénile avait atteint son but après une performance soigneusement chronométrée par miss Harewing.

C'était, en vérité, un endroit paradisiaque. Les cottages peu à peu, s'étaient espacés. Des grands arbres baignaient leurs puissantes racines dans l'eau, claire comme un miroir, où se reflétaient leur épaisse ramure. L'herbe était moelleuse et parsemée de boutons d'or. Une sorte de petite crique offrait au bateau un abri naturel.

En sa qualité d'hôtesse, Maud s'empressait de dresser le couvert, de déballer les provisions, tandis qu'affalés à même le sol les rameurs prenaient un repos bien gagné. Diane et sa petite sœur, s'exclamant d'admiration, avaient voulu explorer le frais bocage que l'on aurait dit situé si loin du monde civilisé, lequel ne rappelait son existence que par le passage rapide des canots de promenade chargés d'une belle et saine jeunesse, un peu étourdie par le grand air et l'effort musculaire — car l'Anglais, même quand il s'accorde quelques heures de repos, ne perd jamais la notion du sport et le souvenir des sévères compétitions.

Tandis que la petite Irène allait de-ci, de-là, s'amusant à composer un bouquet de fleurs sauvages, Diane s'engageait entre les troncs centenaires et les buissons d'arbustes épineux. Elle voulait se rendre compte de l'étendue de ce petit paradis de feuillage dont on n'apercevait pas les limites. Soudain elle s'arrêta : un promeneur venait à sa rencontre. Il portait un costume de flanelle blanche, une casquette de yachtman dont la visière était rabattue sur son visage. Le jeune fille allait faire volte-face et rejoindre ses amis, lorsqu'une exclamation frappa son oreille ; puis elle entendit prononcer son nom :

— M<sup>lle</sup> d'Herbières !

En deux ou trois larges enjambées, le promeneur inconnu fut auprès d'elle, déjà trop interdite pour mettre son projet à exécution.

La tête découverte, il s'inclina devant Diane. Lorsqu'il se releva, elle rencontra le regard lumineux qui l'avait si profondément troublée le soir de ses débuts à la Cour. Jusqu'alors, à peine aurait-elle pu dire de quelle couleur étaient les yeux qui, ce soir-là, ne se détournaient pas de sa personne. Maintenant elle en recevait en pleine face l'éclair d'un bleu gris, brillant comme l'acier d'une lame soigneusement fourbie.

Dans le visage basané, ces yeux clairs, aux reflets de métal, faisaient une impression bizarre. En les regardant on oubliait toute autre particularité. La jeune Française avait prodigieusement rougi, mais il lui fut impossible de prononcer une parole.

Le promeneur mit sans doute ce mutisme sur le compte d'une surprise que motivait l'incorrection de cet élan dont il s'excusa aussitôt en employant, pour parler à la Française, la langue qui était la sienne, prouvant ainsi qu'il connaissait parfaitement la personne à laquelle il s'adressait :

— Je m'excuse, M<sup>lle</sup> d'Herbières. Je dois vous paraître terriblement mal élevé. Je n'aurais pas dû me permettre de vous saluer, n'ayant pas eu l'honneur de vous être présenté.

— En effet, balbutia la jeune fille, je ne vous connais pas, Monsieur.

— Je suis lord Arthur Kennendale. J'ai eu la très grande faveur de me trouver dans le salon de Sa Majesté la reine, le soir où vous avez été présentée. J'aurais infiniment désiré vous parler, ... mais ce n'était pas possible. Depuis, je vous ai suivie... par la pensée. Il m'aurait été facile de vous revoir, car vous fréquentez un monde qui est le mien...

— Vous étiez sans doute en voyage, hasarda Diane, de plus en plus troublée.

Un instant le regard dominateur chercha et retint le sien. On aurait dit que le lord voulait lire la pensée qui se dérobaît derrière le petit front qu'un nuage rose avait envahi.

— On vous a dit que je voyageais beaucoup, que j'étais rarement en Angleterre?

— Mais non, balbutia-t-elle, confuse. Je n'ai jamais, il me semble, entendu prononcer votre nom.

— En vérité! C'est mieux ainsi, d'ailleurs. Oui, j'ai beaucoup voyagé, j'ai, jusqu'à ces derniers temps, consacré ma vie à visiter les lieux les plus curieux de la terre.

— Sans doute comptez-vous repartir bientôt?

A peine l'eut-elle énoncée que Diane regretta d'avoir posé cette question personnelle, ce qui, auprès d'un véritable Anglais, constituait une grave infraction aux usages mondains. Mais lord Kennendale n'en parut point offusqué. Une expression presque tendre adoucit son visage un peu dur et, comme se parlant à lui-même, mais sans cesser de tenir la jeune fille sous le scintillement de son regard :

— Non, murmura-t-il, je ne repartirai pas. Je ne repartirai peut-être jamais.

Elle se mordit les lèvres pour ne point demander quelle raison lui dictait une résolution aussi définitive et pourquoi il lui en faisait part.

— Veuillez m'excuser, Milord, je suis ici avec des amis. Mon absence doit les étonner.

A ce moment, la petite Irène surgit d'un buisson dont les épines avaient considérablement malmené sa légère robe de voile rose.

— Oh! Diana, je vous prie, aidez-moi à me débarrasser de ces vilaines ronces qui déchirent mes jambes et s'accrochent à ma robe.

Irène, élevée en Angleterre, s'exprimait avec un impeccable accent. Elle avait pris aussi les coutumes de son pays d'adoption. Voyant un étranger en grande conversation avec sa sœur, elle ne parut nullement surprise et ne lui posa point la plus petite question.

Gentiment elle s'avança vers Kennendale et, cependant que Diane s'efforçait de la délivrer des épines, elle tendit sa petite main au lord et secoua vigoureusement la sienne :

— Bonjour, Monsieur. Comment allez-vous ?

— Je vais parfaitement bien, miss d'Herbières.

— Je suis ravie. Il fait un temps splendide aujourd'hui.

— Oui, c'est la plus belle journée que j'aie jamais vue.

— Oh ! moi, j'en ai vu de plus belles encore. Me voici délivrée de ces affreuses ronces. Maintenant, il faut que nous rejoignons nos amis. Vous pouvez nous accompagner, car je suppose que vous connaissez Maud Harewing et ses cousins, Georges et Edward ?

— Je connais parfaitement la famille Harewing. Je crois même que l'honorable sir Harewing et ma mère étaient un peu parents.

— En ce cas, venez, déclara la fillette avec une amusante gravité. Mrs. Harewing a mis dans le panier que nous avons emporté tant de bonnes choses que Maud vous invitera certainement à les partager avec nous.

Avant de suivre l'enfant qui lui avait pris la main, Arthur se tourna vers Diane. A ce moment il s'aperçut que, piqué par une épine, le pouce de la jeune fille saignait. Elle l'avait enroulé dans son petit mouchoir de linon, mais l'étoffe ténue était déjà rougie par le sang qui coulait toujours.

● Le teint coloré du jeune homme blêmit soudaine

ment jusqu'à paraître verdâtre. Lâchant la main de sa petite compagne, il s'élança vers Diane :

— Vous vous êtes fait mal? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

Elle sourit, tant l'émotion que manifestait le lord lui semblait disproportionnée avec le minuscule accident.

De sa poche, Arthur avait sorti un mouchoir de soie blanche. Il en entortilla le doigt où pointait une dernière goutte couleur de rubis. D'un geste machinal, il glissa dans sa poche le petit tampon souillé de sang encore humide qui avait coulé de la piqûre. Ses mains étaient hésitantes et son visage reflétait une émotion qui, certainement, n'était pas jouée.

« Mais... il m'aime, songea subitement Diane d'Herbières. Il m'aime! »

Elle se répétait ce mot avec une sorte de terreur, et, bien que le jeune homme ait fait sur elle une impression qui n'était pas défavorable, elle éprouvait, à cette minute, tandis que lord Kennendale cheminait à ses côtés, infiniment plus de tristesse que de joie.

A dater de ce jour, qui devait compter dans son existence, lord Kennendale, lequel, depuis la soirée où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, n'avait jamais essayé d'entrer en relations avec le diplomate français, changea complètement de règle de conduite. Non seulement il se fit inviter dans les salons que fréquentait M<sup>me</sup> d'Herbières et introduire aux réceptions de celle-ci, mais il insista pour que sa sœur, Mrs. Cécilia Heartling, vint passer quelques jours dans la superbe demeure dont, en sa qualité d'ainé, il était, depuis la mort de ses parents, l'unique propriétaire. Cet hôtel se trouvait situé à Belgravia l'une des rues les plus aristocratiques de Londres.

Mrs. Cécilia Heartling était de dix-huit mois plus

jeune que son frère. Elle avait été mariée à un baronnet qui l'avait laissée veuve après trois années d'une union que l'on disait n'avoir pas été des plus heureuses; l'honorable Thomas Heartling, habitué à vivre sur ses terres avec ses chiens et ses gardes pour seuls compagnons, avait, en outre, un penchant à l'intempérance, lequel lui fut fatal, malgré que sa jeune femme l'eût vainement combattu. Comme il était veuf et père de deux charmants garçons lorsque lady Cécilia s'était fiancée à lui, elle n'hérita point de son mari. Sans les libéralités de son frère, elle eût pu craindre être réduite à la portion congrue quand sonnerait pour les deux boys, dont un conseil de famille l'avait nommée tutrice, l'heure de leur majorité.

Sans doute la jeune veuve caressait-elle l'espoir que lord Arthur ne se laisserait jamais enchaîner dans les liens du mariage. Elle attendait sans trop d'impatience l'instant où, libérée de ses devoirs d'éducatrice, elle pourrait s'installer en maîtresse au foyer de son frère et jouir de nouveau d'une vie brillante et mondaine dont elle avait été atrocement privée.

Déjà, elle faisait de nombreux séjours à *Windermere Castle*, demeure infiniment plus somptueuse et assez voisine de Londres, puisqu'elle se trouvait située dans la pittoresque région du Westmoreland, que le château d'Écosse, propriété de ses jeunes beaux-fils, Harry et Olivier.

Quand lord Kennendale manifesta le désir de donner, pour l'ouverture de la saison mondaine, une réception à laquelle seraient invités M<sup>lle</sup> d'Herbières et ses parents, Cécilia devina immédiatement quelles étaient les intentions de son frère et qu'il lui faudrait renoncer à ses chers projets. Elle s'inclina cependant, car elle savait que rien ne pouvait faire plier l'inflexible volonté d'Arthur Kennendale.

Même elle eut l'habileté de faire bonne figure à celle que, bientôt, elle devrait nommer « sa sœur ».

L'attitude du jeune lord, au cours d'une soirée dont Diane était la reine incontestée, ne laissa aucun doute sur le sentiment qui emplissait son cœur — ce cœur qui n'avait jamais aimé, affirmaient les mieux renseignés, — et M<sup>lle</sup> d'Herbières fut la seule peut-être à douter encore de l'amour dont elle était l'objet et à ne point se réjouir du sort brillant qui l'attendait.

Le lendemain, d'ailleurs, lord Arthur faisait officiellement sa demande. Lorsque M. et M<sup>me</sup> d'Herbières ne purent plus ignorer qu'il ne dépendait que d'eux de faire de leur fille une des femmes les plus riches, les plus nobles et les plus adulées du Royaume-Uni, une grande anxiété se glissa en eux. Malgré tout, il leur en coûtait de donner leur fille à un étranger, de lui voir abandonner sa nationalité, se fixer sur cette terre où eux-mêmes ne comptaient point terminer leur vie.

Par bonheur, l'extrême jeunesse de la future lady permettait une solution mixte. Sans refuser la requête des plus flatteuses présentée par sir Arthur, les parents réservèrent leur réponse jusqu'au jour où Diane aurait atteint sa dix-huitième année. Deux ans ! Qui sait si, au bout de ce délai, le lord n'aurait pas oublié l'émotion que lui avait causée la grâce de la belle jeune fille ? Qui sait si, repris par son amour de l'aventure, il ne se serait pas enfoncé dans quelque contrée lointaine où il négligerait de venir revendiquer ses droits ? Mais en faisant ce raisonnement simpliste, les tendres parents méconnaissaient la profondeur du sentiment qui dominait si tyranniquement un être proclamé invincible.

Devant la volonté de M. d'Herbières, Arthur s'était incliné. Il n'exigeait rien, aucune promesse formelle : seulement la faveur d'être reçu de temps

en temps par la famille de sa bien-aimée, de pouvoir l'approcher, gagner petit à petit le cœur encore neuf, mais que tant de soumission et d'humilité toucherait sans doute.

Fils d'une mère irlandaise, lord Arthur avait été élevé, en cachette, selon les préceptes de la foi catholique, et s'il ne pratiquait pas ouvertement cette religion, c'était par une sorte d'indifférence que ses longs voyages avaient ancrée en lui. De lui-même il offrit de se convertir et accomplit cette grave résolution avec l'enthousiasme d'un néophyte. Cette action fut pour beaucoup dans la détermination de Diane. Pouvait-elle refuser d'être la compagne d'un homme qui, pour elle, n'avait pas reculé devant une détermination dont nombreux, parmi ses pairs, seraient ceux qui le blâmeraient.

Sans grands événements qui en jalonnent le cours, les deux années d'épreuves s'écoulèrent. Au jour promis, Diane, interrogée par M. d'Herbières, n'hésita pas à prononcer le « oui » qui allait engager toute son existence, et la date des noces fut fixée.

Brusquement, comme s'il eût été pénible à sa pudeur de femme d'aller plus avant et de dévoiler devant un étranger les côtés les plus secrets de sa vie sentimentale, lady Kennendale cessa de parler, mais, après avoir, durant quelques minutes, respecté cette légitime hésitation, André la pressa de reprendre son récit. Il le fit en termes si délicats, si empreints de respect que, de nouveau, elle lui livra son regard qu'elle avait détourné et reprit bravement la parole :

— Nos fiançailles furent brèves, trois mois environ. Arthur se montrait sous un jour tout à fait nouveau : sans doute la certitude qu'aucun obstacle désormais ne se dresserait entre lui et ce qu'il considérait comme son bonheur. Il m'accablait d'attentions, de somptueux présents. Déjà, l'écrin qui avait

appartenu à sa mère, après avoir été la propriété de toutes les ladies Kennendale et que chacune avait enrichi de merveilleux bijoux, était en ma possession. Lord Arthur exigeait que je me pare, chaque fois que nous devions nous retrouver dans le monde ou bien au théâtre, d'un de ces bijoux qui étaient pour lui de précieux souvenirs de famille.

« Un jour, cependant, il parut contrarié en me voyant au bras un admirable bracelet fait de trois rangs de pierreries : émeraudes, rubis et diamants. Il me demanda assez sèchement ce qui avait fixé mon choix sur cette parure. Je répondis que je trouvais le bracelet ravissant.

« — J'aurais dû retirer cet objet du coffret, fit-il sans se dérider et sans répondre à mon sourire. Je ne comprends pas un pareil oubli. Le bracelet est sans valeur, les pierres ne sont qu'une habile imitation ; de plus, il y manque quelque chose, et ce détail a dû attirer votre attention.

« Je n'avais rien remarqué de tel et je l'avouai à mon fiancé. Alors il me prit le poignet ; je perçus le tremblement de ses doigts qui me serraient comme un étau :

« — Voyez-vous, poursuivit-il, cet anneau d'or ? Une breloque y était suspendue.

« — Qu'est devenue cette breloque ? questionnai-je d'un ton qui s'efforçait à demeurer indifférent malgré l'indéfinissable angoisse m'étreignant le cœur.

« — Elle a été perdue, répondit lord Kennendale tout en détachant le malencontreux bijou qu'il jeta précipitamment et sans le regarder dans une de ses poches.

« Je voulus plaisanter encore :

« — Me voici donc privée de ce bracelet qui faisait tant d'effet. Mon bras nu me fait presque honte depuis que vous m'avez appris à me parer comme une idole.

« Il se pencha vers moi — je ne vous ai peut-être pas dit que cette scène étrange se passait dans une loge de *Covent-Garden*, — je sentis contre ma joue la chaleur de son souffle. Dans la demi-obscurité ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Jamais, dans sa voix ordinairement calme, je n'avais entendu vibrer une telle passion :

« — Vous êtes mon idole; aussi rien d'impur ne doit vous effleurer. Ne pensez plus à cet incident. Il y a dans les écrins de ma mère d'autres bijoux qui sont dignes de vous. Dites-moi que vous n'êtes pas contrariée, chérie! Dites-le, je vous en conjure!

« Je dis tout ce qu'il voulut.

« Le lendemain, à mon réveil, on m'apporta un petit paquet qui venait de chez le joaillier le plus en renom de Londres. C'était un bracelet formant rivière, plus beau sans doute que celui qui m'avait été repris. Il n'était composé que de brillants. Une étoile, sertie de mêmes pierres, se balançait à un petit anneau de platine. Au verso, un D et un A, gravés dans le métal, étaient entrelacés. Je ne sais pourquoi je me suis arrêtée à cette scène insignifiante au fond, ni pourquoi je vous l'ai si minutieusement retracée, mon ami, mais, depuis le jour où lord Kennendale a disparu, mon cerveau a tellement ressassé tous les détails les plus infimes qui ont précédé ou suivi cet acte inconcevable, que j'attache malgré moi de l'importance à tout ce qui me semble encore inexplicé. L'incident du bracelet entre dans cette catégorie. »

— Y a-t-il d'autres faits de ce genre qui vous aient également frappée?

— Non, je ne crois pas. Pourtant je trouvais un peu bizarres la haine que lord Arthur avait vouée à l'Amérique et la répugnance qu'il éprouvait quand on évoquait un séjour de plusieurs années qu'il avait fait dans ce pays.

— Comment aviez-vous appris ce détail, puisque lord Kennendale se montrait si discret ?

— Par Cécilia, qui parlait, au contraire, souvent de cette période suivant celle des grandes explorations auxquelles s'était livré son frère. Il avait séjourné dans l'Ouest, chassé dans les Montagnes Rocheuses et même était devenu propriétaire d'un ranch. On avait pu croire à Londres que le jeune lord ne reviendrait jamais vivre dans son pays natal. Orphelin et maître d'une très grosse fortune, rien ne pouvait, hors son caprice et sa volonté, lui dicter des lois. Il n'assista pas au mariage de sa sœur, qui lui en gardait un peu de rancune. Brusquement il se mit à parcourir les contrées les moins explorées de l'Afrique, de l'Inde, de la Chine. On était sans nouvelles du voyageur quand il revint à Londres, annonçant, d'ailleurs, un prochain départ pour tenter l'ascension de l'un des plus hauts sommets de l'Himalaya... Ce départ n'eut jamais lieu.

— Il vous avait rencontrée.

— Oui. Pourtant, au lieu de chercher à me revoir, à connaître mes parents, il s'était d'abord enfermé dans une claustration presque complète entre les murs de son château de *Windermere*. Mrs. Haertling se plaignit devant moi de la façon un peu cavalière dont il la pria de retourner en Écosse avec ses deux beaux-fils. Il semblait alors en proie à la plus noire mélancolie... Et puis, ce fut le retour de Londres, la rencontre que je vous ai décrite. Durant les deux années d'attente imposées par mon père, Arthur Kennendale mena la vie des gens de son monde et de sa situation. Rien, pas le plus petit indice ne pouvait me faire prévoir ce qui est arrivé. Pourtant, deux jours avant la date où la cérémonie devait être célébrée, il se passa quelque chose qui aurait dû troubler ma stupide quiétude, quelque chose que je n'aurais pas dû cacher à mes pauvres

parents, dont la perspicacité, sans doute, aurait deviné le péril qui pesait sur moi.

Au loin, dorées par le soleil couchant, les larges ondulations des vagues se rapprochaient insensiblement, poussant un peu plus en avant, de minute en minute, l'ourlet d'écume qu'elles abandonnaient sur le sable mouillé, telle une parure dédaignée. La prudence ordonnait aux deux amis de se rapprocher de la petite anse où s'ébattaient les baigneurs.

Diane se leva la première, mais, afin de pouvoir continuer son récit, elle prit le bras de son compagnon et tous deux s'engagèrent sur la surface ferme et humide que la marée avait découverte et que, bientôt, elle recouvrirait de nouveau.

— J'étais toute aux préparatifs de ce mariage que la Presse annonçait comme un grand mariage. Un prince royal, vous le savez peut-être, devait servir de témoin à mon fiancé. L'ambassadeur de France serait l'un des miens. Ma pauvre chère maman ne savait plus où donner de la tête parmi les coups de téléphone qui nous assaillaient du matin au soir. Il était environ dix heures du matin, je n'avais pas encore quitté ma chambre, quand Roset, la femme de chambre de ma mère, vint avertir que quelqu'un demandait avec insistance à être reçu par moi. Quelqu'un? Une femme d'un certain âge et qui paraissait fort troublée. Je pensais à une demande de secours et me rendis au parloir où Roset avait fait attendre l'inconnue. Celle-ci se leva dès que je parus et, sans me laisser le temps de lui poser une question, elle prononça une phrase qui demeura toujours gravée dans mon esprit. Je dois ajouter, mais sur le moment ce détail ne me frappa pour ainsi dire point, que la visiteuse s'exprimait en français :

« — Mademoiselle, me dit-elle en me fixant d'une façon presque insolente, je suis venue pour vous avertir. Vous allez épouser Arthur Kennendale. Il

ne le faut pas. Rompez ce mariage... Un obstacle existe entre vous. Si vous passez outre à l'avertissement que je vous donne, votre vie sera brisée et il vous arrivera de grands malheurs.

« Ayant dit, la femme se dirigea rapidement vers la porte qu'elle referma sur elle. Quand, revenue de ma stupeur, je voulus m'élancer à sa suite, elle avait quitté l'appartement.

« Je ne pouvais songer à courir à sa poursuite dans la rue. Un instant je demeurai immobile, m'efforçant de réaliser ce qui s'était passé et de reconstituer le signalement exact de la visiteuse inconnue. Le voici, tel que ma mémoire l'a imparfaitement enregistré : la femme était de taille moyenne, habillée avec une certaine prétention, cette prétention qui dissimule parfois la gêne ; pourtant, dans son attitude, il n'y avait aucune humilité ; son regard très noir avait accroché le mien et semblait me défier. »

— Elle était jeune ?

— Oh ! non. Cinquante ans au moins. Sous la teinture rousse de ses cheveux qui dépassaient les bords du vieux chapeau de paille noire orné de fleurs fanées, on apercevait des mèches entièrement blanches, et les yeux, fort beaux à ce qu'il m'a paru, étaient entourés de tout un lavis de rides.

— Vous avez parlé à vos parents de cette singulière visite ?

— Non, je n'ai point osé. Je ne sais si vous pouvez comprendre ce qui se passe dans le cœur d'une jeune fille : timidité, respect humain, appelez ça comme vous voudrez. Révéler les paroles de l'inconnue, éveiller la défiance chez mon père, le trouble dans l'âme de ma chère maman, risquer quelque éclat qui aurait compromis ou reculé mon mariage, cela, je ne pouvais me résigner à le risquer !

— Vous teniez tant que cela à lui ?

— A lui? Vous voulez dire à lord Kennendale? Sans doute; il était arrivé dans ma vie comme un héros de roman, paré d'un incontestable prestige. Et puis j'étais, disait-on, la seule femme qui ait fait battre ce cœur que beaucoup auraient convoité. Lui, c'était le premier homme qui m'avait parlé d'amour. Certes, il s'était, en quelque sorte, imposé à moi. J'avais été subjuguée.

« Vous voyez je vous livre toutes mes faiblesses. Comprenez si vous le pouvez ce sentiment romanesque que je prenais alors pour de l'amour. Mais il y avait autre chose de moins noble certainement encore qui contribua à ma résolution : la peur du scandale. Mon mariage avait été annoncé partout, mon portrait et celui d'Arthur ornaient tous les magazines. Et, à ce sujet, je vous communique une réflexion que je fis à cette époque. Un homme qui aurait eu dans sa vie une action quelconque à dissimuler n'aurait-il pas posé avec moins de complaisance devant l'objectif des reporters photographes et évité une si tapageuse publicité?

— Cependant, Diane, n'avez-vous pas songé à l'imprudencence que vous commettiez en méprisant un tel avertissement?

— J'y ai songé et j'allais accepter librement le risque, quand une force plus puissante que ma prudence et que ma volonté m'incita à poser une simple question à celui dont j'allais porter le nom.

— Vous avez parlé à lord Kennendale de cette femme?

— Non. Seulement, le soir qui précéda immédiatement la cérémonie, lord Kennendale était venu, une dernière fois, faire sa cour. Sa visite devait être brève car, le lendemain matin, les apprêts de ma toilette de mariée me forçaient à être debout d'assez bonne heure. On nous laissa seuls dans le boudoir de ma mère tout encombré de gerbes et de

corbeilles de fleurs. Celle de mon fiancé éclipsait toutes les autres par sa splendeur. Machinalement je respirais les roses blanches et les lilas mêlés à de somptueuses orchidées. Que me disait Arthur? Je ne sais plus. Sa voix me parvenait lointaine, telle celle d'un dévot balbutiant une fervente litanie. Soudain, je l'interrompis, peut-être au milieu d'une phrase :

« — Arthur, lui dis-je avec une véhémence qui le fit tressaillir, Arthur, je ne doute pas de votre affection et de votre volonté de me rendre heureuse, mais il faut que vous me fassiez un serment.

« — Quel serment, *my love*?

« — Celui qu'il n'existe entre nous aucun obstacle, rien qui pourrait, un jour, nous séparer ou nous faire souffrir.

« Il me regarda longuement. Ses yeux, si durs parfois, avaient l'expression de douceur caressante qui m'avait tellement troublée le jour de notre première rencontre en présence de la reine Mary. Lord Arthur prit ma main entre les deux siennes :

« — Diane, fit-il d'un ton dont je n'oublierai jamais la solennité, je jure devant Dieu qu'il n'existe entre nous aucun obstacle. Je ne vous demanderai même pas pourquoi vous me posez une telle question et ce qui vous a inspiré ces doutes. S'il y avait quelque chose entre nous, je ne me serais jamais rapproché de vous. Je vous aurais fuie comme je l'ai fait après le soir inoubliable où vous m'êtes apparue et où l'amour est entré dans mon cœur. Quand je vous ai revue, Diane, j'avais le droit d'aspirer au bonheur que vous seule pouvez me donner. Je vous en fais, ma bien-aimée, le plus solennel des serments.

« Après cette déclaration, je n'osai ajouter une question. Lord Kennendale non plus ne m'interrogea point. Il se retira peu après.

« Le lendemain, ce fut notre mariage. Rien, dans cette journée, ne vint me rappeler les menaces de la femme aux cheveux teints. Ce fut une véritable apothéose. Nous devions, mon mari et moi, partir le jour suivant pour la France, puis continuer notre voyage de noces en visitant les pays les plus beaux d'Europe : l'Espagne, l'Italie, la Grèce et les Balkans.

« Quand, les invités partis, mes parents nous eurent fait de tendres adieux, nous nous trouvâmes seuls dans cet hôtel de Belgravia qui, dès notre retour, serait notre demeure.

« En raison du départ imminent, le personnel était des plus restreints. Le repas de noces avait été servi par des maîtres d'hôtel engagés pour la circonstance. Une femme de chambre, laquelle devait me suivre durant tout le voyage, et le serviteur Hindou, très attaché à mon mari, composaient toute la domesticité. Au rez-de-chaussée, dans un petit pavillon accoté à la facade de l'hôtel, séparé de la rue par un étroit jardin et un portail monumental, couchait un vieux couple, autrefois au service de lord et de lady Kennendale, les parents d'Arthur, couple qui faisait, depuis la mort des maîtres et les longues absences de l'héritier, fonctions de concierges.

« J'étais très lasse, brisée par la fatigue et les émotions, et je sus gré à mon mari de se retirer dans son appartement après m'avoir tendrement baisé la main. Pourtant, avant de s'éloigner, il m'avait enveloppée dans un regard plein de tendresse et avait murmuré :

« — A tout à l'heure.

« Je m'endormis profondément et ma camériste regagna sa chambre située un étage au-dessus.

« Ce fut elle, le lendemain matin, qui me réveilla selon les ordres qu'elle avait reçus. Le départ était fixé pour midi. Je la priai d'aller s'informer si lord

Arthur était réveillé. Elle revint au bout de quelques minutes, le visage bouleversé, une large enveloppe tremblant entre ses doigts. La chambre de lord Kennendale était vide. Le lit n'avait pas été défait et cette lettre, portant mon nom, était posée bien en vue sur un guéridon.

« On vous a dit, n'est-ce pas, ce que contenait cette enveloppe? Ces quelques lignes d'adieux et puis des actes établissant mes droits à une fortune dont le fugitif ne se réservait qu'une part dérisoire? Cet acte ne contenait nulle clause restrictive; je pouvais, demandant divorce ou annulation, conserver quand même la fortune de celui qui n'avait été mon mari que dans un rêve.

« J'attendis toute la journée, ne voulant pas croire à mon malheur, espérant contre toute possibilité. Le lendemain, meurtrie et humiliée, je me réfugiai chez mes parents. Le scandale était inévitable. Bientôt tout Londres sut l'étrange histoire de ce mari fuyant au cours de la nuit nuptiale et se rendant introuvable. Le monde, si cruel au malheur, inclinait à rejeter sur la victime la responsabilité de cet acte qui semblait prémédité tellement il avait été accompli avec précision et méthode.

« La première douleur passée et, aussi, la période fiévreuse des recherches entreprises sur la demande instante de mon père, lorsque Scotland Yard se fut déclaré impuissant à retrouver la trace du disparu, je me réveillai d'une sorte de cauchemar. Je n'étais plus la même femme. J'avais prématurément vieilli et la volonté formelle de tenir tête à ceux qui cherchaient à me meurtrir et à me déshonorer s'était ancrée en moi.

« Je repris ma place au foyer déserté. Je portai dignement le nom que l'on m'avait donné, bien résolue à n'en jamais changer. Trop croyante pour admettre le divorce, ma conscience m'interdisait de

solliciter ma libération d'un tribunal ecclésiastique auquel je ne voulais pas mentir. Avertie du péril, j'aurais dû sacrifier l'orgueil à la prudence. J'avais voulu, malgré tout, devenir lady Kennendale. Ce titre, mon ami, je le conserverai jusqu'à la tombe, et, vous qui savez tout maintenant, vous devez me comprendre et m'approuver. »

— Je vous comprends, Diane, et je vous admire ; mais à quel renoncement vous condamnez-vous, ma pauvre enfant ? Si vous aimiez, un jour ?

— Je saurais me vaincre, n'en doutez pas. Il ne me reste qu'une chose, André : bafouée, reniée par celui qui prétendait m'aimer, calomniée par le monde, séparée des miens, privée de ma patrie, car je dois à celui qui est toujours mon mari d'être une bonne administratrice des biens qu'il m'a confiés, il ne me reste qu'une chose : l'estime de moi-même. Je ne veux pas démeriter.

Ils étaient arrivés à la petite plage, presque déserte, car le flot des baigneurs s'était dispersé, les uns regagnant l'hôtel dont les fenêtres flamboyaient sous les rouges rayons d'un coucher de soleil semblable à un incendie, les autres se hâtant de repartir pour Brest ou pour les petites plages voisines d'où ils étaient venus à pied ou bien en auto.

Silencieusement les deux jeunes gens gravirent le chemin qui monte au sommet de la falaise. Sans rien dire, sans même se regarder, ils foulaient l'herbe qui craquait sous leurs pieds lassés. La petite chapelle, fermée à cette heure, s'abritait sous les branches retombantes des arbres. Quelques pas encore et la grille du castel s'ouvrirait devant eux. Ils allaient la franchir quand, du geste, André arrêta lady Kennendale.

— Diane, fit-il gravement, vous ne pouvez ignorer, n'est-ce pas, quel sentiment vous m'avez inspiré ?

— Taisez-vous, fit-elle, peureuse.

— Je vous aime. Je vous aime profondément, et, cependant, plus que jamais, je m'engage à devenir pour vous le plus fidèle des alliés. Considérez-moi comme un frère. Tout ce qui sera humainement faisable afin de retrouver lord Kennendale, je le tenterai.

« Et, d'abord, un problème s'offre à nous. Il faut le déchiffrer. Parmi ces petits faits paraissant ne se rattacher que de très loin au drame, il en est cependant qui doivent servir de fil conducteur. Nous les classerons par ordre, et, autour de chacun, il s'agira de bâtir des hypothèses, puis de les contrôler. Il me semble que la première chose à faire serait de retrouver l'anonyme visiteuse. »

— J'ai suivi cette piste vainement... On dirait que cette femme appartenait au monde des fantômes.

— Il y a, dans une grande ville, tant de moyens de passer inaperçue.

— A moins qu'elle ne soit venue d'une autre contrée et repartie sans même avoir séjourné dans un des hôtels où des recherches minutieuses ont été faites.

— C'est possible. Je veux reprendre cette enquête à la base.

— Hélas ! plus de sept ans se sont écoulés. N'importe, André. J'accepte votre dévouement, je le sollicite même ; tout, plutôt que cette incertitude. Parfois je me dis que lord Kennendale n'est plus de ce monde et que jamais je ne serai informée de sa mort, car il a pu organiser les choses afin de se dérober, même dans la tombe, à toute curiosité.

— Laissez-moi réfléchir à tout cela, mon amie, et comptez sur mon cœur qui vous appartient si entièrement.

— Chut ! l'amitié est moins exigeante. Un petit coin de ce cœur généreux me suffit.

Ils étaient arrivés devant la terrasse d'où M<sup>me</sup> de

Souvigny, un peu inquiète du retard, guettait leur retour. Les reproches enjoués de la bonne dame leur permirent de dissimuler l'émotion qui les étreignait tous deux. Cependant, irrésistiblement, leurs regards se cherchaient et chacun éprouvait cette sensation merveilleuse de n'être plus seul au monde et de posséder ce bien sûr et précieux : un cœur prêt à tout comprendre et à tout accepter.

## V

## DANS LES CENDRES DU PASSÉ

Lorsque M<sup>me</sup> de Souvigny quitta le train qui venait de s'arrêter en gare de Kendal, elle était à peine revenue de la stupéfaction que lui causait ce bouleversement de sa quiète existence, auquel elle ne comprenait pas encore comment elle avait pu consentir. Il avait fallu les instances combinées de ceux qu'elle se plaisait à nommer ses chers enfants. Mais André et Diane avaient si chaleureusement plaidé !

Et puis M<sup>me</sup> de Souvigny, sous ses abords d'une parfaite simplicité, possédait une intelligence alerte et un don subtil de pénétration. Elle s'était bien rendu compte de la sympathie qui, tout de suite, s'était éveillée entre son neveu et sa nièce. Bien que, par charité chrétienne, elle se soit formellement défendu de souhaiter la mort d'un être humain, il lui arrivait parfois de songer à la jeunesse sans but de sa parente, à la solitude de ce cœur dont elle devinait toute la tendresse malgré que Diane, jamais, ne se soit épanchée devant elle.

Quel mari plus digne de la comprendre, de lui

faire oublier sa triste expérience, que cet André de Marteval, son filleul et son neveu, lequel, au moral, lui semblait avoir hérité de la délicatesse et des qualités exquisés d'une mère trop tôt disparue.

Elle se disait qu'en somme depuis des années lord Kennendale courait le monde, séjournait dans des contrées malsaines, chassait le tigre et le léopard. Un jour, peut-être, on apprendrait sa mort, et Diane, libérée, pourrait refaire sa vie.

Elle se doutait aussi qu'une sorte de pacte avait été conclu entre les deux amis d'enfance. Quand André lui affirma qu'il était indispensable qu'elle acceptât l'invitation de lady Kennendale, Alix se douta bien que ce déplacement faisait partie d'un plan qu'on ne jugeait pas à propos de lui confier, mais qu'elle approuvait aveuglément, puisque c'était André qui l'avait conçu.

Diane avait quitté la première le modeste castel, emmenant avec elle sa demoiselle de compagnie, Fanny Cartered, personne discrète et peu encombrante, aux petits soins pour la chatte persane favorite de sa maîtresse et qui ne demandait à l'existence que de lui offrir quatre repas réguliers et copieux avec, comme intermède, la lecture d'interminables romans policiers.

Lady Kennendale, ayant renoncé à prolonger son séjour en France par une randonnée sur les côtes bretonnes, voulut laisser à Tréplonneck la petite conduite intérieure qu'elle avait achetée en débarquant.

— Je la retrouverai l'été prochain, avait-elle promis en souriant.

Et cette promesse suffit à combler de joie la châtelaine, si seule dans sa demeure où ses chers souvenirs lui tenaient compagnie.

. . . . .

L'automne avait paré de chaudes colorations les arbres qui ombrageaient la route. A cette période, le district des lacs, si fréquenté durant la belle saison, attirait peu de touristes. Sur le quai de la petite gare, les deux femmes s'étreignirent, insoucieuses de l'air choqué du préposé aux billets, figé sous son humble uniforme comme tout bon fonctionnaire britannique. Quand elles eurent pris place dans l'auto conduite par un impeccable chauffeur, Alix s'exclama sur la bonne mine de sa nièce :

— Ma parole ! tu as encore embelli ! Il y a, dans ton regard, quelque chose de plus vivant. Aurais-tu des nouvelles ?

— Rien d'intéressant, ma tante. Il y a cinq mois, lord Kennendale se trouvait à Honolulu. Il s'y est fait envoyer des fonds, télégraphiquement. Depuis... aucun changement. Les traces sont perdues. Eternel voyageur, il a repris sa course désespérante, en marge de la société.

— Pourquoi n'écris-tu pas ?

— J'ai écrit dix lettres, au cours des premières années. Elles me sont toutes revenues avec la mention : « Parti sans laisser d'adresse ».

— Au fond, ma chérie, je te dis cela et je sais bien qu'à ta place je me désintéresserais complètement de ce goujat, car il a beau être lord, il n'en a pas moins agi vis-à-vis de toi comme un goujat ! Ne dis pas le contraire.

— Je ne dis rien, ma bonne et chère tante, mais, cependant, je crois que, pour se comporter ainsi, lord Kennendale avait un motif, et ce motif, il faut que je le découvre : ma tranquillité est à ce prix.

— Comment peux-tu espérer, après sept années écoulées, percer à jour cette déconcertante énigme ?

— André de Marteval m'aidera. Avec son appui, j'arriverai.

— Oh ! si André s'en mêle ! A propos, sais-tu

que je suis sans nouvelles de lui?... Oui. Il m'a quittée assez brusquement, quatre jours après ton départ, et a pris le train pour Paris. Il a même tenu à faire le trajet du château à la gare dans la voiture que tu m'as confiée. Mon pauvre vieux jardinier, qui n'est point un chauffeur très habile, était affolé! Il avait peur d'endommager l'auto quand il lui faudrait, pour retourner, prendre à son tour le volant. Enfin, Dieu soit loué, il n'est rien arrivé de fâcheux. Voyons, où en étais-je? Ah! oui. Mon neveu est donc parti, jurant de m'écrire, et, depuis lors, pas un mot, pas même une vulgaire carte postale. C'est à le croire mort ou en fuite, lui aussi.

— André de Marteval est à Londres depuis huit jours. C'est même la raison qui m'a fait insister pour que vous ne retardiez plus votre voyage.

— Il est à Londres, en vérité? Et que fait-il à Londres?

— Il vous l'expliquera lui-même, ma tante, car j'attends sa visite pour ce soir.

M<sup>me</sup> de Souvigny fronça légèrement le sourcil. Il lui semblait qu'il y avait une certaine incorrection dans cette entente qu'elle regrettait un peu d'avoir favorisée. Sans doute lady Kennendale perçut-elle la nuance.

— Ne vous étonnez pas, ma tante, d'une visite qui sera pour vous plus que pour moi-même, du moins aux yeux du monde. Vous savez que ma belle-sœur est au château. Malgré sa présence, je ne me serais pas permis de recevoir un parent si ce n'est sous votre égide.

— André n'est pas ton parent, ma chère petite.

— Je sais cela aussi, mais André est le seul qui, depuis mon malheur, m'ait offert une aide effective. Isolée, je n'ai rien pu faire, rien pu savoir. Où la police a échoué, André réussira, je l'espère.

La jeune femme avait prononcé cette phrase avec

une telle véhémence que M<sup>me</sup> de Souvigny n'osa faire une autre objection.

Cinq milles environ séparaient Kendal de *Windermere Castle*. La route cheminait parmi des vallées encore verdoyantes que de pittoresques collines emprisonnaient. Quand l'auto eut dépassé l'agglomération dont le nom avait été donné au château des lords Kennendale, on côtoya le calme miroir d'un lac. A Ambleside, la voiture, délaissant les rues bordées de petits cottages, dont les façades disparaissaient sous la pourpre nuancée des vignes vierges ou bien sous le feuillage sombre des lierres, s'élança dans la pleine campagne. Le paysage était devenu plus sauvage et plus accidenté. Enfin, ce fut une belle avenue bordée de peupliers dont les feuilles frissonnant sous la brise se détachaient une à une, formant sur le fond de sable blond les arabesques indécises d'un capricieux tapis.

Sur un perron aux nobles proportions, une femme blonde, sensiblement plus âgée que lady Diana, paraissait guetter les deux voyageuses.

Toute la journée se passa en installations. Lady Kennendale avait voulu que la plus belle chambre fût réservée à sa tante. C'était un appartement historique où avaient couché, disait la tradition, Henri VIII vieillissant et la dernière de ses épouses. On distinguait encore, sur les courtines brodées d'or qui entouraient le lit, un écusson terni où se trouvaient un H et un C entrelacés : Henri et Catherine.

Le castel avait été effectivement bâti dans les premières années de ce règne mouvementé. Toute une aile conservait, intacts, l'aspect robuste et le manque de confort de l'époque que les grâces de la Renaissance touchaient à peine. Le reste avait subi de nombreux remaniements, ce qui n'empêchait pas *Windermere Castle* d'être une intéressante et im-

posante demeure. Si l'aspect, un peu solennel à son gré, et le souvenir d'un roi ayant fait si bon marché des engagements sacrés du mariage et de la vie de ses épouses, ne plaisaient que médiocrement à la bonne M<sup>me</sup> de Souvigny, en revanche elle fut émerveillée par le point de vue que l'on découvrait en s'appuyant au large rebord de pierre qui garnissait les fenêtres.

Tout le parc, à certains endroits sauvages comme une forêt vierge, faisait moutonner ses frondaisons jaunies par l'automne. Au premier plan, des parterres de dalhias mettaient leur note éblouissante et variée. Plus loin, à travers un rideau de roseaux et d'herbes aquatiques, on devinait la surface polie d'un étang sur lequel s'ébattait, parfois, tout un vol de canards sauvages. Plus loin encore, des rochers où s'accrochaient les dernières touffes d'ajones formaient un théâtral décor derrière lequel l'imagination pouvait évoquer l'ancre des sorcières shakespeariennes, ou bien les landes de bruyères que les fées aiment fréquenter.

C'était un étrange contraste, voulu par un jardinier de génie, que ce côté d'une sauvage et agreste beauté s'opposant aux parterres, soigneusement entretenus et dessinés avec un goût un peu maniéré, qui s'étendaient devant le perron d'honneur. Placée comme elle l'était, au bout d'une aile que flanquait une solide tour, la chambre historique s'ouvrait sur la façade opposée, ce qui donnait à supposer que les plans de l'ancien château différaient sensiblement du nouveau qu'on y avait accolé et pour ainsi dire incorporé.

Lady Kennendale ne put s'empêcher de sourire devant l'enthousiasme de M<sup>me</sup> de Souvigny, enthousiasme fait de tous ses souvenirs romantiques. Elle lui promit de lui faire visiter Nottingham, dont Walter Scott choisit les environs comme cadre de

son *Ivanhoë*, le célèbre château où le roi Jean fut assiégé par Richard I<sup>er</sup> et que Richard III désigna pour y établir son quartier général. Ses épaisses murailles renfermèrent, parmi tant d'autres, des prisonniers royaux : David II, roi d'Écosse, et Charles I<sup>er</sup> — lequel avait donné le signal de la guerre civile en déployant sa bannière à Standard-Hill, tout près de la forteresse où, vaincu, il attendit d'être transféré à Londres, jugé et conduit à l'échafaud.

Tout en confrontant leurs souvenirs historiques, Diane avait guidé sa tante jusqu'à un petit parloir où le thé les attendait. Ce fut Cécilia Heartling qui en fit les honneurs. Ses deux beaux-fils, dont l'aîné avait quinze ans et le plus jeune entré dans sa treizième année, montrèrent à la nouvelle venue un visage assez morose. Sans doute partageaient-ils les craintes de leur mère.

Depuis la mort du baronnet, Cécilia s'était habituée à faire de longs séjours à *Windermere Castle*. Elle l'avait abandonné, cependant, durant la période des fiançailles de son frère avec M<sup>lle</sup> d'Herbières. En l'honneur de la future lady, lord Arthur avait livré le château aux décorateurs et aux architectes. Il avait voulu en faire une demeure digne de celle qui en serait la souveraine. Sitôt après la disparition de son frère, profitant de ce que Diane était retournée vivre auprès de ses parents, la veuve avait fait un retour offensif sous prétexte que le château ne pouvait être abandonné entre les mains des domestiques. D'ailleurs, tout en modifiant profondément son genre de vie, Diane, après la mort de son père et le départ de M<sup>me</sup> d'Herbières pour son pays natal, avait peu séjourné dans le Westmorland, pas plus d'ailleurs que dans l'hôtel de Belgravia. Elle avait loué un pied à terre non loin de Trafalgar-Square. Ses séjours à Londres étaient

habituellement de courte durée. Elle aussi paraissait se plaire dans les fréquents déplacements. Tantôt, à bord du yacht des Dreammont, elle s'embarquait pour quelque croisière, tantôt elle séjournait sous quelque ciel plus clément que celui de Londres : en Égypte, en Turquie, en Grèce ou bien sur la Côte d'Azur. Vie artificielle, se disait souvent avec tristesse M<sup>me</sup> d'Herbières qui se plaignait aussi des trop rares séjours que la voyageuse lui consacrait et, connaissant sa fille qu'elle savait exempte de futilité et de vanité mondaine, la pauvre mère supposait, non sans raison, que sous cette façade brillante se cachait la dévastation douloureuse d'un cœur profondément déçu.

La conversation traînait entre les trois parentes, rendue d'ailleurs difficile par la peine qu'éprouvait M<sup>me</sup> de Souvigny à s'exprimer en anglais, langue qu'elle avait eu le temps d'oublier — disait-elle en souriant — depuis sa sortie du couvent mais, Cécilia n'en parlant aucune autre, il fallait bien, bon gré, mal gré, s'en tenir à des propos un peu décousus. Tout en croquant ses toasts, Alix examinait Mrs. Haertling. Elle s'efforçait, à travers les traits un peu durs de la sœur, de reconstituer le visage de celui qui avait été le mari de sa nièce.

Cécilia était une assez grande femme. Elle aurait pu paraître belle avec ses yeux de porcelaine, sa bouche fermement dessinée et ses cheveux d'or pâle, qui commençaient à se strier de fils d'argent, sans un air de morgue hautaine lui faisant porter le front haut et guindant le moindre de ses mouvements. Parfois, son visage impassible s'animait, ses regards devenaient plus brillants, mais c'était toujours un rictus amer qui pinçait ses lèvres, une flamme surnoise ou peureuse qui brillait dans ses yeux clairs. Lorsqu'un domestique annonça l'arrivée de M. de Marteval, Alix ne put s'empêcher de

constater le changement qui s'opérait sur ce masque froid, figé par un quant-à-soi que la veuve trouvait sans doute du meilleur ton, mais ce n'était pas de la réprobation, plutôt une sorte de triomphe méchant. On aurait dit que Cécilia Heartling attendait quelque chose de l'arrivée à *Windermere*, de ce jeune homme dont, jusqu'alors, elle ignorait jusqu'à l'existence.

Obscurément M<sup>me</sup> de Souvigny eut conscience d'un danger planant sur sa chère petite Diane et elle se fit la promesse de veiller et de s'interposer au besoin.

Après le thé, et en attendant l'heure du dîner, M<sup>me</sup> de Souvigny, tenant à justifier l'assertion de Diane, laquelle avait dit à Mrs. Heartling que la visite de M. de Marteval s'adressait surtout à sa tante, prit le bras de son neveu et l'entraîna vers le parc. La nuit commençait à tomber et un brouillard venu du petit lac accrochait des lambeaux de gaze bleuâtre aux branches retombantes des arbres; malgré l'écharpe de laine dont elle s'était enveloppée, Alix frissonnait un peu. Tout de suite elle attaqua le sujet qui lui tenait le plus à cœur :

— Alors, cachottier, tu n'as donc plus confiance en ta vieille marraine?

— Pourquoi ce reproche, chère tante?

— Comment, je débarque en Angleterre pour la première fois de ma vie, et la première personne que j'y rencontre, c'est toi!

— Mon désir de vous retrouver n'est-il pas naturel?

— En tous cas, tu aurais pu m'avertir de tes intentions.

— Ne grondez pas, marraine, ce voyage était indispensable.

— Je sais. Et je souhaite que tu réussisses.

— Ah! Diane vous a dit?

— Elle m'a annoncé à brûle-pourpoint que tu te lançais dans la plus chimérique des entreprises. Voyons, tu es à Londres, paraît-il, depuis plusieurs jours. Qu'as-tu découvert ?

— Pas grand'chose, ma tante. Je sais seulement que lord Kennendale, après la soirée où il rencontra votre nièce, a semblé pris par une violente crise de neurasthénie. Or, c'est ici qu'il s'est enfermé, renvoyant en ses terres d'Écosse Mrs. Heartling, veuve depuis quelque temps et qui, déjà, poursuivait ouvertement le but de s'imposer à ce frère très fortuné. Lord Arthur passa en ermite deux grands mois dans ce château, ne se montra plus à Londres, encore moins à la Cour. Puis, brusquement, il revint habiter l'hôtel de Belgravia. Sans doute s'attachait-il aux pas de Diane d'Herbières, prépara-t-il soigneusement leur seconde entrevue qui eut l'air d'un simple hasard. Vous savez le reste. Les fiançailles retardées, les deux années d'attente employées par le futur à embellir ses propriétés, tant l'hôtel de Belgravia que le château de *Windermere*. On aurait dit qu'il avait dans l'avenir une confiance illimitée. Et puis, cette inconcevable disparition...

— En somme, pas de conclusion. Toujours le même point d'interrogation.

— Toujours. Quoique, désormais, je me pose deux questions précises. Pourquoi, durant deux mois, lord Arthur s'enferma-t-il comme s'il avait voulu chasser de son esprit un amour qu'il jugeait irréalisable ? Pourquoi, du jour au lendemain, agit-il dans un sens diamétralement opposé pour, le jour même des noces, se dérober à la plus sacrée des obligations ?

— Et tu espères trouver une réponse à ces questions ?

— Je l'espère. C'est ici que s'est écoulée la pre-

mière période; c'est ici que commenceront mes recherches.

— En tous cas, mon neveu, méfie-toi. Tu rencontreras sans doute un adversaire en travers de ta route de preux chevalier.

— Un adversaire?

— Comprends-moi à demi-mot. Une ennemie de Diane, en tous cas. Oui, mon instinct ne peut me tromper et il m'affirme que, dans la personne de sa belle-sœur, la pauvre enfant à une implacable ennemie.

— Mais la raison de cette haine?

— L'argent, évidemment. Diane disparue de la famille des Kennendale, lord Arthur mourant sans postérité, c'est Mrs. Heartling qui hérite.

— Mais c'est lumineux! Vous avez cent fois raison, ma tante! D'autant plus qu'à la majorité de ses beaux-fils, la veuve du baronnet se trouvera réduite à la portion congrue. L'honorable Mr. Heartling avait, paraît-il, dissipé au jeu et par son funeste penchant pour la boisson une partie de son avoir. Mrs. Cécilia ne doit posséder en propre que la dot qui lui fut constituée lors de son mariage, ceci par la pure générosité de son frère, aîné et héritier de tous les biens, selon la loi anglaise. Pourtant, rien ne dit que ce frère soit décidé à passer le premier. Et puis un divorce ne modifierait pas la donation faite par lord Kennendale. Ah! voyez-vous, ma tante, tout cela est étrangement compliqué et obscur; mais vos paroles m'ont donné la conviction que cette Cécilia, si pleine de morgue, en sait beaucoup plus long qu'elle ne le laisse supposer.

— Espères-tu lui arracher son secret?

— Qui sait; les femmes sont si bizarres... Mais, d'abord, j'interrogerai ces vieux murs.

— Ils sont muets par définition. Maintenant que je t'ai mis en garde, il est encore un petit péril que

je veux te signaler. Cette fois, c'est à ton honneur que je m'adresse. Une femme placée par un hasard mauvais dans une situation équivoque n'a pas de bien plus précieux que sa réputation. Ne perds jamais cela de vue, mon enfant?

— Certes, ma tante! J'ai trop de respect pour lady Kennendale pour me départir d'une absolue réserve; ne me faites pas l'injure d'en douter.

— Il y a autre chose, petit. Si tu troublais ce cœur, tu ajouterais une souffrance de plus à la somme de douleurs que Diane cache, j'en suis sûre, sous des dehors impassibles.

— Pour qu'elle souffre, marraine, il faudrait qu'elle m'aime. Or, elle n'aimera plus. Elle me l'a affirmé, et son ton était si ferme que je ne pouvais conserver le moindre espoir... si j'avais espéré quelque chose. Mais non, je vous l'ai dit, ma bonne tante, je ne serai pour elle qu'un ami, et, même si je devais en mourir, jamais elle n'entendra un mot d'amour sortir de ma bouche. Je vous en donne ma parole d'homme.

Il y eut, entre la tante et le neveu, un émouvant silence. M<sup>me</sup> de Souvigny s'était arrêtée. Elle posa ses deux mains sur les épaules d'André. Il la dominait de sa taille élancée. Elle l'attira vers elle et posa un long baiser sur le front incliné du jeune homme.

— Mes pauvres enfants, murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même.

Et André ne lui demanda pas pourquoi elle le confondait avec Diane dans la même maternelle pitié.

## VI

## LA CHAMBRE CLOSE

Tout proche de la Cité se trouve Trafalgar-Square, qu'un juste orgueil fait considérer par tout citoyen britannique comme le plus bel endroit du monde. Sans doute le promeneur qui sortait de la *National-Gallery* était-il bien absorbé par ses réflexions, car il n'accordait pas même un coup d'œil à la célèbre place ni au monument que surmonte la statue de lord Nelson.

Comme il allait dépasser l'importante masse où trônent d'autres statues de généraux faisant escorte à l'amiral glorieux qui en occupe le point culminant, une voix résonna presque à son oreille, et une femme, qui paraissait occupée à examiner les bas-reliefs, se plaça en travers de sa route :

— *Hello! my dear cousin*, la contemplation de nos chefs-d'œuvre vous a-t-elle rendu aveugle?

Vêtue d'un simple petit tailleur, coiffée d'un feutre sans prétentions, lady Kennendale, souriante, se tenait devant lui.

L'air vif de cette après-midi d'octobre avait attiré le sang aux pommettes de la jeune femme. Leur coloration, qui était celle de certains pétales d'azalées, avivait l'éclat des admirables yeux. Il retrouva soudain, plus vivant et plus éblouissant encore, l'aspect de la promeneuse en blanc qu'il avait croisée sur la route du cap Saint-Jean. Il se souvint alors qu'il n'avait jamais osé parler à Diane de cette première rencontre. Mais lady Kennendale ne le laissa

guère à ses réflexions. Son regard étincelant fixé sur lui, elle questionnait avidement :

— Eh bien ! cher allié, quoi de nouveau ? Vous avez quitté notre vieux castel sans m'accorder une audience. Les convenances l'exigeaient ainsi ; maintenant j'ai hâte de savoir si la chambre où vous avez dormi, et qui était celle de lord Arthur, vous a, durant la nuit, révélé quelque secret.

— Ne plaisantez pas, Diane. D'ailleurs, vous n'en avez pas plus envie que moi. La nuit que j'ai passée à *Windermere*, ma pauvre amie, ne m'a pas appris grand'chose. Cependant, dans le secrétaire dont vous aviez eu la précaution de me remettre les clés, j'ai découvert ceci.

Il tendait à la femme de lord Kennendale un calepin dont le maroquin vert était usé, sans doute par le frottement de la poche dans laquelle il avait été longtemps enfermé. Diane l'ouvrit, en tourna quelques pages.

— C'est l'écriture de lord Kennendale, n'est-ce pas ? questionna Marteval.

— Oui, c'est son écriture, fit Diane, devenue soudainement toute pâle, mais je ne comprends rien à ces chiffres, à ces annotations.

— Ce carnet date de l'époque où lord Kennendale était en Amérique. Voyez, sur la première page on lit : « New-York, 5 octobre 1922. » Ceci doit être le jour de son débarquement. Ici, un nom d'hôtel, puis des indications si abrégées qu'elles sont incompréhensibles. Ces jours, ces heures doivent se référer à des rendez-vous, à des obligations mondaines que le jeune Anglais ne voulait pas manquer. Un peu plus loin, un itinéraire : horaire de départs et d'arrivées qui sont les étapes d'un assez long voyage, sans doute vers l'Ouest. Puis des chiffres qui, en effet, pour nous n'ont aucun sens. Cependant, remarquez cette lettre se retrouvant presque à chaque feuillet.

Est-ce un T? Est-ce un F? Je ne connais pas assez cette écriture pour décider avec certitude.

Un instant Diane examina le signe qui avait attiré l'attention de son ami. Elle secoua la tête, marquant ainsi son ignorance.

— Est-ce tout?

— Les dates et les chiffres continuent, puis plus rien à partir du mois de mai 1925, le 13, exactement. Lisez vous-même cette phrase qui porte certainement en elle un sens mystérieux.

Lentement, syllabe par syllabe, lady Diana épela les caractères à demi effacés et que la main qui les avait tracés en grande hâte avait rendus difficiles à déchiffrer.

— « San Francisco le 13 mai 1925. Tout est fini. Oh! quitter ce cauchemar. Partir, oublier... » Qu'est-ce que cela veut dire?

— Je l'ignore; mais, si vous le permettez, je vais écrire à San-Francisco.

Tout en parlant, les deux alliés avaient quitté Trafalgar-Square. Machinalement Diane se dirigeait du côté de West-End, vers le quartier aristocratique de Belgravia. Soudain, la jeune femme tourna vers son compagnon un visage bouleversé dont l'expression poignante mit le comble à son émotion. Elle avait posé sur le bras d'André une petite main gantée dont, à travers l'étoffe, il sentait les tressaillements.

— Mon Dieu, André, j'ai peur maintenant. Avons-nous le droit de soulever le voile dont Sir Arthur a voulu s'entourer? N'est-ce point afin d'éviter une révélation, sans doute terrible, qu'il s'est condamné à l'exil?

— Diane, il faut être brave. Votre tranquillité est à ce prix. Vous portez le nom de cet homme. Vous devez savoir si ce nom...

— Taisez-vous, André, par pitié. Il est des mots

que l'on ne doit pas prononcer. Gardez ce carnet. Agissez selon votre conscience, mais ne m'en parlez jamais plus.

— Dois-je renoncer à poursuivre les recherches?

— Non, non. Je vais vous introduire dans l'hôtel de Belgravia. Pour les concierges, de pauvres vieux un peu infirmes que je garde par charité et aussi parce qu'ils étaient au service des parents de lord Arthur, vous serez un architecte que j'aurai chargé de quelques travaux. Vous pourrez ainsi demeurer aussi longtemps qu'il vous plaira, et revenir quand bon vous semblera...

— Vous n'assisterez pas à mes recherches?

— Non. Cela serait au-dessus de mes forces.

Elle arrêta un cab qui passait et, bien que la distance ne fût plus très grande maintenant, elle s'y installa auprès de Marteval qui, respectant son trouble, se garda de prononcer une parole.

Sur le seuil de l'imposante demeure où elle était entrée, jeune épouse chargée d'espairs et confiante en un radieux avenir, elle donna rapidement les ordres nécessaires puis, laissant André en compagnie du vieux concierge goutteux et un peu sourd auquel incombait la garde et l'entretien de la maison déserte, elle remonta hâtivement en voiture et se fit mener à la gare où le *London and North-Western* allait la reconduire vers le Westmorland qu'elle avait quitté le matin, prétextant quelques achats à faire dans la capitale.

André était seul, John se contentant de le précéder de pièce en pièce, ouvrant les fenêtres à guillotine ou les vastes baies modernes closes depuis sept années. Parfois il posait une brève question : ceci afin de s'orienter et de se rendre compte de l'emplacement où se trouvaient les appartements destinés à lord Kennedale et à la jeune mariée.

D'ailleurs il aurait pu se passer des renseigne-

ments fournis par le bonhomme. Le rez-de-chaussée, surélevé des sept marches d'un perron à double rampe, était entièrement consacré aux pièces de réception. Au premier étage, séparé en deux parties par un vaste couloir au parquet recouvert d'un tapis de haute laine, s'ouvraient de chaque côté les portes des chambres. Celles des deux époux se faisaient vis-à-vis.

Quand il pénétra dans la pièce où Diane avait passé la première et l'unique nuit après son romanesque mariage, une émotion profonde lui étreignit le cœur. Il dut, avant de franchir le seuil de la chambre, s'asseoir sur l'une des chaises du boudoir qui la précédait. Enfin il se rendit maître de ses nerfs et, craignant que le vieux concierge ne s'aperçoive de son trouble, il se commanda d'être impassible.

On aurait dit que rien n'avait été touché depuis les heures d'angoisse que la nouvelle lady Kennedale avaient vécues entre ces murs tenturés d'une étoffe soyeuse dont le bleu, clair comme un ciel de printemps, où des branches de pommier formaient un décor délicat, avait été choisi pour faire ressortir la carnation nacrée et les yeux aux reflets changeants de la jolie Française.

D'ailleurs, dans cet appartement meublé avec un goût exquis, il était aisé de retrouver la volonté de séduire de celui qui avait combiné cette harmonie de tons et de formes. Pas un détail qui ne fût un hommage secret pour celle à qui tout promettait la plus heureuse des existences. Seul, un homme très riche et profondément épris avait pu rêver et faire exécuter ce ravissant ensemble. Les meubles, tous des pièces uniques, étaient encore surchargés de corbeilles enrubannées de satin blanc et de grands nœuds de tulle que la poussière des années écoulées avait un peu ternis.

Les azalées, les lys, les lilas blancs étaient morts et avaient été enlevés, mais des branches desséchées traînaient encore sur le tapis. Deux grandes potiches de chine, de la famille bleue, contenaient encore des gerbes jaunies et oubliées. Dans la chambre c'était tout un décor de plantes d'appartement, mortes dans leurs pots de riche faïence de Delphé. Sur un siège bas, un déshabillé en crêpe de Chine blanc reposait comme un corps privé de vie. La porte de la salle de bains était ouverte et l'on apercevait de larges miroirs et le marbre bleuté de la baignoire carrée.

Le jeune homme fit quelques pas. Une sorte d'enchantement s'emparait de lui. Il s'imaginait l'instant merveilleux et troublant où le départ du dernier invité marquait le commencement d'une nouvelle existence : une existence à deux, remplie de promesses et d'amour ; mais ce n'était pas lord Arthur qui avait franchi à côté de sa jeune épouse le seuil de la chambre parée comme pour la venue d'une souveraine. C'était lui-même. Sur son bras pesait à peine la main de sa chère Diane. Bientôt la porte se refermerait, les isolant du monde au-dessus duquel les soulevait leur réciproque tendresse. Alors elle inclinerait son front couronné de fleurs aussi pures que son cœur innocent et il déposerait sur ces yeux chastement baissés son premier baiser d'époux. L'imagination était chez lui si ardente qu'il crut, un instant, que le beau rêve allait prendre corps : ce nuage de blancheurs qu'il apercevait, n'était-ce point Diane, laquelle, par jeu, se dérobaux aux appels fervents de celui qui lui tendait les bras ? Il fit un pas, enivré. Devant lui, accrochée dans une armoire à robes que la femme de chambre bouleversée avait omis de refermer, la toilette de mariée, encore entourée de son voile de précieuses dentelles, gardait l'aspect décevant de quelque fan-

tôme pétrifié, et cette rigidité d'étoffes parut à André aussi mélancolique que lorsqu'on retrouve, après des années, le portrait un peu effacé d'un cher disparu.

Par bonheur, la voix chevrotante du vieux portier résonna tout auprès de son oreille, tirant brusquement le jeune homme hors de son triste enchantement :

— Milord excusera le désordre. Milady est partie immédiatement après... ce que vous savez sans doute. Il n'y avait pas de domestiques pour tout remettre en place, et puis, Sa Grâce n'avait pas donné d'ordres. Tout est resté comme au moment du départ... et Milady, depuis...

— Je sais... Cela est fort bien ainsi. Du reste, je n'ai rien à faire dans cet appartement. C'est celui de lord Kennendale dont je dois relever le plan en vue d'une transformation. Indiquez-moi, je vous prie, où il se trouve.

André s'était rappelé à temps le rôle qu'il devait jouer. John le précéda et, après avoir soigneusement refermé l'appartement qui aurait dû être nuptial, il ouvrit la porte de celui où lord Arthur avait attendu l'heure si ardemment désirée, puis traversé la crise inconcevable qui l'avait déterminé à fuir.

— Vous pouvez me laisser, John, fit Marteval quand le vieil homme eut ouvert les fenêtres. Le travail que j'ai à faire sera long, certainement. Ah! montrez-moi où se trouve la lumière, je peux en avoir besoin.

— Faudra-t-il vous monter une tasse de thé, Monsieur?

— Si vous voulez, une tasse de thé et quelques sandwiches, vers les sept heures, si toutefois je n'ai point terminé.

— Oh! Monsieur, Pat sera particulièrement heu-

reuse de vous être agréable. Elle réussit parfaitement les toasts...

— Entendu... et merci d'avance.

— Monsieur dira, n'est-ce pas, à Milady, combien nous sommes attachés à elle et combien désireux de la revoir ici. C'est si triste, une maison sans maîtres !

D'un geste André arrêta le verbiage que le brave homme débitait à tue-tête. Sa surdité lui avait fait prendre l'habitude de parler sur un ton élevé, aussi le jeune homme se trouva-t-il plus calme quand le silence l'environna. Tout de suite il se mit à la besogne.

Plus encore que dans la chambre de Diane, on avait l'impression que l'hôte de celle-ci était sorti quelques instants auparavant et allait revenir d'une minute à l'autre.

Des cigarettes à bout doré traînaient sur une table. Un flacon d'odeur ouvert à côté avait laissé évaporer son arôme coûteux. Les clés étaient demeurées sur tous les meubles.

En somme, si un indice pouvait permettre de reconstituer les événements occultes qui avaient pesé sur la résolution du mari de Diane, c'était dans cette chambre qu'on devait le découvrir. Là, lord Arthur avait vécu le temps qui s'était écoulé entre ses fiançailles et son mariage. Si un cataclysme avait fondu sur lui, peut-être, dans sa hâte, avait-il oublié d'en détruire les traces.

La nuit commençait à tomber, noyant dans ses grisailles le contour des objets et éteignant leurs couleurs. Les coins s'emplissaient déjà de ténèbres qui, peu à peu, envahissaient la pièce. D'une main mal assurée, André alluma l'électricité puis, surmontant la gêne qui l'étreignait — une gêne semblable à celle que lui aurait donné l'accomplissement d'une mauvaise action — il se mit à

inventorier le contenu d'un bureau Empire que sa tablette, encore rabattue, désignait comme le meuble, sur lequel, en attendant la tragique minute du départ, lord Kennendale avait rédigé les actes et la lettre d'adieux, seuls témoignages qu'avait reçus Diane d'une foi solennellement jurée devant Dieu et devant les hommes.

Sans doute lord Kennendale avait-il prévu ces investigations : les tiroirs étaient à peu près vides, le meuble s'avérait sans secret. L'inventaire des quelques papiers sans importance qu'Arthur Kennendale avait bénévolement laissés après lui fut rapidement terminé. Alors André s'attaqua aux autres meubles : armoire, commode, jusqu'à un chiffonnier contenant une collection de cravates.

Il fouilla la salle de bains, visita, dans la penderie, les poches de chaque vêtement. Il allait renoncer, lorsque John parut, portant un plateau. L'arôme du thé emplit bientôt la pièce où flottait la mélancolique odeur spéciale aux logis abandonnés et que le soleil ne pénètre plus de ses rayons vivifiants. Réconforté par son léger repas, l'ami de lady Kennendale décida de ne point s'avouer vaincu. Tandis que John le servait, bavardant avec cette ténacité sereine des sourds qui ne se soucient guère des réponses qu'on peut leur faire, les yeux d'André parcouraient chaque coin de la somptueuse chambre, se demandant si quelque coffre-fort ne se dissimulait pas derrière les tentures vieux rose ou bien dans l'épaisseur des murs.

Dès que le portier eut repris son plateau et souhaité bonne soirée à l'architecte plein de zèle, il se remit à l'œuvre, mais les minutes s'écoulaient, rendant plus certaine sa déconvenue. Enfin, comme onze heures allaient sonner, le jeune homme, les nerfs exacerbés, se décida à quitter l'hôtel qui, décidément, ne voulait ou ne pouvait livrer le secret

de son propriétaire. Afin de ne point se présenter devant lady Kennendale les mains complètement vides, André avait réuni quelques notes d'hôtel datant de la période que l'Anglais avait passée en Amérique. New-York, Détroit, Chicago, Santa Fé, San Francisco, étapes d'un voyage de l'Est à l'Ouest, ne faisant que confirmer ce que Marteval avait déjà appris par le calepin découvert.

— Décidément, soliloquait-il, il ne me reste plus qu'à partir pour les États-Unis... Mais quelle possibilité, après tant d'années révolues, de retrouver les traces de cet Anglais?

Tout en se parlant à lui-même, il cherchait un papier quelconque afin d'envelopper son décevant butin. Soudain, son regard fut attiré par un journal jauni et froissé qui traînait à terre, sous le bureau. Or, André était parfaitement certain de n'avoir pas aperçu ce chiffon de papier quand il s'était penché afin d'examiner si, sous la tablette, ne se trouvait pas un tiroir secret. Le journal avait dû glisser contre la paroi du meuble. Il le ramassa, y porta machinalement les yeux, espérant peut-être découvrir dans ces colonnes quelque article sensationnel. Un coin avait été déchiré, non point volontairement, mais par l'usure. Seule l'année subsistait, et c'était l'année 1928. Cela n'avait rien que de très banal, puisque c'était en 1928 que l'éternel voyageur avait regagné son pays natal.

Après avoir parcouru, colonne après colonne, André, n'ayant rien remarqué pouvant s'appliquer à lord Kennendale, mit à exécution son projet. Quand le petit paquet fut fait il ne put s'empêcher d'examiner une photographie reproduite en première page. C'était celle d'une très jolie fille au cheveux d'ébène plaqués autour du front bas par une sorte de diadème. Le buste, largement décolleté, s'avérait d'une plastique irréprochable, mais le haut des bras

paraissait un peu trop musculeux. Une légende que Marteval déchiffra donnait l'explication de ce détail : « Félia Marinski, la célèbre acrobate qui vient de trouver la mort à Vienne, tandis qu'elle exécutait son périlleux numéro. »

Un instant encore le jeune homme examina cette bouche un peu grande, mais au sourire éblouissant, ces yeux noirs, maintenant fermés pour toujours, puis il mit le paquet dans sa poche et se hâta de partir, songeant à l'heure qui devait paraître bien tardive aux vieux concierges forcés de l'attendre afin de refermer derrière lui la porte de l'hôtel.

## VII

### LA MORT FRAPPE

Il avait été convenu que M. de Marteval attendrait, pour se présenter à *Windermere Castle*, une invitation de celle qu'il nommait sa cousine, s'autorisant pour cela des liens de parenté unissant les deux familles en la personne de M<sup>me</sup> de Souvigny. Le lendemain de sa perquisition dans l'hôtel de Belgravia il avait longuement écrit à la jeune femme, lui confirmant la nécessité de faire, en Amérique, de minutieuses recherches.

Au fond, il s'en rendait parfaitement compte lui-même, son but n'était plus tout à fait celui qu'il avait exposé à Diane, le jour où il avait reçu d'elle la confiance de sa lamentable aventure : retrouver sir Kennendale, réunir le ménage brisé... Maintenant c'était surtout le passé qui l'attirait. Passionnément il désirait savoir ce qui avait affolé le lord au point de perdre la tête et consentir à un abomi-

nable scandale que ses pairs ne pourraient jamais lui pardonner. Pour lui, aucun repos ne serait possible tant qu'il n'aurait la certitude formelle de l'indignité qu'il pressentait et, qu'en somme, le disparu avait avouée.

Un peu surpris de n'avoir reçu aucune réponse à sa lettre, André se morfondait dans sa chambre d'hôtel. Au matin du cinquième jour, il reçut comme un libérateur le chauffeur de lady Kennendale, lequel le pria — de la part de sa maîtresse — de monter immédiatement dans l'auto qui allait le conduire à *Windermere*.

— Est-il arrivé quelque chose de fâcheux à Milady? questionna-t-il, anxieux.

— Sa Grâce a reçu de France de bien mauvaises nouvelles. Elle est partie tout de suite, en avion.

— Comment, elle n'est plus au château?

— Non, Sir, mais la lady française vous attend. Ah! j'oubliais de vous prier de prendre vos bagages. Sa Grâce espère que vous voudrez bien demeurer au château durant son absence.

Ulcéré à l'idée que Diane était passée si près de lui et n'avait pas daigné s'arrêter afin de lui dire au revoir, de lui confier cette nouvelle peine qu'il redoutait venir de M<sup>me</sup> d'Herbières dont, à plusieurs reprises, il avait entendu déplorer le mauvais état de santé, il ne vint cependant pas à la pensée du jeune homme de discuter ses ordres.

Le trajet qui s'effectua sous une de ces petites pluies régulières et lentes qui finissent par transpercer les vêtements les plus solides et emplir jusqu'aux endroits abrités d'une humidité visqueuse, lui parut interminablement monotone et énervant.

A l'arrivée à *Windermere Castle*, le visage bouleversé de M<sup>me</sup> de Souvigny lui fit tout de suite envisager un malheur.

— La mère de Diane? questionna-t-il, oppressé d'angoisse.

— Hélas! mon pauvre enfant, elle est morte subitement. La pauvre petite, malgré toute sa diligence, ne pourra embrasser qu'un cadavre.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé tout de suite, ma tante, j'aurais accompagné Diane. Quelle tristesse, pour elle, ce voyage solitaire!

— Si ma nièce avait besoin d'un mentor, ce rôle m'aurait mieux convenu qu'à toi... En tous cas, tu vas t'installer ici et me tenir compagnie; je meurs d'ennui entre cette Anglaise, modèle parfait d'un puritanisme agaçant, et ces deux boys qui font des démonstrations de boxe dans le grand salon et vous envoient insidieusement à la tête leurs balles de tennis ou de golf, sans compter les patins à roulettes et autres sports qu'ils pratiquent d'un bout à l'autre du château. Avec cela, personne à qui parler.

Malgré sa tristesse, André ne put s'empêcher de sourire. Il savait que la charmante femme était un peu loquace et que la privation de toute conversation suivie devait lui être des plus pénibles. Il s'inclina donc de très bonne grâce devant une obligation qui n'avait rien de déplaisant et présentait un très grand avantage : celui d'être le premier à accueillir la voyageuse quand elle reviendrait du triste déplacement.

Une *maid* coiffée de la coquette ruche de dentelle, que le cinéma rendit si populaire, avait monté les valises dans la chambre destinée à M. de Marteval. Le jeune homme était en train de s'installer lorsqu'on frappa à sa porte. Lorsqu'il eut crié : « Entrez! » supposant avoir affaire à quelque domestique, son étonnement fut assez vif d'apercevoir sur le seuil la silhouette un peu anguleuse de Mrs. Heartling.

Tout de suite il s'excusa d'avoir répondu avec

une certaine désinvolture. Sa connaissance de la langue anglaise aurait dû faciliter ses rapports avec Mrs. Heartling, cependant, jusqu'alors, c'est à peine s'ils avaient échangé quelques paroles.

Cécilia s'excusait de déranger ainsi M. de Marteval, mais elle désirait s'assurer elle-même que rien ne manquait à l'hôte de sa belle-sœur.

Tandis qu'elle parlait d'une voix sans intonations et comme impersonnelle, André l'observait. Elle semblait gênée et son regard se dérobaient devant celui du jeune homme. Ses joues s'étaient empourprées. On aurait dit qu'elle dissimulait sous des paroles oiseuses le but réel de sa visite. Soudain, il se passa quelque chose qui, pour le jeune homme, demeura inexplicable.

En entrant dans l'appartement qui lui était désigné, André avait ôté son pardessus et l'avait négligemment jeté sur un fauteuil, puis il avait retiré des poches les menus objets dont il les avait bourrées au moment de son départ précipité. Parmi ces objets se trouvaient les quelques papiers qu'il avait rapportés de Belgravia. Encore enveloppés dans le vieux journal ramassé dans la chambre de lord Kennendale, cela formait un petit paquet qui se trouvait maintenant sur la table du milieu.

Cécilia Heartling s'était avancée de quelques pas ; la table la séparait du jeune homme. Machinalement ses yeux, dont les paupières dérobaient le regard, se portèrent sur l'objet. Elle devint tout à coup très pâle et une sorte de fléchissement la força à s'appuyer au meuble. Évidemment, quelque chose avait motivé son trouble, et ce quelque chose ne pouvait être que ces papiers dont le journal qui les entourait lui dérobaient pourtant la nature. Rien ne pouvait lui laisser deviner que ces factures, ces notes provenaient de l'hôtel de Belgravia et avaient trait aux voyages de son frère en Amérique, et,

pourtant, comme si elle avait été douée du don de double vue, Cécilia devenait de plus en plus livide, ses lèvres, qu'un frémissement agitait, ne prononçaient plus que des syllabes entrecoupées.

André, brusquement, s'approcha d'elle afin de constater par lui-même ce que la veuve pouvait apercevoir du contenu, mais le papier de journal était soigneusement replié. Aucune déchirure n'en interrompait la protection. Renonçant à comprendre ce qui — il le sentait obscurément — aurait eu pour ses recherches un intérêt capital, Marteval se décida à questionner. Il le fit sans aucun ménagement :

— Mrs. Heartling, qu'avez-vous? Répondez, je l'exige.

Elle tourna vers lui un regard suppliant, un regard apeuré de bête traquée et prononça d'une voix haletante :

— Ce journal! où avez-vous trouvé ce journal?

Il mentit, voulant la pousser à un aveu quelconque :

— Je ne sais. C'est un vieux papier que j'ai ramassé, je crois, dans un placard de l'hôtel où je demeurais.

— A Londres?

— Mais oui, certainement, à Londres.

Un grand soupir s'échappa de la poitrine opprimée, tandis qu'un peu de rose remontait aux pommettes.

— Excusez-moi, je suis stupide,... mais, sur ce vieux journal j'avais cru distinguer... le portrait d'une personne... Non, décidément, je me suis trompée... Je suis folle. Il n'y a aucune ressemblance. Aucune! répéta-t-elle avec une véhémence qui surprit plus encore le jeune homme.

A son tour il examina la feuille jaunie et s'aperçut que le portrait à peine visible auquel Mrs. Heartling faisait allusion était l'image de l'acrobate

morte en exécutant son périlleux travail dans un music-hall de Vienne.

André brûlait du désir de questionner encore, mais, sa taille svelte redressée, ayant repris en grande partie l'assurance et la morgue qui la caractérisaient, Mrs. Heartling prononçait une banale formule de politesse et quittait la chambre du jeune homme où sa seule présence était fort singulière.

Par la suite il devait arriver que, devant le visage fermé auquel la bouche aux lèvres serrées contribuait à donner une apparence secrète, André s'interrogeât anxieusement. Il était sûr maintenant que le secret du disparu était là, sous ce front trop tranquille que découvrait la chevelure pâle toujours soigneusement ordonnée, mais il en était réduit aux suppositions. Celle qui paraissait la plus vraisemblable était que Cécilia, devant le papier jauni, l'encre d'imprimerie ternie, avait deviné qu'il s'agissait d'un numéro remontant à plusieurs années. Peut-être avait-elle pensé que le Français s'était livré à des recherches parmi les collections anciennes. De là à admettre que dans la presse anglaise — le journal était anglais et la veuve avait pu apercevoir, sinon la date, du moins une partie du titre — il ait paru certains articles concernant lord Kennendale, il n'y avait qu'un pas à faire. Cette hypothèse paraissant la plus logique au détective amateur il décida, dès le retour de Diane, de se rendre aux bureaux du journal et d'entreprendre de minutieuses recherches.

. . . . .

Lorsque l'avion, après un bref voyage dépourvu d'incidents, l'eut déposée au Bourget, Diane Kennendale se trouva si désarmée qu'inconsciemment

sa pensée s'en retourna vers celui qu'elle avait laissé au-delà de la mer, sur ce sol étranger que, malgré tout, elle ne reconnaissait pas pour sa patrie. Que ne l'avait-elle appelé au secours de sa détresse, cet ami de la bonne et de la mauvaise fortune, ce compagnon sûr et fidèle qui, en échange de son amour, ne demandait rien, que le droit de se dévouer entièrement ?

Comme sa douleur aurait été adoucie si elle avait pu poser la main sur ce bras prêt à la soutenir et à la défendre. Mais l'heure n'était plus aux regrets ; sa petite valise à la main, son visage pâli à demi-caché par le voile de crêpe, elle n'était plus qu'une voyageuse isolée que le bruit même et la foule se pressant autour d'elle meurtrissaient étrangement.

Combien de fois, cependant, depuis qu'elle était la riche lady Kennendale, avait-elle connu de départs et d'arrivées ? Mais jamais elle n'avait été aussi isolée. Parfois son amie d'enfance, Maud Dreamont, et son mari étaient avec elle, ou bien elle emmenait sa fidèle Fanny ; des plaisirs l'attendaient ; et ce jour-là, où la solitude lui était particulièrement à charge, c'était le plus cruel des deuils, la funèbre pompe qui entoure la mort qu'elle trouverait à son arrivée.

Diane ne fit que traverser Paris. Elle avait demandé l'adresse d'un garage, et une auto qu'elle y loua la conduisit rapidement à Blois, le pays de M<sup>me</sup> d'Herbières où, depuis son veuvage, cette dernière vivait avec sa seconde fille, dans une ancienne demeure qui avait été celle de ses parents.

Dès que la porte se fut ouverte aux appels du klaxon, la jeune femme se trouva plongée dans l'ambiance tragique d'un logis que la mort vient de visiter. Le domestique qui, à travers la cour plantée de marronniers centenaires, la précédait vers l'ha-

bitation, avait les paupières rougies et, parfois même, cachait ses larmes dans les plis d'un grand mouchoir de coton. Une servante entre deux âges sanglotait éperdûment, assise devant une porte close qui s'ouvrit au bruit des pas de la voyageuse.

Sur le seuil, éclairée de derrière par la lueur des cierges dont la flamme jaune montait, droite et immobile, dans l'obscurité d'une pièce aux fenêtres fermées, une svelte silhouette se profila. Les cheveux d'un blond vénitien formaient autour du visage dont on ne pouvait distinguer les traits une auréole brillante, contrastant avec tout ce noir dont elle était environnée.

Des sanglots, des bras qui s'ouvrent, et les sœurs, joue contre joue, mêlèrent longuement leurs larmes. Ce fut en se tenant par la main qu'elle s'agenouillèrent devant la couche où reposait la défunte parmi les fleurs; le grand apaisement de la mort était descendu sur le visage de cire.

Puis avec une implacable régularité — cette régularité qui donne l'impression de plus en plus cruelle que, déjà, ne vous appartient plus le corps cheri qui, bientôt, sera à tout jamais enlevé, — les derniers et déchirants moments s'écoulèrent. On avait attendu lady Kennendale pour la mise en bière. Un ultime baiser sur le front de glace, et, devant ses yeux noyés de larmes, les traits bien-aimés s'effacèrent pour toujours. Comme elle regrettait maintenant, cette fille qui n'avait pas reçu la dernière caresse de sa mère, d'avoir pris la détermination qui l'avait exilée de son pays, séparée des siens. N'aurait-elle pas mieux agi en rejetant cet argent qui ne lui avait pas donné le bonheur, ce rang où elle avait rencontré tant d'embûches, et en reprenant au foyer la douce place qui l'attendait.

Tout ceci, elle se le répétait au retour de la dernière cérémonie, les oreilles encore pleines du tra-

gique *De Profundis* et du *Libera me* qui semblent monter vers le Ciel, emportant l'âme du défunt dans un grand hymne de consolation et d'espoir.

Anéantie par la fatigue, car elle n'avait pas pris une minute de repos depuis la terrible minute, Irène, le front appuyé contre l'épaule de son aînée, n'avait même plus la force de pleurer.

A la voir si pâle, si exténuée, soudainement Diane eut conscience d'un devoir à remplir, d'une mission que la morte lui imposait. Elle se pencha tendrement vers le petit front, humide d'une mauvaise sueur.

— Chérie, murmura-t-elle, c'est fini, je ne partirai plus. Nous ne nous quitterons jamais plus.

Les grands yeux de la jeune fille, qui étaient de la même couleur que ceux de lady Kennendale, se levèrent vers elle. Irène secoua la tête :

— Oh ! je t'en prie, emmène-moi vite. Demeurer ici, sans maman, ce serait trop cruel, je n'en aurais pas la force !

— Mais c'est te condamner, toi aussi, à l'exil !

— Nous reviendrons, plus tard. Partons, je t'en supplie.

— Te plairas-tu là-bas ?

— N'ai-je point été élevée en Angleterre ? Je sens que j'ai besoin de voir autour de moi un cadre nouveau. Je retrouverai mes souvenirs de petite fille. Il me semblera peu à peu que notre mère ne nous a pas quittées, que je suis seulement séparée d'elle pour quelques jours, qu'il ne tient qu'à moi de la retrouver dans cette maison provinciale où nous avons été si heureuses toutes deux, pensant à toi, ma grande sœur, parlant de toi.

Diane, la gorge serrée par l'émotion, se sentit incapable de répondre. Elle serra plus étroitement la jeune fille entre ses bras qui seraient désormais maternels. Une sorte de joie mêlée d'une infinie

tristesse faisait battre son cœur douloureux. Le ciel ne venait-il pas la secourir, au milieu d'un isolement qui faisait horreur à sa jeunesse avide de vie et de bonheur? Désormais, elle aurait un but sacré. Épouse sans mari et sans enfant, elle se consacrerait à cette sœur plus jeune et créer son bonheur serait une tâche assez noble pour remplir le vide de son pauvre cœur déçu.

Le lendemain, après de brefs préparatifs de départ, les deux sœurs quittèrent la maison de famille où elles se promettaient de revenir chaque année, en un pieux pèlerinage, et qu'elles confiaient, ainsi que la tombe des chers disparus, au couple dévoué qui avait servi M<sup>me</sup> d'Herbières et pleurait encore sa mort prématurée.

## VIII

## LA SECONDE DIANE

Lady Kennendale n'avait pas voulu que le voyage fût trop fatigant pour la jeune fille, très déprimée après la scène déchirante qui avait été la dernière visite des deux sœurs au monument funéraire sous lequel reposaient côte à côte M. et M<sup>me</sup> d'Herbières. Après un séjour de quarante-huit heures à Paris où elles désiraient faire de nombreux achats, elles prirent tout simplement le train qui les amenait jusqu'au paquebot sur lequel devait s'accomplir la courte traversée. La mer était houleuse et sa surface couverte d'une écume que la réverbération d'un ciel bas et nuageux rendait d'un blanc sale.

Au moment où Diane venait de faire signe à un porteur, lequel s'apprêtait à descendre du wagon

les deux sacs de voyage, un homme qui stationnait près de la sortie s'élança vers elle.

— Diane!

— André!

Les deux noms se croisèrent. Dans l'intonation de la jeune femme une grande émotion se devinait, et aussi une tendre reconnaissance.

Elle tendit ses deux mains :

— Mon ami, vous êtes venu? Mais comment avez-vous deviné?

— Votre dernière lettre à tante Alix ne l'avertissait-elle pas de votre prochain retour en Angleterre?

— Certainement, mais je ne spécifiais ni le jour ni l'heure. Nous nous sommes, ma sœur et moi, arrêtées à Paris. Au fait, il faut que je vous présente. Bien que presque de la même famille, vous ne vous êtes jamais rencontrés.

— Oh! je devine, interrompit Irène dont les joues s'étaient couvertes d'un délicat nuage rose, c'est M. de Marteval, le cher neveu de M<sup>me</sup> de Souvigny. En effet, j'étais trop jeune quand nous avons quitté Paris pour Londres. La tante Alix ne se serait pas chargée de l'encombrant baby auquel sa nurse suffisait, et, depuis son deuil, ma pauvre maman était devenue casanière... Malgré l'amitié qu'elle avait pour tante, la Bretagne lui paraissait le bout du monde. Mais rassurez-vous, Monsieur, je vous connais. J'ai déjà tant entendu parler de vous, vanter votre cœur et votre esprit!

— En vérité, Mademoiselle, je suis tout à fait flatté, mais pourrais-je savoir qui m'a ainsi paré de qualités possédées par moi à bien petites doses?

Ce fut le tour de Diane de rougir intensément. Elle voulut détourner la conversation en faisant remarquer qu'ils étaient demeurés les derniers sur le quai de la gare maritime, mais André, tout en les

guidant vers la sortie, se penchait vers Irène qui expliquait :

— C'est ma grande sœur. Oh ! je suis sûre qu'elle ne se trompe pas. Si fréquemment elle prononçait votre nom, à l'occasion des choses les plus futiles : « Si André de Marteval était là, il nous conseillera. Il est si bon, si serviable. » Elle ajoutait que vous étiez pour elle un véritable ami.

André ne put s'empêcher de se retourner vers Diane, laquelle les suivait à petite distance, s'efforçant de ne point laisser voir son trouble. Elle lut un remerciement ému dans le regard du jeune homme.

— Je vous considère en effet comme le meilleur des amis, fit-elle, reprenant son assurance. Irène a raison de vous parler comme elle l'a fait, car vous étendrez à ma petite sœur, n'est-il pas vrai, votre sollicitude ? Oui, le meilleur des amis, ajouta-t-elle d'un ton plus confidentiel, et un ami désintéressé.

Ils avaient franchi la passerelle et s'installaient dans le salon des premières. Ce fut alors, après quelques mots de condoléances qui amenèrent des larmes dans les yeux des deux sœurs, qu'André expliqua comment il s'y était pris pour se trouver sur le chemin des voyageuses.

Au fond, c'était très simple. Après avoir eu connaissance de la lettre écrite par Diane, il avait prétexté des engagements antérieurs pris avec un camarade retrouvé à Londres. Une absence de trois ou quatre jours s'en suivrait peut-être.

M<sup>me</sup> de Souvigny avait-elle été dupe ? En tous cas, Cécilia n'avait élevé aucune objection. André avait donc pris un aller-et-retour pour Boulogne, Diane ayant indiqué cette voie, et, depuis son arrivée, il guettait chaque train correspondant au bateau de Douvres. La chance l'avait favorisé puisque, au matin du second jour, il avait aperçu celles qu'il cherchait.

Tandis qu'il parlait, s'adressant tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux sœurs, il ne pouvait s'interdire d'examiner le visage d'Irène et de constater quelle prodigieuse ressemblance existait entre elle et son aînée. C'étaient les mêmes traits serrés dans le contour d'un ovale parfait où le menton s'amenuisait un peu, le même front un peu bombé qui faisait penser aux modèles dont Botticelli s'inspira quand il peignit ses vierges et ses délicieuses figures représentant la déesse de l'amour ou personnifiant le Printemps. Les lèvres, gonflées d'un sang vermeil, faisaient penser à la pulpe d'une cerise mûre, mais la finesse du dessin, le pli léger qui en marquait la commissure en spiritualisaient l'expression. Les yeux, surtout, étaient identiques sous la grille épaisse des cils recourbés qui, à la moindre émotion, battaient sur la joue veloutée à la façon d'une aile de papillon. Seule, la nuance des cheveux permettait de les différencier l'une de l'autre lorsqu'on ne les apercevait pas simultanément, car, en les examinant comme le faisait le jeune homme, la différence d'âge apparaissait malgré que Diane eût gardé l'aspect et la sveltesse d'une toute jeune fille.

Ses manières, aussi, avaient pris de l'assurance et de l'autorité, mais le charme plus timide et plus spontané d'Irène n'en était que plus émouvant.

Lady Kennendale surprit sans doute le regard extasié de Marteval. Elle sourit, fière comme aurait pu l'être une mère de l'admiration que provoquait la jeune fille. Son cœur était d'ailleurs trop pur pour que la jalousie pût le troubler.

— N'est-ce pas qu'elle est charmante, ma petite sœur ? fit-elle, se penchant vers André, d'une voix assez basse pour qu'Irène ne pût deviner ce qu'elle disait.

Simplement le jeune homme répondit avec une conviction qui n'était pas feinte :

— Elle vous ressemble, mon amie.

Les jours qui suivirent l'installation d'Irène à *Windermere Castle* marquèrent également un changement de vie pour André de Marteval.

Les convenances s'opposant à ce qu'il habitât sous le même toit que deux jeunes femmes pour lesquelles, malgré la présence de M<sup>me</sup> de Souvigny, il demeurerait quasi un étranger, André trouva à louer un ravissant cottage tout meublé à Morecampe-Bay.

Subitement il s'était découvert un grand amour pour la mer. Le petit port de Morecampe lui permettait de s'embarquer avec les pêcheurs qui jettent leurs filets le long de la pittoresque côte sur laquelle la mer d'Irlande vient briser ses flots d'un vert châtoyant.

Afin de lui permettre de mieux explorer ce district, un des plus agrestes de l'Angleterre, Diane avait prié le neveu de M<sup>me</sup> de Souvigny de disposer d'une des autos dont personne ne se servait depuis la disparition de lord Kennendale, lady Kennendale ayant sa voiture personnelle dont Mrs. Heartling se servait pour ses rares sorties.

Les deux garçons étaient repartis pour le collège. Une grande tranquillité régnait entre les quatre femmes qui habitaient la noble demeure. Pourtant, malgré la juvénile présence d'Irène, dont les dix-huit ans à peine sonnés ne pouvaient se confiner longtemps dans le silence et l'austérité poussés jusqu'à l'ennui qui étaient l'atmosphère dans laquelle Cécilia paraissait se complaire, la glace ne parvenait pas à se rompre entre les trois Françaises et la belle-sœur de lady Diana.

Bientôt Irène prit l'habitude, encouragée d'ailleurs par l'assentiment de sa sœur, celui un peu plus réticent de tante Alix et les libertés que donnent aux jeunes personnes l'éducation et les

mœurs britanniques, de retrouver André presque chaque après-midi.

La jeune fille partait à bicyclette, André venait au devant d'elle dans sa petite voiture de sport. Ils visitaient les lacs, celui de Windermere, au bord duquel Ambleside groupe ses riantes maisons. Cinq milles séparent Ambleside, qui se trouve à l'extrémité nord du lac Windermere, du château et du village portant le même nom.

Après avoir visité Bownes, autre centre de la partie sud du district, ils filaient le long des routes dépouillées par l'hiver, traversaient Keswick et Derwentwater, les villes les plus importantes de la partie nord. Souvent le charme d'une petite vallée, creusée entre de pittoresques coteaux que l'été devait couvrir d'une agreste végétation, les retenait jusqu'au coucher du soleil, un pâle soleil aux reflets argentés que des brumes venues de la mer paraissaient envelopper d'écharpes de gaze irisée.

L'ascension de l'*Old Man*, le pic le plus élevé de la région, lequel reflète sa cime sourcilleuse dans les eaux sombres du lac de Coniston, les tentait, mais, par sagesse, ils remettaient cet exploit au printemps.

Il semblait à la jeune fille que M. de Marteval faisait définitivement partie de son existence, et lui-même, pris au charme de celle qu'il traitait comme une petite fille et nommait sa petite cousine, n'osait lui avouer que, d'un jour à l'autre, il quitterait sans doute l'Angleterre pour se lancer vers l'inconnu.

Malgré le plaisir qu'il éprouvait auprès de cette enfant spontanée et charmante dont les traits lui rappelaient, parfois douloureusement, ceux de la femme qu'il aurait tant aimée si elle n'avait porté le nom d'un autre, André ne renonçait pas à l'œuvre qu'il avait entreprise.

Naturellement, dès son retour à *Windermere*, il avait communiqué à Diane le décevant résultat de sa visite à l'hôtel de Belgravia. Rien de nouveau ne permettait d'échaffauder une piste. Cependant il avait écrit dans différentes villes d'Amérique où la présence de sir Arthur paraissait certaine et notamment à San Francisco, puisque le riche Anglais s'y trouvait certainement le 13 mai 1925. Une réponse favorable, et il s'embarquerait pour New-York.

Ne voulant rien négliger il avait retracé dans ses moindres détails la scène surprenante qui avait eu lieu lorsque Cécilia, au cours de son insolite visite, avait aperçu la feuille jaunie d'un journal londonien datant de 1928.

Ensemble, Diane et lui avaient lu tous les articles, minutieusement, examiné chaque illustration. Le portrait de l'acrobate au sourire éclatant retint un instant l'attention de l'abandonnée, puis elle secoua la tête :

— Non, non, fit-elle, rêveuse, ce n'est point cela... Il ne peut rien y avoir de commun entre cette artiste qui, d'après les notes biographiques jointes au récit de l'accident mortel, n'a même pas exercé son métier hors du continent. Ce ne peut être cette image qui a causé le trouble de Cécilia.

Et André avait partagé son avis ; pourtant il gardait la conviction que la veuve n'était pas aussi ignorante du drame qu'elle prétendait. Lorsque, paraissant au château afin de saluer ses parentes, Marteval se retrouvait en face de cette femme aux allures trop discrètes, à la mise trop effacée, un malaise l'étreignait. Malgré lui, il en arrivait à s'hypnotiser presque. Souvent, la tentation le prenait de rompre cette crainte bizarre et d'arracher, même par la violence, le secret si bien défendu.

Depuis plusieurs jours, la pluie et le brouillard

rendaient toute promenade impossible. Il fallait se confiner chez soi, tuer le temps comme on pouvait. Malgré le chauffage central et les épaisses tentures, l'humidité s'insinuait dans les trop vastes pièces, des souffles froids couraient le long des couloirs, se glissaient dans les chambres où brûlaient de grands feux de bois.

— Comme notre cousin André doit s'ennuyer dans son petit cottage mal défendu contre l'ouragan qui souffle du large, fit observer Irène au matin du troisième jour. Bien sûr, il a peur d'être indiscret en venant trop souvent à *Windermere Castle*. C'est la faute à cette Anglaise, toujours figée dans son quant-à-soi et dont les airs pincés semblent un blâme continuél pour tout ce qui n'est pas elle-même. Tante Alix, n'est-ce pas que j'ai raison? Cette Cécilia, longue comme un jour sans pain et sèche comme une canne à pêche, me gâte le bonheur d'être auprès de vous deux. Que ne rentre-t-elle dans son domaine d'Ecosse?

— Chère petite, bientôt je devrai te quitter, moi aussi. Jamais je n'avais fait un si long séjour hors de ma chère Bretagne. Je n'ose plus songer à ce qui peut se passer chez moi. Dire que j'étais venue pour une quinzaine et voici près de deux mois que je couche dans le lit d'Henri VIII! Cela ne peut se prolonger.

— Oh! tante chérie, vous avez promis à Didi de demeurer avec nous au moins jusqu'à Noël.

— Ce sera la dernière limite.

— L'avant-dernière, tante Alix. Auriez-vous la cruauté de nous abandonner à la veille du Nouvel An?

La jeune fille s'était agenouillée devant M<sup>me</sup> de Souvigny. Attendrie, celle-ci lissait d'un doigt caressant les superbes ondulations que terminaient de courtes boucles dorées dansant autour du rose vi-

sage qui se levait vers le sien. Pourtant, le regard soudainement voilé d'une larme, la bonne tante répondit gravement :

— Chère petite, je partirai certainement le lendemain de Noël, car là-bas, je suis attendue. Tu as trop de cœur pour ne pas comprendre. La chère tombe sous laquelle repose mon mari bien-aimé, et qui n'a jamais manqué de fleurs le jour où commence une nouvelle année de séparation, m'impose cette résolution qui te peine.

Irène baissa son front où la flamme dansante du foyer allumait des reflets de métaux précieux. Sa voix était étranglée par l'émotion quand elle répondit, après un court silence :

— Vous avez raison, tante. Je suis une sotte d'avoir oublié cela et de vous causer de la peine.

Un baiser fut la seule réponse d'Alix, puis, voulant dissiper l'émotion qui les étreignait encore toutes deux, elle accorda :

— Donc, c'est entendu. Tu te feras conduire tout à l'heure par le chauffeur jusqu'à Morecampe-Bay. C'est une longue promenade. Je tiens à ce que tu sois accompagnée par miss Cartered, ce sera plus convenable.

— Oh ! ça, je veux bien, du moment que l'on ne m'impose pas la présence de Mrs. Cécilia. Je suis sûre qu'elle ferait geler l'air dans l'intérieur de l'auto.

Un éclat de rire empêcha Alix de protester. Déjà Irène s'élançait afin de donner des ordres nécessaires.

Au lunch, il ne fut question que de la mission dont la jeune fille était chargée. Naturellement on inviterait M. de Marteval à passer quelques jours au château. Question d'humanité, affirmait la jeune sœur de Diane, et ses yeux brillants, son visage animé, disaient quelle joie lui causerait la présence

de celui qu'elle nommait déjà son grand ami et que son cœur, peut-être, désignait sous un vocable plus tendre et plus passionné.

Une grande déception attendait la jeune fille rayonnante qui venait de sonner à la porte du modeste cottage caché sous les somptueuses tentures, ors éclatants et pourpres dégradées que mettaient à ses murs et sur son toit incliné les branches entrelacées de la vigne vierge.

— Milord n'est pas chez lui, avait tout de suite déclaré la femme de service qui avait ouvert la porte.

— Où pourrais-je le rencontrer? demanda Irène, déjà désolée du contretemps qui retardait de quelques instants la joie qu'elle s'était promise.

— Le rencontrer? En vérité, miss, je n'en sais absolument rien. Mon maître est parti ce matin. Il avait son ciré et ses bottes et ne m'a rien commandé pour le déjeuner. Je suppose qu'il rentrera dîner. A moins qu'il ne soit perdu en mer, ce qui pourrait bien arriver, avec un temps pareil.

— Perdu en mer! répéta M<sup>lle</sup> d'Herbières en joignant ses deux mains dans un geste désolé.

— C'est dans les choses possibles. Voyez, la brume commence à s'élever du côté de la baie. Et, avec cela, un vent glacé qui souffle des montagnes. Si vous voulez m'en croire, miss, vous remonterez bien vite dans votre auto.

Irène jeta un regard navré vers Fanny Cartered qui se tenait derrière elle et semblait approuver le sage conseil de la servante. Comprenant qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, Irène chargea cette dernière de transmettre son invitation et de prier M. de Marteval de se rendre au château aussitôt qu'il rentrerait afin d'y passer quelques jours. Quand la porte se fut refermée sur elles, Irène

s'empara du bras de miss Cartered et, d'un ton décidé, elle déclara :

— Rentrez dans la voiture si vous avez froid, miss Fanny, moi je vais jusqu'au bout de la jetée. Peut-être rencontrerai-je mon cousin. Les barques doivent rentrer, avec un temps si redoutable.

Consciente de son devoir, la demoiselle de compagnie, supportant stoïquement la bise qui lui cinglait le visage, rendait brûlantes ses oreilles et cra-moisi son petit nez, déclara qu'elle ne quitterait pas la jeune lady confiée à ses soins.

Se tenant par le bras, les deux jeunes filles avançaient vers la mer. Une surface sombre, violemment remuée et salie de larges traînées d'écume, s'agitait devant elles. Parfois, une vague énorme chevauchant les autres venait se briser bruyamment sur les récifs et une poussière liquide fouettait leur visage, mettant sur leurs lèvres un goût de sel. Bien qu'il fût à peine quatorze heures, l'horizon, pareil à un mur de ouate, semblait se resserrer autour de la baie.

Longuement Irène interrogea l'espace où aucune voile ne se distinguait.

— Sir de Marteval n'est pas parti seul; évidemment, les marins qui l'accompagnent ont dû jeter l'ancre dans quelque anse plus tranquille. Il s'en trouve beaucoup sur cette côte, assura Fanny, qui devinait l'angoisse de sa jeune compagne.

De guerre lasse, elle allait refaire le chemin déjà parcouru, quand un homme les dépassa. Il était enveloppé dans un vaste manteau de voyage, une casquette rabattue sur ses yeux dissimulait en partie ses traits. Irène ne l'aurait pas remarqué si, brusquement, il ne s'était immobilisé devant leur groupe. Elle fut comme attirée par le regard intense qu'il fixait sur elle et qui paraissait ignorer miss Cartered.



La bouche entr'ouverte comme s'il allait parler, il se contentait de demeurer ainsi, pétrifié par quelque incompréhensible surprise. Cette attitude insolite eut pour effet de mettre plus de trouble dans le cœur de M<sup>lle</sup> d'Herbières. Elle s'imagina qu'un malheur était arrivé à son ami et que cet homme, la rencontrant à l'improviste, n'osait lui annoncer la terrible nouvelle. Ce fut elle qui l'interrogea, vacillant sur ses jambes, toute la couleur de ses joues subitement effacée :

— Parlez, fit-elle — et son émotion était si grande qu'elle s'exprimait en français, — parlez, Dites-moi la vérité. Qu'est-il arrivé à M. de Marteval?

L'homme secoua la tête.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, fit-il dans la même langue, mais avec un accent britannique assez prononcé. Non, je ne connais pas celui dont vous parlez, mais vous, par pitié, dites-moi votre nom!

— Mon nom? répéta la jeune fille, indécise.

— Votre prénom seulement. Votre nom, je n'ai pas besoin de le connaître. Je ne tiens pas à savoir... Votre prénom, pour l'amour de Dieu, si vous avez quelque pitié dans le cœur!

Prise par le ton pathétique de l'inconnu, elle balbutia, gênée par ce regard aigu qui ne l'avait pas quittée une seconde :

— Je m'appelle Irène et j'étais venue...

Il ne la laissa pas terminer. D'une rapide volte-face il s'éloigna d'elle et, à grandes enjambées, reprit le chemin du village.

La première, miss Fanny retrouva l'usage de la parole :

— Quelque original, fit-elle, haussant les épaules, ou peut-être un amoureux. J'ai lu que dans certains pays il est d'usage de demander le prénom d'un in-

connu. Celui ou celle que l'on épousera doit porter le même.

Elle avait entraîné Irène. Celle-ci, toute à sa préoccupation, ne songeait même plus au bizarre promeneur. Comme elles quittaient la plage battue par le vent pour s'engager dans une rue qui allait les ramener vers le lieu où la voiture attendait, une exclamation joyeuse les fit se retourner.

Du petit bureau de poste, André de Marteval venait de sortir. Maintenant il courait afin de rejoindre les deux jeunes filles. S'il avait été bon observateur, en cette minute où il s'approchait d'elle, les deux mains tendues, André n'aurait pu douter de l'amour dont il était l'objet. Tout le proclamait : le regard brillant à travers des larmes de joie, la rougeur qui avait envahi le jeune visage et le sourire presque douloureux qui entr'ouvrait les lèvres tremblantes.

En quelques minutes tout fut expliqué : le motif qui amenait jusqu'à lui Irène d'Herbières et la demoiselle de compagnie, les craintes causées par les propos de la domestique, ces minutes d'angoisse qu'elle venait de vivre devant le paysage désolé de la baie où s'agitaient les flots déchainés.

Parfois un sanglot étranglait la voix, claire comme un tintement de cristal, les longs cils, pudiquement, éteignaient la flamme des beaux regards fervents, mais quand le jeune homme lui eut expliqué qu'il n'avait couru aucun danger — ayant fait, le matin, en raison du mauvais temps qui retenait au port les barques de pêche, une simple randonnée le long de la côte, — et qu'après avoir déjeuné dans une auberge digne d'un livre de Dickens, il s'appretait à rentrer chez lui, après avoir pris son courrier à la poste, Irène parut rassérénée.

Dans la voiture qui les ramenait tous trois vers *Windermere Castle*, elle demeurait silencieuse, aux

côtés de miss Cartered qui respectait sa méditation. C'est qu'il se passait dans le cœur de la jeune fille une sorte de miracle. En quelques minutes, n'avait-elle pas fait connaissance avec tout ce que représente l'amour : la souffrance, la crainte et la joie, quand lui était apparu, sain et sauf, l'être chéri pour lequel elle avait tremblé ? Et maintenant elle était assaillie par la peur, car, certaine du sentiment qui la possédait, elle ignorait encore si, un jour, celui qu'elle aimait pourrait répondre au don merveilleux de ce cœur de jeune fille.

## IX

## UNE LUEUR DANS LA NUIT

Les fêtes de Christmas étaient passées. Dans la maison en deuil elles n'avaient guère changé le cours de l'existence.

Pourtant l'arbre traditionnel s'était illuminé au centre du vaste salon en l'honneur des deux boys revenus de leur collège. Ensemble, les quatre Français avait assisté aux offices si touchants, dont la modeste pompe rappelait à chacun les chers souvenirs du passé.

En célébrant la divine Nativité, les deux sœurs se rappelaient les matins de Noël où, les bras chargés de jouets, elles couraient faire partager à M. et M<sup>me</sup> d'Herbières leur émerveillement devant ces dons de l'Enfant-Jésus. C'était un autre visage qu'évoquait Alix de Souvigny : celui d'un homme agenouillé auprès d'elle, les traits illuminés par la reverberation des cierges scintillant sur l'autel, priant avec toute sa ferveur de Breton et remer-

çant Dieu des précieux dons que tous deux en avaient reçu.

Debout à côté de M<sup>me</sup> de Souvigny, dont le buste s'inclinait et qui tenait, entre ses mains jointes, son front respectueusement incliné, André songeait à cette étrange destinée qui était la sienne et à la promesse qu'il était bien résolu à tenir. Était-ce l'effet apaisant de la prière, l'ambiance de la petite église où montaient les simples accords d'un harmonium sur lequel un artiste, plus fervent qu'habile, évoquait les vieux airs et les naïfs cantiques? Un grand calme se faisait en lui. Il lui semblait que, soudainement apaisé, il ne restait en son cœur aucune des traces douloureuses de son impossible amour. Un grand soupir souleva sa poitrine. Je l'aime comme une sœur, se dit-il avec une conviction profonde. En même temps, un appel dont il ne devinait pas la nature le faisait se tourner vers la jeune fille qui, le visage levé, ses merveilleux cheveux brillants comme des écheveaux de soie s'échappant du petit feutre enroulé de crêpe, avait l'apparence de quelque vierge de vitrail parée par la mystique auréole des saintes. Mais, devant l'autel, le prêtre, de ses bras étendus, semblait déverser sur eux toutes ses bénédictions. L'enfant de chœur agitait sa sonnette d'argent. La minute était pathétique.

Retrouvant toute la ferveur de son enfance chrétienne, André joignit les mains :

— Mon Dieu, prononça-t-il, je m'abandonne à vous, disposez de mon sort et rendez le bonheur à celle qui le mérite tant.

Le cantique d'allégresse qui suivit l'Élévation lui parut une réponse émouvante au vœu qu'il venait de formuler.

Trois jours s'écoulèrent encore, puis, malgré le chagrin que les deux sœurs s'efforçaient en vain de

lui cacher afin de ne point aggraver la peine que l'excellente femme éprouvait elle-même à l'idée de la séparation, M<sup>me</sup> de Souvigny s'embarqua pour la France.

Ce fut à son retour de Brest — car il avait tenu à accompagner sa marraine jusqu'à son château de Tréplonnek — que Marteval reçut les premières réponses venues d'Amérique.

A la réflexion, avant de se livrer à de plus minutieuses recherches, André s'était contenté de faire imprimer, dans les principaux journaux des villes où il avait des raisons de croire que lord Kennendale avait séjourné, une annonce demandant si quelqu'un pourrait fournir des renseignements sur un voyageur anglais dont il donnait les initiales et un signalement succinct, ajoutant l'époque approximative du passage. Bien qu'il eût câblé les insertions, rien n'était encore parvenu au bureau de poste choisi par lui pour recevoir les réponses. Aussi, ce matin-là, son cœur battait-il plus vite tandis qu'il retournait entre ses mains l'enveloppe carrée portant un timbre américain et l'oblitération de San Francisco.

Cela lui paraissait significatif que la première lettre reçue provint justement de cette cité dont lord Kennendale avait paru garder un si déplorable souvenir.

Rentré dans son petit cottage, il ouvrit l'enveloppe. Une feuille de papier commun, sur lequel étaient tracées quelques lignes d'une mauvaise écriture, fut sous ses yeux :

« Monsieur, disait la correspondante inconnue, — qui n'avait signé sa lettre que d'un prénom : « Mary », — je crois connaître la personne que vous cherchez. Pourtant, à San Francisci, ce gentleman se faisait simplement appeler Arthur Brown. Il était Anglais. J'ai été au service d'une personne qui

en sait bien plus long que moi, mais il y a des choses que l'on ne peut dire par lettre. Si vous voulez tout savoir, venez à San Francisco, demandez, sur le port, le *Bar d'Honolulu* et la servante : « Mary ».

C'était tout ; aucune indication pouvant permettre d'engager une correspondance, de se rendre compte s'il ne s'agissait pas d'une erreur ou même d'une mauvaise plaisanterie.

Indécis, le jeune homme tournait dans tous les sens la déconcertante missive. L'orthographe fantaisiste, l'écriture maladroite, tout lui faisait craindre d'avoir affaire à quelque pauvre femme saisissant la première occasion venue pour soutirer un peu d'argent contre de faux renseignements.

Pourtant, déjà, sa résolution était prise. Quand il se rendit à *Windermere Castle*, afin de communiquer à lady Kennendale la lettre de « Mary », il savait que, sous le plus bref délai, il se mettrait en route vers cette vérité que, de plus en plus, il avait le désir de connaître.

Cela avait été une émouvante minute quand l'instant de la séparation avait sonné. Accompagnée par Diane et sa sœur jusque sur le pont du bateau où une cabine lui avait été réservée, André lisait dans le regard de son amie une gratitude infinie et un attendrissement contre lequel la jeune femme luttait cependant. Quant à Irène, pourquoi aurait-elle dissimulé ses véritables sentiments ? Son cœur, tout plein de ce premier amour qui y était entré sans qu'elle songeât à s'en défendre, ne comprenait pas qu'il pût y avoir à son bonheur un obstacle.

Pourquoi André ne l'aimerait-il pas ? Certes, il ne lui avait jamais fait la cour, mais il se montrait si bon, si affectueux envers elle. Toute inexpérimentée qu'elle fût, la petite se rendait compte que le véritable amour emprunte un autre langage que

celui de l'amitié, mais elle se disait qu'à force de tendresse le cœur encore indifférent se laisserait toucher. N'avait-elle pas dix-huit ans? Dans le regard des femmes, le sourire admiratif des hommes, elle avait trouvé la certitude d'une beauté dont elle n'était pas vaine, mais qu'elle chérissait, maintenant, puisqu'elle en faisait don à l'aimé ainsi que d'une fleur merveilleuse secrètement éclore pour embaumer ses jours.

Appuyée au bastingage, en attendant que sonnât la cloche qui inviterait à quitter le bord, Irène avait pris entre les siennes la main du jeune homme. Ainsi, le front de la jeune fille et ses beaux yeux, humides de larmes, levés vers celui qui lui souriait doucement, ils formaient un couple charmant sur lequel, au passage, les voyageurs se retournaient complaisamment.

Jusqu'à la dernière minute, Diane et André commentèrent entre eux un fait étrange, qui avait eu lieu deux jours auparavant, quand le jeune Français avait annoncé son intention de passer quelques semaines en Amérique, fait propre à confirmer leur certitude à tous deux que Mrs. Heartling connaissait les secrets de son frère.

Après le thé, qui avait réuni dans le boudoir de lady Diana les habitants de *Windermere Castle*, cependant que les deux boys revenaient à leurs jeux et qu'Irène feuilletait quelques journaux de mode, André, d'un ton détaché, avait parlé de son voyage. Jusqu'alors il n'y avait fait que de brèves allusions, et pourtant, chaque fois qu'il en était question, une ombre d'inquiétude se formait sur les traits placides de la veuve.

Cette après-midi-là, Cécilia hasarda une interrogation directe, d'ailleurs enveloppée de certaines considérations, étant donné que l'éducation anglaise répugne à mettre sur le tapis des questions person-

nelles, plus encore à poser une demande qui pourrait faire une brèche, même la plus légère, au mur de la vie privée.

— Je comprends, master de Marteval, que notre district des lacs vous semble un séjour un peu monotone. Que diriez-vous si vous étiez forcé de vivre dans un coin tout à fait perdu de l'Écosse? Ce serait, hélas! mon sort, sans la générosité de ma belle-sœur, qui me permet de demeurer ici, ce qui est infiniment plus agréable et plus commode pour l'éducation des deux garçons! Pourtant l'hiver est bien long entre ces vieux murs. Ah! vous auriez certainement passé une saison plus agréable à Londres. Lady Diana est très lancée dans le monde : les salons les plus brillants s'ouvrent devant celle qui porte le nom des Kennedale.

— Ils s'ouvriraient déjà, si je ne me trompe, chère lady Cécilia, pour la fille de M. d'Herbières, directeur d'un des premiers services de l'Ambassade de France.

— Oh! naturellement, répondit la veuve en se mordant les lèvres.

Il y eut un petit silence, puis elle reprit, tandis que Diane allait rejoindre sa sœur :

— L'Amérique vous paraîtra plus gaie en quittant notre maussade pays. On dit que l'on s'amuse beaucoup à New-York. C'est là, sans doute, que vous vous arrêterez en premier lieu?

Marteval secoua la tête négativement et, cherchant le regard de la veuve, auquel il ne permit plus de se dérober, il prononça lentement :

— Je ne ferai que traverser New-York, du moins après le débarquement. Je compte, soit par avion, soit par tout autre voie rapide, me rendre immédiatement à San Francisco.

Sous les yeux du jeune homme, un extraordinaire phénomène se passa : le visage de Cécilia parut se

décomposer, son teint avait pris la couleur de la cendre et ses orbites creusées lui donnaient un faciès d'agonie; puis elle se contracta sur elle-même, son buste vacilla deux ou trois fois de gauche à droite, enfin sa tête pencha brusquement sur sa poitrine et elle s'affaissa entre les bras du fauteuil sur lequel elle était assise, comme une marionnette dont les fils se sont brusquement cassés.

A l'exclamation qu'avait poussée Marteval, les deux sœurs étaient accourues. L'évanouissement de Mrs. Heartling fut de très courte durée. Bientôt elle rouvrit les yeux, mais, déjà, elle avait repris le contrôle d'elle-même. Invoquant une indisposition subite causée par la trop grande activité du radiateur qui se trouvait auprès d'elle, la veuve se leva et, d'un pas redevenu ferme, elle se dirigea vers la porte, affirmant qu'une heure ou deux de repos viendraient à bout de son malaise.

— Elle est au courant de tout, affirmait lady Kennendale, et si elle avait voulu parler, elle aurait peut-être évité bien des choses. S'enferme-t-elle dans ce silence diabolique en raison d'une parole donnée ou, seulement, afin de me forcer, un jour de désarroi, à prendre la résolution qu'elle fut la première à me conseiller?

— Vous voulez parler du divorce?

— Oui, et j'en ai infiniment voulu à la sœur de lord Arthur de m'avoir poussée à rompre mon mariage, à désavouer celui qui avait été uni à moi par des liens que je considère comme sacrés, des liens qui doivent résister à la mauvaise fortune. Et plus j'y réfléchis, plus je crois que ce malheureux a été la victime d'un atroce concours de circonstances. Cet abandon, cette faillite à ses devoirs, il est impossible qu'il les ait voulus!

Un stewart parcourait le pont des premières, agitant une cloche à toute volée. Ce fut tout de

suite la confusion des derniers adieux. Les groupes se partageaient, laissant de côté celui qui restait, tandis que les autres se hâtaient vers la passerelle. Du bar, un autre flot d'humanité s'écoulait. Une fois encore, Diane tendit la main à André. Il la serra comme il aurait serré une main masculine, et ce détail n'échappa point à la petite sœur qui, debout près du jeune homme, sollicitait son dernier sourire.

Sans doute compréhensive, Diane, déjà, s'éloignait afin de ne point gêner par sa présence l'élan qui, peut-être, allait jeter l'un vers l'autre ces deux êtres qui lui étaient également chers.

Irène avait tendu ses mains mais, en même temps, son clair visage, si rose dans la grisaille de ce matin pluvieux où le ciel bas semblait peser sur la morne étendue des vagues, s'offrait. Tout près des lèvres d'André, les joues duvetées avaient l'aspect d'un fruit mûrissant.

— A bientôt, André, fit-elle d'une voix où tremblait toute sa tendresse, à bientôt. Je comprends pourquoi vous allez là-bas. C'est très beau ce que vous faites. Ramenez lord Kennendale à sa femme; je suis sûre qu'elle l'aime toujours, et on a tant de chagrin quand on aime sans se croire aimée!

Les tendres yeux ne se détachaient pas de ceux du jeune homme. Sans doute l'invincible appel résonna-t-il dans son cœur, car il se pencha vers la ravissante fille. De ses lèvres il effleura le front où des boucles d'or s'emmêlaient, secouées capricieusement par la forte brise marine.

— A bientôt, chérie. Ne m'oubliez pas. Je penserai tellement à vous.

— André.

D'un mouvement spontané, elle lui mit autour du cou le doux collier de ses bras et ils échangèrent

un baiser qui était pour tous deux un baiser de fiançailles.

Le dernier coup de cloche répétait à leurs oreilles l'inéluctable signal. Légère, Irène s'élança vers la passerelle où lady Kennendale l'attendait. Parmi la foule, les deux sœurs se retrouvèrent et se prirent par le bras. Rose comme une fleur, Irène érigeait un front victorieux. Elle ne s'aperçut pas, dans sa hâte à se retrouver sur le quai parmi ceux qui agitaient des mouchoirs et lançaient vers le paquebot les derniers « au revoir », que les joues de sa sœur étaient marquées d'un sillon humide, chemin douloureux tracé par les larmes que les longs cils ne parvenaient point à contenir.

## X

### « HONOLULU BAR »

Si l'on avait demandé à André de Marteval ses impressions sur l'Amérique, il aurait été bien en peine de répondre. Son premier contact avec les États-Unis avait été des plus décevants. Il semblait que le paquebot entraînait à sa suite toute la brume qui, à cette époque de l'année, condense sur l'Angleterre son épaisse « purée de pois ». La statue de la Liberté elle-même s'estompait dans un brouillard irisé que son puissant flambeau ne parvenait pas à dissiper. De même, les lumières de la ville, suspendues dans un ciel d'ouate, dont les gratte-ciel à peine visibles semblaient vouloir faire l'assaut, prenaient l'aspect de pâles étoiles de dixième grandeur.

Après une nuit de repos, durant laquelle continua

pour lui la désagréable sensation de sentir le parquet se soulever, puis s'abaisser, et le lit suivre docilement les mêmes ondulations dues au roulis et au tangage, André renonça à visiter la capitale dont il avait un aperçu bien incomplet du haut de sa fenêtre, située au onzième étage d'un palace, qui n'en comptait, n'étant point d'une construction récente, qu'une quinzaine en tout.

Il se fit conduire à l'aérodrome et, comme un avion s'envolait le soir-même dans la direction de l'Ouest, il retint sa place, non sans avoir fait partir pour l'Angleterre un message par T. S. F., adressé aux deux sœurs.

San Francisco, bâtie sur un terrain accidenté qui donne aux rues un faux air de montagnes russes mais s'enorgueillit à juste titre de posséder les plus beaux et les plus nombreux jardins publics que puisse avoir une ville américaine, ainsi que la prison la plus moderne des États-Unis, aurait, en toute autre circonstance, suscité la curiosité du jeune homme. Son port, surtout, où se trouvaient ancrés des navires battant pavillon de toutes les marines marchandes du monde et l'admirable corniche qui serpente le long du Pacifique et d'où l'on peut admirer les plus fastueux couchers de soleil qu'un œil humain ait jamais contemplés. Derrière soi, il suffit de tourner un peu la tête pour apercevoir l'âpre chaîne des Montagnes Rocheuses et leurs sommets qui crèvent les nuages.

Il faisait encore jour lorsque le chauffeur dont il s'était assuré les services et qui, au besoin, pourrait lui servir d'interprète — car son anglais scolaire ressemblait de très loin au langage, assez semblable à un argot, que jargonne le peuple du plus grand port de l'Ouest, — arrêta sa voiture devant un établissement d'assez morne apparence. Avec

son comptoir d'acajou, ses deux ou trois tables réservées aux habitués et son piano mécanique comme on n'en trouve même plus dans nos campagnes les plus reculées, il ne justifiait en rien son nom exotique. Quelques marins, juchés sur de hauts tabourets, jouaient aux dés, les consommations posées devant eux. Un Chinois en casquette, et privé de la longue tresse à laquelle ses aïeux attachaient un si religieux respect, lisait un vieux journal sans doute ramassé dans le ruisseau car il était maculé de boue et tellement froissé que le patient Fils du Ciel devait en lisser de la paume chaque fragment avant de le parcourir des yeux.

Percevant la légère hésitation qui avait immobilisé son client sur le seuil, le chauffeur se mit à rire :

— Eh bien ! Sir, je ne vous avais pas trompé ? Le *Bar d'Honolulu* n'est pas un endroit pour vous. Il y a, à Frisco, des endroits plus gais et qui méritent mieux de recevoir un voyageur venu du Continent.

— C'est ici que j'ai à faire, coupa Marteval assez sèchement. Voulez-vous entrer avec moi ?

L'homme se méprit sur le sens de l'invitation :

— Oh ! Sir, ce n'est pas la peine. Aucun danger, L'endroit est des plus tranquilles. Si vous désirez des émotions fortes, ce n'est point ici que vous les rencontrerez, bien sûr !

— J'ai à parler à quelqu'un que je pense trouver dans ce bar. Je vous ai demandé de me servir, au besoin, d'interprète.

— Alors, c'est différent. Je vais ranger ma voiture, car la police pourrait me chercher noise, et je vous rejoins.

Un instant plus tard, André et le chauffeur étaient assis de chaque côté d'une des petites tables. Leur entrée, dans l'indifférence ensommeillée des

marins, avait passé tout à fait inaperçue. Ce ne fut qu'au moment où un garçon en veste blanche, d'ailleurs douteuse, vint porter les verres commandés qu'André posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Connaissez-vous une femme du nom de Mary ?

— J'en connais des tas. Mary, c'est un prénom commun. Il y a beaucoup de Mary à Frisco et encore plus dans tous les États de l'Union.

— Cette Mary est, du moins je le suppose, une femme du peuple. Elle doit fréquenter ici, puisque c'est ici qu'elle donne son adresse.

— Attendez, vous voulez peut-être parler de Mary, « la mulâtresse » ?

— Mulâtresse ou non, pouvez-vous me mettre en rapports avec cette femme ?

— J'ignore où elle perche. Parfois elle vient ici, sa journée finie, c'est-à-dire vers les deux ou trois heures du matin.

— Quel est donc son métier ?

— Elle vend des sucreries aux petits enfants dans les squares et, le soir, des fleurs ou des oranges devant les music-halls et les théâtres.

— En ce moment, où ai-je des chances de la trouver ?

Le garçon eut un geste vague :

— Frisco est grand. Ses squares sont en quantité. Mary va tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

Le garçon n'avait point achevé sa phrase qu'une ombre massive se profila sur la porte grande ouverte, interceptant la lumière qui venait du dehors ; en même temps, une petite voix flûtée, zézayant à la manière des jeunes enfants, s'élevait, et sa sonorité était si fraîche et si cristalline que l'on se demandait avec stupéfaction si elle provenait véritablement de la nouvelle venue dont on devinait les opulentes rondeurs :

— Bonzour, Messieurs, Mesdames, et toute la société. J'apporte bonbons, cacahuètes, oranges...

— Mary, cria l'homme, coupant court à l'énumération, arrive ici. Il y a un gentleman qui veut te parler.

La négresse fit deux pas en avant. Elle parut subitement très troublée; ses gros yeux, semblables à des boules d'ivoire sur lesquelles on aurait planté un clou de jais, roulaient éperdument d'un côté et d'autre.

— Un gentleman, bonne sainte Vierge! Qui veut parler à la pauvre Mary?

Elle posa sur une des tables son maigre éventaire puis, comme si un instinct l'avait poussée, elle se dirigea vers Marteval, lequel l'examinait en silence, se demandant comment la route du noble et riche Anglais avait pu, même durant quelques brèves minutes, croiser le misérable chemin de cette femme de couleur.

Pourtant Mary penchait vers les deux consommateurs sa large face d'un ton de café au lait foncé. Elle souriait de toutes ses dents encore éblouissantes. Sous le madras rose et violet qui lui enserrait le front et se nouait très haut, à la mode martiniquaise, la marchande de sucreries avait un visage empâté par l'âge mais qui, dix ans plus tôt, ne devait pas manquer de beauté. Son regard, surtout, avait une vivacité déconcertante et un peu simiesque.

— C'est vous qui avez répondu à mon annonce? questionna André dans un anglais légèrement déféctueux.

Il fallut que le chauffeur répétât la phrase en donnant à chaque consonne un nazillement tout à fait yankee.

Les yeux de jais s'allumèrent, la tête s'inclina énergiquement :

— Oui, oui, c'est moi qui ai écrit. Pourtant les timbres sont chers, mais j'ai confiance. Le gentleman me dédommagera.

— Certainement, si ce que vous avez à me dire en vaut la peine.

— Que désire savoir le gentleman?

— Je veux savoir si vous avez réellement connu un de mes amis qui a séjourné à San Francisco en mai 1925. Il s'agit de sir Arthur Kennendale.

— Je dois dire au gentleman que sir Arthur, ici, était connu sous le nom de Brown, mais je crois qu'il avait un autre nom. Ses mouchoirs, son linge de corps étaient marqués d'une autre lettre. Son nécessaire de toilette — un beau nécessaire en argent massif et si bien orné de fleurs et de guirlandes qu'on se serait mis à genoux devant, — portait la même. Je crois bien que c'était un K.

— Vous étiez au service de cet étranger?

— A celui de M<sup>me</sup> Brown, plutôt.

— M<sup>me</sup> Brown?

— Mais oui, sir Arthur était marié.

— Vous en êtes sûre?

Vexée que l'on mit ainsi sa parole en doute, la marchande ambulante se tourna vers le garçon de bar :

— Tout le monde en était sûr. Les policiers, le juge, les journalistes. Bien entendu, comme c'était quelqu'un de la haute et un étranger, on a étouffé le scandale. Mais on en avait assez dit dans les journaux.

— Un scandale? quel scandale? fit André, atterré.

Brusquement, la négresse recula :

— Si je vous dis tout, comme ça, tout de suite, vous ne serez pas assez naïf pour me donner ma juste récompense. Pauvre Mary! larmoya-t-elle, voilà comment ta trop grande confiance t'a fait tou-

jours perdre toute chance de t'enrichir. Tu bavardes comme une pie.

— Combien voulez-vous pour dire tout ce que vous savez?

— Combien, combien? hésita la mulâtresse en roulant éperdument ses yeux de diamant noir. Dix dollars, ça ne serait pas excessif, il me semble.

— Va pour dix dollars. Tenez, je vais d'avance vous signer un chèque, mais nous ne pouvons continuer ici un tel entretien, et je vous avertis qu'il faudra me donner des preuves, ou en tout cas le moyen de contrôler vos dires avant de passer à la banque.

— Sur la tête de ma mère, Mary dit la vérité, je le jure!

— Bon. Puis-je aller chez vous?

— Chez moi? Ma pauvre chambre est indigne d'un gentleman tel que vous, Sir. Non, mais je connais un petit café où se trouvent des salons très convenables : on les loue aux gens qui veulent être tranquilles. Et puis nous y rencontrerons aussi quelqu'un qui pourra vous confirmer tout ce que j'ai à vous apprendre.

— Bon, dans ce cas, allons, fit André, décidé à poursuivre jusqu'au bout cette singulière aventure qui pouvait l'entraîner vers un piège ou vers la plus stupéfiante des révélations.

Il fit signe au chauffeur qu'il avait encore besoin de ses services. Dans le taxi où la marchande ambulante s'était assise à côté de lui, son léger éventaire sur ses genoux et toute glorieuse d'être vue en compagnie d'un Blanc, lequel ne dédaignait point de monter en voiture auprès d'une femme de couleur, André ne tenta pas de questionner la mulâtresse.

Il demeurait sous le coup d'une intense stupéfaction. Ainsi, il allait être maître du secret si jalousement gardé par Kennendale. Un mariage clandestin

et très probablement inavouable; mais ce qu'il n'arrivait pas à réaliser, c'était comment un homme d'honneur, portant un nom que jamais une tache n'avait sali, avait pu accomplir cette action abominable : convoiter le cœur d'une jeune fille, s'en faire aimer et donner à cette enfant sans défense un nom que portait déjà une autre créature. Ce crime s'appelait : la bigamie. Nulle pitié ne devait retarder le châtement du coupable. Devant l'Eglise, seul comptait le premier engagement. Diane serait donc libérée. Elle n'aurait plus qu'à oublier les angoisses passées, les années durant lesquelles ses délicats scrupules lui avaient fait jouer ce rôle décevant d'épouse sans époux.

A la pensée de ce qui pourrait suivre cette juste annulation, André aurait dû sentir son cœur déborder de joie, et, cependant, il demeurait presque indifférent, songeant seulement aux humiliations qui attendaient encore la jeune femme. Pas un instant l'idée qui aurait dû illuminer son esprit ne l'effleura : Diane délivrée, rien ne s'opposait plus à ce qu'elle devint M<sup>me</sup> de Marteval.

Au contraire, invinciblement, une autre image presque semblable se substituait à celle de lady Kennendale et cette image était celle de sa sœur cadette.

— Irène, murmura-t-il presque à voix haute.

Et il ajouta mentalement :

« La revoir, repartir aussitôt ma mission remplie afin de la retrouver, de lui dire que je l'aime. »

Et, presque confus, mais soulevé d'allégresse, car il avait pour la première fois vu clair en lui-même, André se répétait comme un leit-motiv ou une incantation :

« Je l'aime ! je l'aime ! Mon Dieu, faites qu'elle ne m'ait pas oublié ».

— Nous voici arrivés, Master, déclara tout à coup

la voix zézayante de la marchande de sucreries.

Avant de descendre de taxi, André jeta un regard autour de lui. C'était, presque à l'entrée du quartier indigène, une sorte de bar automatique où les gens pressés trouvaient les éléments d'un repas substantiel.

Sans doute Mary était-elle une habituée du lieu. Elle traversa délibérément la salle, encore à peu près vide, se pencha vers une femme qui était assise derrière le comptoir où l'on servait les différentes boissons. Après avoir murmuré à son oreille quelques mots qui ne parvinrent pas jusqu'à M. de Marteval, les deux femmes firent au jeune homme signe de les suivre. Toujours accompagné du chauffeur, lequel venait de lui apprendre qu'il se nommait Bob Whitford et était originaire de l'État de Virginie, André se laissa conduire vers une petite pièce assez délabrée d'aspect mais où l'on pouvait, en effet, causer sans crainte d'être dérangé par les allées et venues.

Ayant fait servir des consommations qu'apporta, sans façons, la personne qui avait tout l'air d'être la patronne de céans, Marteval, le cœur battant d'émotion, fit asseoir la mulâtresse en face de lui, de manière à ce que son noir visage demeurât en pleine lumière, baigné par le soleil couchant que laissait pénétrer une étroite fenêtre à guillotine. Il lui donna l'ordre de parler.

Le récit de Mary d'abord ne fut pas des plus clairs. Elle s'embrouillait parfois dans les dates, revenait en arrière à cause d'un fait oublié, mais, après avoir posé des questions afin d'élucider les points par trop obscurs, André fut convaincu qu'il tenait le fil d'un mystère dont la disparition de Kennendale avait été l'épilogue.

Ainsi qu'il en avait déjà confirmation, lord Arthur, que la mort de ses parents avait mis de très

bonne heure en possession d'une grosse fortune et d'une complète indépendance, avait été, dès sa majorité, pris par le désir des contrées lointaines et des ciels exotiques.

Après diverses explorations en Afrique et dans l'Inde — Mary l'avait entendu bien souvent parler de ces chasses passionnantes en compagnie du fidèle Hindou qui, déjà, ne le quittait pas plus que son ombre, — l'Amérique, qu'il avait voulu visiter après un bref retour en Angleterre, ne l'avait pas particulièrement séduit. Cela manquait de bêtes féroces, avait-il coutume de proclamer.

Hélas! à défaut des grands fauves, ses adversaires de choix, le jeune Anglais s'était laissé prendre aux griffes roses d'une véritable tigresse. Il avait connu, à New-York, une jeune artiste, danseuse et acrobate, laquelle s'exhibait avec beaucoup de succès dans un grand music-hall. Comment avait-il approché la jeune fille? Ceci, la servante l'ignorait. Ce qu'elle savait, c'est que la noce avait été célébrée dans la capitale des États-Unis.

Sans doute lord Kennendale s'était-il rendu compte tout de suite qu'il ne pourrait faire accepter ce singulier mariage et imposer l'artiste dans la société puritaine qui était la sienne. Son amour de la solitude, son goût pour les libres espaces, le poussèrent à devenir propriétaire d'un ranch situé sur les flancs des Rocheuses. Le ménage s'y était installé. Bientôt la nouvelle épouse déclara tout net qu'elle ne se ferait jamais à cette vie rustique et dépouillée. Pour supporter cette solitude, il aurait fallu aimer, et la belle n'avait vu dans ce mariage que la fortune et la situation qui devaient lui permettre de mener une existence entièrement vouée au plaisir.

La rancune, bientôt, remplaça la gratitude des Premiers jours. La vie quotidienne des deux époux

ne fut plus faite que de querelles. Un beau soir la danseuse partit sans un mot de regrets ni d'adieux. Écrasé par le chagrin et, peut-être aussi, regrettant son impardonnable erreur, Arthur Brown — on ne le connaissait dans l'Ouest que sous ce nom — songea à vendre l'exploitation, peut-être à s'en revenir dans son pays natal. Il n'eut pas le temps de réaliser le dernier de ces projets. Sa femme l'appelait à San Francisco où elle avait échoué et se trouvait, disait-elle, malade et sans ressources.

— C'était sa femme, n'est-ce pas, Master? Alors il est venu la rejoindre. Oh! je me rappellerai toujours le matin où il a frappé à la porte. Madame était encore couchée. Elle fumait des cigarettes. Elle m'a dit : « Va voir, Mary! », et j'ai ouvert la porte. Il y avait aussi à Frisco la tante de Madame, mais je vous parlerai d'elle tout à l'heure. Mr. Brown est entré. Il y a eu entre eux une explication. Ça n'allait pas tout seul, vu que Madame criait. On devait l'entendre du bout de la rue. Sans doute elle se moquait de son mari parce qu'il était Anglais. Elle disait :

« — Vous autres, vous êtes tous des hypocrites. Vous parlez de votre respectabilité.

« M. Brown l'a fait taire :

« — Félicitez-vous, Félicia, dit-il, que je sois, en vérité, un bon homme respectable, sans cela, il y a longtemps que rien de commun n'existerait plus entre nous.

« — Le divorce! qu'elle a crié, mais je ne demande pas mieux, avec une pension convenable. Ainsi, je serais débarrassée de vous, de votre morgue!

« Ça aurait pu durer longtemps, si la tante de Madame, qui venait toujours prendre ses repas avec nous — même qu'elle mettait le nez dans mes comptes et les épluchait, je ne vous dis que ça, —

n'avait fait son apparition. Sans doute a-t-elle su calmer la colère de ma patronne, car, pendant le déjeuner, les choses paraissaient arrangées. Ça a duré comme ça une dizaine de jours, et puis, un beau matin, la police est venue et on a emmené Mrs. Brown.»

— La femme de lord Kennendale?

— Je vous ai dit que je ne les connaissais que sous le nom de Brown.

— On l'a arrêtée?

— Tout ce qu'il y a de plus arrêté.

— Et qu'avait fait la malheureuse?

— Elle avait aidé à écouler des titres volés dans une banque de New-York. Il paraît que, depuis des mois, elle faisait partie d'une bande. Ça remontait au temps où elle n'avait pas encore rencontré Mr. Brown.

— Alors? Cette femme a été jugée?

— Oui. Toutes les démarches de son mari n'ont pu la sauver du tribunal. Il avait pourtant offert de rembourser. Oh! il s'est conduit tout à fait correctement. On n'aurait jamais cru qu'il y avait eu, entre eux, tous ces malentendus. Que voulez-vous, c'était un mariage mal assorti. Fallait que ça finisse mal.

— Savez-vous ce qu'est devenue... cette personne?

— Non, je n'en sais rien. Elle a été condamnée à cinq ans de prison, c'est tout ce que je sais. Sa tante, dont je vous ai parlé tout à l'heure, et qu'elle avait fait venir à San Francisco, quitta brusquement la ville, sans doute pour éviter la honte de paraître à l'audience. Quand tout a été fini, Mr. Brown est parti à son tour et on ne l'a jamais revu.

— Vous me disiez que vous pourriez me faire connaître quelqu'un qui confirmerait vos dires?

— Mais oui, c'est la propre patronne de cet éta-

blissement, Mrs. Amaryllis. Faut-il la prier de monter ?

— Je vous en serais obligé.

André avait parlé froidement, désirant poursuivre jusqu'au bout son enquête et s'entourer des plus sérieuses garanties. Déjà il se promettait de réunir la collection complète des journaux relatant le procès. Quand il vit revenir Mary précédant la femme qu'il avait aperçue au comptoir et qui les avait servis, une sorte de honte lui fit monter le sang au visage. A quoi bon remuer toute cette boue, puisqu'il savait jusqu'à quel point de déchéance était tombé lord Kennendale et que, désormais, nul reste de pitié, nul scrupule, même religieux, ne pouvaient empêcher Diane de s'évader hors de l'abominable et sacrilège union ?

Il fut tiré de sa méditation, que respectait le chauffeur, Bob Whitford, quand la mulâtresse jugea bon de lui présenter la cabaretière aux cheveux roux, dont le visage renfrogné ne se dérida point lorsque Marteval l'eut invitée à s'asseoir.

Elle se fit apporter un grand verre de whisky et, d'un trait, le vida à demi. Puis elle regarda André avec une dure insistance où il y avait presque du défi. Ce fut elle, d'ailleurs, qui parla la première :

— Alors, vous êtes venu ici pour remuer cette vieille histoire ? Qu'espérez-vous en tirer, jeune homme ?

— Je n'espère rien en tirer, selon votre expression, Madame. Ce qui vous paraît, peut-être, une vaine curiosité, découle de motifs très sérieux, très nobles. Mettons que je sois un parent de Mr. Brown.

— Si vous étiez son parent, vous ne le nommeriez pas de ce nom, qui est faux.

— Alors, jouons cartes sur table. C'est de sir Arthur Kennendale qu'il s'agit.

— A la bonne heure. Pourtant, je dois vous avvertir que vous perdez votre temps. Arthur Kennendale, ou le faux Arthur Brown, n'a jamais reparu à Frisco.

— Je voudrais savoir... ce qu'est devenue... la femme qui portait son nom.

— Félicia Brown, où plutôt lady Félicia Kennendale? Eh! oui, c'est ainsi qu'on la nomma au cours du procès. A prix d'or lord Kennendale acheta la discrétion des avocats, des journalistes. Pas une fois ce nom précieux ne fut imprimé. Toute la honte resta pour la malheureuse femme.

— Une voleuse! répondit froidement André que n'impressionnait pas ce flux de paroles.

— Une voleuse, comme vous dites. Je crois que, vous aussi, vous êtes de ceux qui s'arrogent le droit de juger impitoyablement et de condamner. Vous ne vous demandez pas à quoi la misère peut pousser une créature.

— Il ne pouvait plus être question de misère depuis le mariage qui avait fait de cette personne l'épouse d'un homme très riche.

— Croyez-vous qu'on se débarrasse si facilement d'un passé redoutable, simplement parce qu'on est allé s'agenouiller devant M. le Pasteur?

— Écoutez, Madame, tout ceci ne m'intéresse pas. Je ne suis point ici pour juger.

— Alors, que voulez-vous?

— Savoir ce qu'est devenue la condamnée. Sa peine a dû prendre fin?

— Elle a obtenu sa grâce au bout de deux ans, en raison de son excellente conduite et, peut-être aussi, pour des services qu'elle avait rendus à la police. Son repentir était sincère; mais lui n'a rien voulu entendre! Il s'est montré dur jusqu'à la cruauté. Jamais il n'a consenti à ouvrir une des lettres que la malheureuse lui écrivait, jamais il n'est venu la

visiter dans sa prison. Il avait placé sur la tête de Félicia une somme qui devait la préserver de l'absolue misère le jour où elle serait enfin libérée.

— Vous voyez que lord Kennendale tenait à accomplir ses devoirs.

— On n'accomplit pas son devoir en jetant une aumône et en repoussant celle qui tend les bras vers vous.

— Comme vous plaidez la cause de cette femme, Madame !

— Je plaide sa cause, dites-vous ? J'en ai bien le droit, je suppose, Félicia était ma nièce.

— Votre nièce !

Il se tourna vers Mary et son regard lui reprochait de ne l'avoir pas avertie de la personnalité de cette femme qu'elle avait désignée sous le simple prénom d'Amaryllis. La mulâtresse comprit le blâme muet.

— Moi pas dit à Missié, parce que Mrs. Amaryllis m'avait défendu de dire qui elle était quand elle est revenue à Frisco, six mois après le procès. Elle a été si bonne pour la pauvre Mary. C'est avec l'argent qu'elle m'a donné que j'ai pu prendre mon commerce.

La mulâtresse employait fièrement ce terme, oubliant que le dit commerce consistait en un pauvre éventaire sur lequel s'étaient des sucreries communes et quelques fruits poussiéreux. Personne, d'ailleurs, n'aurait songé à lui donner un démenti. La femme aux cheveux roux paraissait maintenant plongée dans ses souvenirs. Elle avait achevé de vider son verre de whisky. Les coudes appuyés à la table, le front serré entre ses mains, elle semblait avoir complètement oublié ceux qui l'entouraient. Quant au jeune Français, un travail d'assimilation s'accomplissait dans son esprit. Il tenait maintenant les éléments du drame. Pourtant des points demeu-

raient obscurs. Il importait de les éclaircir à la rigide lumière des chiffres.

Ainsi, Arthur Kennendale — marié probablement peu de temps après son arrivée à New-York, c'est-à-dire en 1922 ou 23, — avait passé par toutes les vicissitudes inhérentes à l'union mal assortie due à son aveugle entraînement pour une jolie fille rencontrée par le plus grands des hasards dans un milieu différent de tout ce qu'il pouvait s'imaginer, durant les mois qui séparaient l'inavouable mariage de la condamnation frappant la jeune femme convaincue de complicité avec une bande de voleurs et d'escrocs.

La coupable avait passé deux ans en prison. Cela donnait la date de 1927. Or, c'était — la mémoire d'André ne pouvait le tromper — en 1928 que Kennendale avait demandé et obtenu sous quelques réserves la main de M<sup>lle</sup> d'Herbières. Était-il possible que cet homme ait, délibérément, accepté l'idée de tromper une honorable famille, de faire le malheur d'une jeune fille qu'il prétendait aimer et, en outre, de courir le risque personnel d'être découvert et de s'exposer à un scandale abominable suivi d'une sévère condamnation?

Soudain, un éclair traversa le cerveau du jeune homme. Fulgurantes, les lettres d'imprimerie qu'il avait parcourues avec une telle indifférence, formant la légende qui accompagnait l'image d'une trapéziste tuée à Vienne, au cours d'une représentation de *Variétés*. Félicia Marinski! André faillit jeter un cri, mais il eut encore la force de dominer ses nerfs.

— Vous êtes Américaine? demanda-t-il à brûle-pourpoint à la tante de Félicia.

Elle secoua la tête, étonnée :

— Non, Polonaise. Vous ne le saviez pas?

— Votre nièce était également Polonaise?

— Par ses parents, oui. Ma pauvre sœur est morte de chagrin quand elle a appris cette histoire. Elle habitait là-bas, dans notre pays, avec sa seconde fille. Moi j'accompagnais Félia dans ses tournées. C'est ainsi que nous sommes venues en Amérique. Ah! tout le malheur date de ce moment. Félia était une artiste, elle gagnait largement sa vie. Pourquoi a-t-elle consenti à aider ces gens? Ils lui promettaient la fortune, une vie merveilleuse! Elle n'aimait pas le cirque. Son métier lui était une charge. On aurait dit un sinistre pressentiment.

— Un pressentiment qui ne l'a pas trompée: Félia Marinski s'est tuée à Vienne!

Une grande agitation s'empara tout à coup de la cabaretière. Elle se leva, fit quelques pas à travers la petite pièce. Son regard, fixé devant elle, ne se détournait pas vers celui qu'elle interpellait avec une véhémence qui ne fut pas sans surprendre M. de Marteval :

— Tuée? Qui vous a dit cela? Non, non! Félia n'est pas morte. Tenez, je puis vous en donner la preuve.

Avant que le jeune homme ait eu le temps de répondre, elle s'élançait vers une porte à laquelle, jusqu'alors, André n'avait pas fait attention. Elle l'ouvrit avec une clé qu'elle portait sur elle. Un petit parloir plus intime que le salon dans lequel ils se trouvaient, se présenta, puis ce fut une chambre, et André comprit qu'il était dans le logement particulier de la patronne.

Fiévreusement Amaryllis ouvrit un tiroir, puis un autre. Elle tirait à elle des coupures de journaux, des programmes, des photographies. Partout était reproduit le même visage aux yeux langoureux, à la bouche riante entr'ouverte sur des dents admirables.

— Tenez, tenez! Voici les programmes, les ar-

ticles ! Non, Félicia Mařinski n'est pas morte. Si c'est pour cela que vous êtes venu, vous n'avez qu'à vous en retourner. Dites à Kennendale qu'elle vit. D'ailleurs, il n'en doute pas, et c'est son châtement, le châtement qu'il mérite. Quant à la femme qui se fait appeler lady Kennendale...

— Comment ? Vous savez ?... s'exclama Marteval, stupéfié.

— Je sais tout. Elle a passé outre à mes avertissements. Elle a usurpé la place d'une autre, de ma petite Félicia chérie. Il faut qu'elle soit punie ; elle ne souffrira jamais assez, vous m'entendez, jamais !

Debout devant le jeune homme qui se sentait effleuré par le souffle haineux de la bouche tordue par la fureur, la Polonaise semblait en proie au délire. En vain André s'efforça-t-il de la calmer en lui faisant remarquer que lady Kennendale n'était que la pitoyable victime de cette sinistre comédie, les malédictions se succédaient avec la même véhémence, soulageant un cœur trop longtemps refermé sur le lourd secret qui, maintenant, débordait avec une violence effrayante. Devant cette colère, André se sentait déconcerté.

Pourtant il ne se décidait pas à partir. Il avait encore des questions à poser. Il lui fallut beaucoup de patience et déployer des trésors de diplomatie afin d'amener la tante de Félicia à lui répondre sensément. Quand il quitta enfin le petit bar, plein maintenant de matelots fêtant bruyamment l'escale dans une ville où les plaisirs ne leur manqueraient pas, il s'imaginait avoir appris l'essentiel, et même certaines circonstances plaidaient en faveur du malheureux Anglais, jouet d'une fatalité implacable.

La date à laquelle la condamnée avait obtenu sa grâce coïncidait avec le retour de lord Kennendale en Angleterre, sa rencontre avec M<sup>lle</sup> d'Herbières

dans le salon de la reine. Décidé à ne jamais reprendre la vie commune et ayant assuré l'existence de l'épouse indigne, lassé de tout, hanté par les regrets, Arthur Kennendale ne se sentait même plus le goût des voyages, la force de courir le monde.

L'apparition idéale de la jeune Française avait dû aviver en lui le désespoir d'avoir, par sa faute, renoncé au bonheur. Pourtant il avait eu le courage de fuir celle qu'il n'avait pas le droit d'aimer. Puis, brusquement, une nouvelle inespérée avait fait entrer dans sa vie dévastée un rayon de lumière. La femme qui l'avait si cruellement bafoué, qui avait failli salir son nom d'une indélébile tache, venait d'être victime d'un accident professionnel. Sans doute avait-il vu dans cette libération le doigt de la Providence, jugé qu'il avait assez expié une erreur en somme généreuse. Il avait donc demandé et obtenu la main de celle qu'il ne cessait d'aimer silencieusement.

Là demeurait une lacune que, seul, Arthur aurait pu combler. Comment n'avait-il pas été averti que la nouvelle était fautive, que l'artiste, seulement blessée, continuait son aventureuse carrière. Généreux? André ne voulait pas admettre que le lord ait agi en connaissance de cause, et, pourtant, il semblait bien invraisemblable que la belle Félicia se soit si facilement résignée à la rupture, qu'elle n'ait même pas fait appel à la bourse de celui qui était toujours son mari.

A en croire M<sup>me</sup> Amaryllis, cela avait été de son propre chef que cette dernière, ayant lu dans un journal anglais l'annonce des fiançailles d'Arthur Kennendale, avait entrepris ce voyage, à seule fin de prévenir la trop confiante fiancée et rendre le mariage impossible. Diane d'Herbières n'avait pas cru devoir attacher d'importance à l'avertissement

mystérieux; les noces avaient été célébrées en grande pompe. Comment? Par quel procédé occulte la tante de Félicia avait-elle eu le pouvoir de contraindre à cette disparition, à ce scandale, l'homme qui, jusqu'alors, était demeuré ferme en face des malheurs qui se déchainaient sur lui? Ni prières, ni menaces n'avaient arraché à la Polonaise l'aveu que Marteval sollicitait d'elle.

Il put seulement apprendre que l'artiste était, à ce moment, en tournée dans l'Amérique du Sud. Amaryllis jurait que sa nièce n'avait jamais ordonné ni même connu son voyage. Enfin, quand le jeune homme manifesta le désir de se rencontrer avec la femme du disparu, on opposa un refus formel à sa demande. Félicia était en engagement, loin des États-Unis. Elle ne demandait rien à personne, ne désirait pas avoir des nouvelles de son ancien époux. Du passé, il ne restait donc que des ruines; mais, là-bas, de l'autre côté de l'eau, une victime attendait, avec sa vie brisée et son irrémédiable solitude.

Des ruines, soit; mais, de ces ruines, il fallait rebâtir la claire maison du bonheur et de l'avenir.

## XI

### LA SACRIFIÉE

Afin de pouvoir s'entretenir plus librement avec le voyageur, c'était à Londres, chez son amie Maud Dreammont, que lady Kennendale avait assigné un rendez-vous à André de Marteval.

Personne encore, pas même celle qu'au fond de

son cœur André nommait déjà sa fiancée, n'avait eu connaissance de son hâtif retour, dont, seule, Diane avait reçu avis en même temps que quelques mots la préparant à ce qu'elle allait apprendre.

Tandis qu'elle attendait, assise auprès de Mrs. Dreammont, l'heure qu'elle avait fixée elle-même, une grande anxiété étreignait le cœur de la pauvre femme. Par crainte d'indiscrétions, les lettres de son ami étaient demeurées dans le vague; pourtant il lui avait fait pressentir qu'elle avait tous les droits de reprendre sa liberté.

Quelque temps auparavant, cette assurance l'aurait sans doute comblée. Son attitude, dictée par son respect des convenances, de la parole donnée, son souci de demeurer irréprochable devant un monde qui guettait la moindre défaillance et était prêt à s'en réjouir, l'avaient enfermée dans un inhumain renoncement. Les satisfactions de la fortune, les voyages, les relations mondaines n'étaient jamais parvenus à remplir sa vie.

Maintenant, l'horizon s'ouvrait. Les chaînes allaient tomber d'elles-mêmes; il lui serait permis d'aimer et d'être aimée, de créer le foyer que son cœur tendre désirait secrètement, mais elle n'était pas de celles qui se contentent de peu.

Après le romanesque entraînement que son extrême jeunesse avait pris pour de l'amour, son pauvre cœur meurtri voulait s'épanouir au grand souffle de la passion. Aimer, être aimée, rêve de toutes les jeunes filles, rêve de cette femme qui, du mariage, n'avait même pas franchi le seuil. Ce rêve, malheureusement, avait pris un visage: celui de l'homme qui, si respectueusement, avec tant de délicatesse et de mesure, lui avait parlé d'amour. Tant qu'un obstacle avait été entre eux, elle s'était interdit de penser à lui autrement que comme au plus admirable des amis, mais à présent?... Diane ne

se faisait aucune illusion. N'avait-elle pas ordonné à André de l'oublier, de ne jamais lui parler de sa tendresse? Il avait obéi, trop fidèlement obéi, si bien que le jour où une autre était venue — une autre qui lui ressemblait comme un portrait un peu flatté ressemble au modèle qu'il rajeunit de plusieurs années, — l'amoureux repoussé avait porté, comme un précieux hommage, son cœur dédaigné à la nouvelle élue.

N'était-ce pas juste et naturel? D'ailleurs, il n'avait fait que répondre à la jolie tendresse, si pure, si ingénue, qu'elle ne se souciait pas de se dissimuler. André aimait Irène. Cela était évident. Son rôle, à elle, serait de s'effacer, de ne point se mettre en travers de ce paisible bonheur.

Elle serait toujours l'isolée, celle dont on admire un instant le luxe, l'élégance, même la beauté, mais qui vous laisse indifférent et lointain car on sait que, demain, elle ne sera plus là.

Ces réflexions, elle les faisait à haute voix devant son amie d'enfance qui, durant les plus mauvaises heures, était demeurée sa confidente et sa conseillère. Seulement, elle évitait de parler d'Irène et d'évoquer le pauvre rêve qui n'avait même pas vécu un jour.

Maud lui tenait la main, effeuillant de l'autre les pétales d'une azalée dont les roses fleurs, en touffes opulentes, s'épanouissaient sur une petite table à sa portée. Quand la *maid*, coiffée d'une coquette ruche de dentelles, annonça le voyageur, Diane tressaillit, mais sa force de caractère ne l'abandonnait point. Ce fut en souriant qu'elle fit les présentations; seulement, quand, par discrétion, Mrs. Dreamont voulut laisser en tête-à-tête les deux compatriotes, Diane s'y opposa, retenant auprès d'elle son amie dont la présence lui donnerait du courage et la certitude que son pauvre cœur trop plein ne

déborderait pas devant celui qu'elle aurait tant voulu pouvoir chérir.

Trop absorbé par son récit, André ne s'apercevait pas du changement qui, pendant sa courte absence, s'était fait en cette créature qu'il avait connue éblouissante. Les traits de Diane étaient tirés, son visage pâli; le pli découragé qui partait de la commissure des lèvres paraissait plus profond et les admirables yeux brillaient comme à travers une buée de larmes, agrandis encore par le halo mauve cernant les paupières aux longs cils.

Jamais, peut-être, Diane Kennendale n'avait été aussi belle, d'une beauté poignante et désolée, mais dont la pathétique expression n'avait guère connu que la souffrance. Elle écoutait André sans l'interrompre, fuyant son regard, mais parfois l'enveloppant à la dérobée des effluves du sien, si tendre et si douloureux à la fois.

— Vous le voyez, ma chère Diane, mon voyage n'a pas été infructueux. J'apporte, bien entendu, de quoi certifier mes dires. Il ne manque plus qu'une pièce qu'il vous faudra attendre avant d'adresser à Rome la demande d'annulation.

Les longs cils battirent sur les joues décolorées.

— A quoi bon faire cette demande, provoquer un scandale, remuer cette boue...

Maud, stupéfaite, jeta une exclamation réprobative :

— Eh! quoi, *darling*, vous continueriez à porter le nom de ce criminel? Oui, je dis bien, un criminel, un bigame! Songez que vous êtes l'épouse d'un bigame!

— Je ne la suis plus. Le second mariage est nul, aussi bien devant Dieu que devant les hommes. Je n'ai jamais été la femme de lord Kennendale. Pourtant, vous avez raison. Je ne puis plus porter ce nom, jouir de cette fortune...

— Ah! quant à la fortune, mon cher cœur, le monstre vous la doit, en qualité de dommages et intérêts.

— Je ne veux rien de lui. Pourtant je le juge moins sévèrement que vous. Le mal qu'il m'a fait l'a été involontairement. Au matin de notre mariage il ignorait évidemment. C'est bien votre avis, mon ami?

— Oh! certainement. J'ai pensé cela comme vous, Diane, répondit André à qui cette question était adressée.

Maud haussa les épaules.

— Vous autres, Français, vous êtes extraordinaires. Vous vous amusez à couper des cheveux en petits morceaux. Si vous vous faites l'avocat de ce bandit, M. de Marteval, je vais me fâcher avec vous. Voyons, vous n'allez pas conseiller à votre parente de se sacrifier pour l'honneur d'un nom avec lequel elle n'a plus rien à voir? Arthur Kennendale ne s'est pas conduit en gentleman, tant pis pour lui! Et puis, il a eu, j'en jurerais, une complice!

— Une complice?

— Avez-vous oublié les manœuvres étranges de Cécilia? Vous-même, Diane, supposiez qu'elle savait tout. Un joli rôle qu'elle a joué, cette veuve vertueuse!

— Un jeu dont le motif demeure incompréhensible. Aussi, mes amis — Diane enveloppait de son regard profond tantôt Mrs. Dreammont, tantôt celui qu'elle s'appliquait à considérer comme un frère, — je ne prendrai aucune résolution formelle sans avoir eu une explication avec Cécilia. Quelle qu'elle soit, je vous le dis d'avance, je pense que rien ne pourra modifier mes projets, mais, avant toute chose, je voudrais assurer le sort de ma petite sœur.

— Irène? fit André, inquiet, se demandant si

Diane avait ou non deviné leur amour réciproque et si elle blâmerait leur désir de s'épouser.

— Oui, d'Irène. Je veux qu'elle rencontre dans l'existence tout le bonheur dont j'ai été privée. Ce serait trop cruel pour moi si ses souffrances s'ajoutaient aux miennes. André, répondez-moi franchement, loyalement. Êtes-vous sûr de l'aimer comme elle le mérite et de la rendre heureuse?

— Diane, mon amie, balbutia le jeune homme profondément troublé, vous avez compris?

— Votre secret n'était pas difficile à deviner et moins encore celui de ma petite sœur.

Malgré le sourire dont elle accompagnait cette phrase, lady Kennendale n'avait pas été maîtresse du tremblement qui rendait grêle sa voix habituellement chaude et vibrante comme un organe de contralto; ceci, était, avec la couleur des cheveux et la fermeté des traits, encore puérils chez la cadette, les seules dissemblances existant entre les deux sœurs.

Une minute, la pensée que Diane l'avait aimé, l'aimait peut-être encore, effleura le jeune homme. Il fut sur le point de renier la chère, la pure tendresse qui s'était, sans qu'il le voulût, emparée de son cœur. Même il se demandait s'il ne se trompait pas, si ce n'était pas Diane qu'il aimait encore à travers l'adorable apparence de sa jeune sœur.

Comprit-elle ses hésitations? Celle qui n'était plus, même devant la loi humaine, lady Kennendale, se leva. Elle s'approcha lentement du jeune homme, posa sa main sur son épaule afin qu'il ne puisse quitter le siège où il se trouvait.

Depuis quelques instants ils étaient seuls. Maud, jugeant sa présence inopportune, s'était éloignée discrètement. Les ombres du soir commençaient à envahir le parloir, éteignant les vives couleurs des fleurs dont il était garni à profusion. Des voiles gris

estompaient les coins pour bientôt s'étendre sur toute la pièce, effaçant les contours et les formes, voilant l'expression des visages qui n'auraient plus à mentir ou à se contraindre.

André voulut parler : Diane lui imposa le silence.

— Non, ne dites rien, mon ami. Je sais que vous êtes sincère et que vous la méritez. Il ne faut pas qu'un scrupule exagéré mette votre bonheur en péril. Je vais vous dire des choses qu'une femme, peut-être, ne devrait pas rappeler. Vous m'avez fait la cour, André, vous m'avez dit des paroles de tendresse.

— Mais vous m'avez interdit d'espérer, interdit de voir en vous autre chose qu'une amie. Vous vous révoltiez contre l'idée, naturelle pourtant, de faire annuler votre exécration mariage et d'en contracter un autre.

— C'est la vérité. Je vous ai défendu de m'aimer. Alors une autre est venue, André, et cette autre vous a donné tout son cœur, un cœur digne de vous, un cœur où nul autre n'avait eu sa place avant que vous l'occupiez tout entier. Déçue par la vie, j'appartiens au passé. Elle est l'avenir radieux qui vous appelle. N'hésitez pas, André.

— Et vous, Diane ? Si jeune, renoncerez-vous à tout ce qui fait le bonheur ?

— Ne savez-vous pas qu'il est des épreuves dont on sort brisé et si lasse que le repos, l'effacement, l'oubli, sont les seuls biens que puisse encore apporter l'existence à la triste créature dont le cœur est à jamais refermé ?

— Vous vous trompez, mon amie chérie. Vous aimerez encore.

— Je ne crois pas.

Un silence se creusa entre eux. Chacun se demandant s'il devait croire à la sincérité de l'autre et si un regret de ce qui aurait pu être ne troublerait pas

la voie que la destinée lui avait imposée. Bravement, ce fut Diane qui revint au douloureux sujet dont elle n'avait pas épuisé toute l'amertume.

— Que dirai-je à ma petite sœur quand elle me confiera une fois de plus ses espoirs?

— Dites-lui que je l'aime comme j'aurais voulu vous aimer...

— Faisons mieux, voulez-vous? Venez demain à *Windermere*. Vous y serez reçu en fiancé par Irène; par moi, comme un frère...

— Avant de nous séparer, mon amie, sachez que je suis toujours à vos ordres. Vous aurez sans doute des recherches à faire, des formalités à remplir. Et, d'abord, quels sont vos projets?

— Je vous l'ai dit : éviter le scandale. J'aurai, ce soir même, une explication avec la sœur de lord Kennendale. C'est à elle, je pense, que reviendra la fortune qui a été laissée entre mes mains. Je quitterai donc l'Angleterre sans espoir de retour. Cela ne sera pas pour vous déplaire, n'est-ce pas, que je vous ramène votre fiancée, car, enfin, je n'ai que trop abusé de votre sympathie et de notre quasi-parenté en vous retenant si longtemps loin de votre pays, de vos amis, de vos occupations!

— Pour vous, Diane, je consentirais à bien d'autres sacrifices.

— Maintenant c'est Irène seule qui a le droit de vous en demander, et je crois bien que la chère petite ne sera pas si exigeante. Elle vous aime tant!

Une voix gaie annonça que le thé était servi; en même temps la lumière jaillit, illuminant la pièce que noyait la pénombre crépusculaire. Devant la petite table où fumait le breuvage doré parmi les accessoires charmants d'un goûter intime, les trois jeunes gens s'étaient groupés. André ne s'aperçut pas du geste discret d'un petit mouchoir de dentelle

essuyant une joue encore humide, mais Maud, devinant l'émotion de son amie et, peut-être aussi, ses causes, babillait avec d'autant plus de volubilité que ses hôtes étaient moins loquaces.

## XII

### LES AVEUX DE CÉCILIA

Si quelqu'un s'était trouvé devant l'hôtel de Beigravia au moment où Mrs. Heartling descendait de l'auto que sa belle-sœur lui avait envoyée en la priant de la rejoindre d'urgence, ce passant indiscret n'aurait pas manqué d'être surpris par la pâleur et l'air hagard de cette femme qu'une émotion intense faisait tressaillir de la tête aux pieds.

Ce fut d'une main tremblante que la veuve appuya sur le timbre électrique. Son tintement eut pour elle la sinistre signification d'un glas. Elle salua à peine les vieux serviteurs qui l'avaient connue petite fille heureuse et choyée, faisant la loi dans cette somptueuse demeure.

— Où est lady Diana? questionna-t-elle sans écouter les paroles de bienvenue des gardiens qui, étonnés par sa pâleur et sa fièvre, mettaient une affectueuse sollicitude à s'informer de sa santé.

— Milady est dans le bureau de Sa Grâce. Je vais vous y conduire.

— Inutile, je connais le chemin.

Elle monta l'escalier aux larges marches. A chaque pas, elle avait l'impression que ses jambes ne feraient pas, jusqu'au bout, leur office. Quand elle eut atteint le palier du premier étage, elle dut

s'appuyer au mur; les deux mains crispées sur sa poitrine s'efforçaient d'en arrêter les tumultueux battements.

Sans doute Diane avait-elle entendu monter, car une porte s'ouvrit, et les deux belles-sœurs se trouvèrent face à face. Cécilia ne bougeait pas. Son visage torturé était celui d'une femme à l'agonie. Diane eut, malgré ses préventions, pitié de la malheureuse. Elle lui prit le bras, la soutint jusqu'au moment où Mrs. Heartling s'éroula dans le fauteuil qui se trouvait placé devant le petit bureau Empire sous lequel André de Marteval avait ramassé le journal annonçant la mort de Félicia Marinski.

Il y eut entre les deux femmes un tragique silence. Diane observait les traits ravagés, les yeux apeurés de bête traquée.

— Vous saviez tout, n'est-ce pas? fit-elle enfin, et sa voix durcie prouvait que le dégoût de l'abominable trahison avait triomphé de sa fugitive pitié.

— Mon Dieu, gémit Cécilia, comment avez-vous appris? C'est ce Français, sans doute? N'y avait-il pas assez de malheur, de honte, ne pouvait-il nous laisser en paix?

— Et que je demeure jusqu'à la mort dupe de cette abjecte comédie? Pourquoi votre frère a-t-il fait cela? Pourquoi vous êtes-vous donné pour tâche de l'aider à briser mon existence? Qu'espérez-vous? Tôt ou tard, le scandale devait éclater. Ah! oui, je comprends: votre frère emprisonné pour le crime qu'il avait commis, son second mariage déclaré nul, la fortune vous revenait. C'est cela, avouez-le?

Les sanglots de Cécilia couvraient presque l'implacable voix de Diane, dressée devant elle comme une justicière. Enfin la sœur de lord Kennendale

retrouva la parole, mais les mots qu'elle prononçait étaient presque inintelligibles.

— Je suis coupable, c'est vrai, et je m'en suis bien souvent repentie devant Dieu, surtout après le départ de mon pauvre frère, mais vous n'avez quand même pas le droit de me juger si sévèrement. J'ai été faible. Je vais tout vous dire.

« Entre Arthur et moi, malgré nos caractères très dissemblables, de tout temps régna une grande amitié. Ses chagrins, ses joies d'enfant, il me les confiait; plus tard, ce furent ses ambitions, ses espoirs de jeune homme. Il n'était pas comme les autres. Ses rêves n'étaient point à la commune mesure, c'est pourquoi les pays encore sauvages, les libres espaces l'attiraient. Devenu riche par la mort de nos parents, il aurait pu mener dans le monde la vie sportive et inutile des jeunes garçons de son monde. La médiocrité, le convenu, l'hypocrisie, parfois de nos milieux et de nos coutumes le lancèrent vers l'aventure. A ses rares et courts séjours en Angleterre, je le plaisantais sur ses aspirations de nomade.

— Un jour, disais-je, tu fonderas bien un foyer?

— J'en doute, répondit-il. Toutes les femmes me paraissent superficielles et vaines. Que cherchent-elles dans le mariage? Une situation. Si je me marie un jour, ce sera avec quelque pauvre fille, gagnant courageusement sa vie et ignorant qui je suis.

Il tomba entre les griffes de la femme dont on a dû vous parler : la danseuse acrobatique Félicia Marinski, et comme il est le plus délicat des hommes il n'hésita pas à l'épouser.

— J'admire votre indulgence et aussi votre conception de la délicatesse. Qualifierez-vous ainsi les comportements de votre frère à mon égard? Il est vrai que je m'éloignais fortement de son idéal. Je n'étais point une pauvre fille gagnant son pain à la

sueur de son front. C'est sans doute pourquoi il n'hésita pas à me traiter avec une telle cruauté.

— Attendez, je n'ai pas fini. Il ne faut pas que mes paroles vous blessent. Je vous expose en toute vérité les facteurs psychologiques qui jouèrent dans les terribles événements dont vous et mon frère fûtes les victimes.

— Le coupable a en vous un parfait avocat, Madame !

— Je suis sa sœur !

Cécilia avait jeté à Diane un regard si poignant que celle-ci renonça à l'interrompre davantage et le récit s'acheva presque jusqu'au bout dans le complet silence gardé par la jeune femme.

— Je revis mon frère en 1922, à l'occasion de mes fiançailles avec l'honorable Mrs. Heartling. Ce mariage, d'ailleurs, n'avait pas reçu l'approbation d'Arthur. Sir Thomas était beaucoup plus âgé que moi. Il avait, d'un premier mariage, deux fils. Mon frère ne croyait pas que je puisse trouver le bonheur à ce foyer. Il me parlait avec une exaltation qui me surprenait. Bientôt il repartit et je reçus de New-York une lettre où il m'annonçait en termes passionnés la détermination qu'il venait de prendre.

« Je crois qu'il avait déjà rencontré cette femme en Europe et que son départ pour New-York n'avait d'autre raison que de la revoir, car elle y exerçait son métier de ballerine. Ici, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse. Arthur aimait-il cette fille ? Je ne le crois pas. Vous avez été le véritable amour de sa vie. Seulement, elle répondait à l'idéal romanesque que son cerveau avait forgé. Et puis, cela lui paraissait une œuvre méritoire que d'arracher cette créature aux doubles dangers dont elle était entourée, exerçant un métier périlleux dans un milieu où il est si difficile à une jeune personne de con-

server son honneur. Je crois qu'à peine le mariage accompli, mon pauvre Arthur se rendit compte combien il avait été trompé. Ses lettres se firent rares. Je n'appris la terrible vérité que lors de son retour à Londres, trois ans plus tard, après la condamnation de Félicia, complice et affiliée à une bande d'escrocs internationaux. Vous n'ignorez pas cette condamnation, n'est-ce pas ? »

D'un signe de tête, Diane fit comprendre qu'elle était au courant.

— Ce fut sur mes instances que lord Arthur, après une nouvelle absence de plusieurs années, qu'il consacra à des voyages aventureux, afin d'oublier, reprit sa place dans le monde ou, plutôt, qu'il consentit à se montrer dans les salons quand il lui était tout à fait impossible de se dérober aux avances des gens de son monde. C'est ainsi que la reine Mary ayant manifesté le désir de revoir cet éternel voyageur, il dut accepter la flatteuse invitation qui était, naturellement, un ordre.

« Il vous rencontra, et son cœur dévasté recommença à vivre. Rien ne fut plus déchirant que la lutte livrée entre cet amour impossible et sa haute conception du devoir. Jamais vous n'auriez su le sentiment profond que vous aviez fait naître si la danseuse, ayant passé pour morte, le malheureux n'avait pu croire qu'il recouvrait le droit de rayer l'abominable passé et de se refaire une existence.

« Deux années s'écoulèrent. Arthur se croyait veuf. Peut-être lui reprocherez-vous son manque de confiance ? Vis-à-vis de moi, aussi, il s'était montré si changé, ne désirant plus ma présence auprès de lui, s'enfermant, après votre rencontre, dans une solitude infinie. Il aurait dû vous avouer les épreuves qu'il avait traversées. La honte l'en empêcha ; oui, la honte d'avoir osé vous offrir, à vous,

pure comme une madone, le nom qu'une autre avait failli déshonorer. Cette faiblesse, Diane, est le seul grief que vous puissiez reprocher à un homme si terriblement éprouvé, car devant Dieu, je vous le jure, quand il vous a conduite à l'autel, il ignorait que Félicia Marinski fût encore en vie.»

— Comment est-ce possible, alors qu'une parente de cette femme avait fait le voyage de San Francisco à Londres afin de m'avertir, car si je n'avais pas été aussi aveugle, si je n'avais pas méprisé le conseil qui m'était donné, j'aurais, ce jour-là même, rompu l'engagement criminel.

— Il n'était pas criminel, puisqu'Arthur se croyait libre, puisqu'il possédait l'acte de décès établi à Vienne deux jours après l'accident.

— Un acte de décès, dites-vous? mais comment une pareille erreur a-t-elle pu être commise?

— Je l'ignore, mais mon malheureux frère se l'est souvent demandé.

— Vous avez donc reçu de ses nouvelles?

Cécilia baissa la tête, accablée. Elle eut un geste de vague supplication.

— Laissez-moi terminer. Je n'en ai plus pour longtemps, et faites-moi la charité de me croire. Après la cérémonie, j'avais quitté Londres, vous vous en souvenez peut-être, afin de regagner l'Écosse. Quelle fut ma stupéfaction, le lendemain, à la tombée de la nuit, de me trouver face à face avec Arthur qui avait pénétré dans la maison comme un voleur, évitant d'être vu par les domestiques ou par mes deux jeunes beaux-fils qui étaient revenus de Londres avec moi. Je le fis entrer dans ma chambre. Son désespoir était effrayant.

« J'appris de lui qu'au moment où il vous avait quittée afin de se retirer quelques instants dans son propre appartement, il avait aperçu, placé bien en évidence, sur la table qui occupait le centre de la

pièce, une feuille de papier et quelques coupures de journaux. Sur la feuille, une main anonyme avait écrit ceci : « Félicia n'est pas morte, Arthur Kennendale, tu es un parjure et un bigame. » Des articles de presse, des programmes portant tous la date des derniers mois ne pouvaient lui laisser aucun doute. Horrifié, il profita de votre sommeil pour mettre en ordre une situation qui devait être réglée à votre seul avantage, vous, la première victime de cet affreux malentendu, puis il quitta sa demeure, y laissant, en votre personne, tout ce qui lui était précieux au monde.

« Quand il eut terminé son désolant récit, je demeurai muette. Mais déjà Arthur s'était repris. Il allait exécuter le plan que son cerveau avait élaboré, le plan qui évitait à notre nom l'indélébile souillure, et il me fit jurer de ne jamais vous révéler la moindre parcelle de vérité afin que, jamais, il ne vous vienne à l'idée de rechercher le fugitif. J'ai fait le serment que mon pauvre frère exigeait de moi. Depuis je vous ai imposé ma présence sous votre toit. Vous avez pu me trouver indiscreète, croire que la cupidité, l'intérêt, tout au moins, me faisaient agir. Hélas ! c'est bien cela que vous m'avez jeté à la face il n'y a qu'un instant. Vous savez désormais que j'accomplissais un devoir. Blâmez-moi, si vous le voulez, comme le monde me blâme ! Qu'importe, puisque j'ai tenu la parole donnée à mon frère infortuné et qui vous aime toujours. »

Un long, un pénible silence régna dans la pièce où l'on n'entendait plus que les lourds battements de deux cœurs oppressés.

— Où est Arthur Kennendale ?

Cécilia secoua son front où perlait une sueur glacée.

— Bien, gardez votre serment. Ce n'est d'ailleurs pas de lui qu'il s'agit en ce moment.

Diane avait, sur ses traits tendus, une telle expression de fermeté et de résolution que Cécilia jugea inutile de combattre, quel qu'il soit, le projet qu'avait formé la jeune femme. Elle l'interrogea pourtant peureusement :

— Que comptez-vous faire?

— Retrouver cette femme; même indigne — elle a pu se racheter, — la place de lord Arthur est à ses côtés. C'est son devoir chrétien de ne pas abandonner cette créature, surtout si elle est tombée. Sans doute est-ce par scrupule, à cause de moi, qu'il n'a point accompli ce geste. C'est donc à moi de les réunir. Voulez-vous m'aider dans cette tâche, Cécilia?

Un instant Mrs. Heartling réfléchit, puis elle s'approcha de Diane, sur son visage des larmes ruisselaient :

— Vous avez pardonné, vous êtes meilleure que moi. Je vous aiderai en toutes choses, tout ce que vous ferez sera bien fait.

Pour la première fois, ces deux femmes, qu'un secret avait séparées jusqu'à en faire presque des ennemies, s'étreignirent comme des amies, et il leur sembla que, de s'être épanchés, leurs deux cœurs étaient devenus fraternels.

## XIII

## LE DERNIER ACTE DU DRAME

Immobile derrière la porte qu'un groom galonné d'or avait laissée entr'ouverte, Diane entendit une voix féminine qui s'exprimait en français, mais avec un fort accent étranger.

— Un monsieur et une dame qui désirent me voir? Et après? C'est insupportable de n'être pas une minute tranquille. Qu'est-ce qu'ils veulent, ces gens? Un autographe? Écoute, mon cher petit, ce soir, j'ai les nerfs en pelote. Je ne veux pas les recevoir... Un engagement, ou bien un cachet, tu dis? Alors il ne faut pas manquer l'occasion. Fais entrer, boy, et emporte ces fleurs, ça me donne la migraine.

Un instant plus tard, lady Kennendale, qu'accompagnait André de Marteval, pénétrait dans la loge de l'acrobate.

Malgré ce parfum des fleurs qui, une minute auparavant, remplissaient la petite pièce, et celui des fards étalés sur une tablette qu'un napperon de dentelle recouvrait, l'âcre odeur des coulisses de cirque, faite des relents d'écurie, de sueurs humaines et des poussières de la piste suspendues dans l'atmosphère, s'obstinait à envahir leurs narines. Devant eux, dans le brutal éclairage d'une forte ampoule allumée au-dessus de la glace, une jeune femme, sous son maillot fait d'écailles dorées, un peignoir aux fleurs multicolores négligemment jeté sur ses épaules, les regardait venir. Devant l'élé-

gance et la distinction de ces visiteurs, elle eut un sourire d'accueil qui découvrait deux rangées de dents éblouissantes.

— Vous avez désiré me parler, Monsieur, Madame? dit-elle, gracieuse.

Diane fit un pas en avant et son regard ne quittait pas celui de l'acrobate.

— Je suis lady Kennendale, Madame...

Félia parut se troubler à peine.

— Lady Kennendale..., vous êtes sans doute parente avec...?

— Avec votre mari, Madame.

Un éclat de rire jaillit, déconcertant en de si pathétiques circonstances. André voulut intervenir, mais la jolie fille lui imposa silence.

— Vous avez dit : « mon mari ». C'est trop drôle ! Je ne suis pas mariée. Oh ! je vois, vous faites erreur ; mais comment est-ce possible ? Ignorez-vous l'accident arrivé à ma pauvre sœur ? Elle avait, en effet, contracté un drôle de mariage... avec un Anglais, un peu toqué, je suppose. Ça n'a pas duré, vous savez. Je ne suis pas très au courant des affaires de ma pauvre Félia. J'étais encore petite quand elle est partie pour sa première tournée. Tante Amaryllis l'accompagnait. Amaryllis, c'est un nom de guerre. En réalité, elle s'appelle Maria, et moi, mon véritable nom est Tania Marinski. J'ai pris celui de ma pauvre Félia parce que la publicité était faite sur ce nom-là, vous comprenez ? Mais, au fait, que venez-vous m'apprendre ? Ce beau-frère que je n'ai jamais connu serait-il mort et m'aurait-il laissé toute sa fortune ?

De nouveau le rire éclata, insouciant et presque puéril. Diane, qui examinait l'artiste, était maintenant certaine qu'elle ne mentait pas. Sa jeunesse portait témoignage de sa véracité ; d'ailleurs, vexée sans doute qu'on ait pu la prendre pour sa mal-

heureuse sœur, Tania se plantait devant André de Marteval.

— Vous savez, j'ai vingt-cinq ans depuis trois jours, et ma grande avait trente ans quand elle s'est tuée à Vienne.

— Le 25 février 1928.

— Ah! vous saviez cela? Alors, pourquoi avez-vous feint de me confondre avec elle?

— Parce que, intervint Diane, quelqu'un a voulu vous faire passer pour votre sœur, et cela afin de séparer deux cœurs qui s'appartenaient, de briser irrévocablement deux existences.

— Mais c'est très mal. Qui a pu accomplir cette mauvaise action?

— Votre tante, Mademoiselle.

La jeune artiste baissa la tête. Sous son fard, la rougeur envahit son joli visage et jusqu'à son cou si nacré où flottaient les boucles brunes de ses cheveux épais et brillants. Quand elle releva son front, l'expression de confusion empreinte sur ses traits la rendait véritablement charmante.

— La tante Maria est une mauvaise femme, je le sais. Pour elle, une seule chose compte : l'argent. Tous les malheurs de ma pauvre sœur sont venus des pernicious conseils qu'elle lui donnait. Si Félicia vous a causé quelque tort, ou fait de la peine, pardonnez-lui, je vous en prie, Madame, pardonnez à la mémoire de celle qui n'est plus. Mais vous, Madame, qui êtes-vous? Vous avez dit que vous vous nommiez...?

— Lady Kennendale. Je suis la seconde femme d'Arthur Kennendale. Le pardon que vous me demandez, mon enfant, je vous le donne du fond de mon cœur, pour moi, pour mon mari. Et, maintenant, je veux vous laisser un faible témoignage de la sympathie que vous m'inspirez.

D'un geste précis, Diane détacha de son cou un

rang de perles égales et d'un très bel orient. Elle l'agraffa elle-même à celui de la jeune artiste.

— Gardez ceci en souvenir de moi, mademoiselle Tania, et permettez-moi, de temps en temps, de vous écrire. Vous faites un dangereux métier. Je suis sûre que mon mari, s'il vous connaissait, aimerait à ne pas vous savoir en péril. Vous êtes jeune, charmante. N'avez-vous jamais pensé à vous reposer dans un foyer que vous auriez créé selon votre cœur ?

De nouveau la jeune fille rougit :

— Certes, j'y ai pensé, mais, pour créer un foyer, il faut de l'argent, et celui que j'aime est pauvre. Il vit là-bas, en Pologne. Il m'attend.

— En ce cas, écrivez-lui qu'il n'attendra pas longtemps.

Lorsque le taxi qui stationnait devant le cirque Médrano eut reconduit Diane et André, avenue d'Iéna, dans le palace où, depuis deux jours, Mrs. Heartling et lady Kennendale s'étaient installées en compagnie d'Irène et de miss Cartered — ces deux dernières ignorant encore le motif de ce subit déplacement, — Diane n'était plus la même femme. Sous les voiles de deuil, son visage rayonnant éblouissait. Elle se jeta dans les bras de Cécilia et, en phrases entrecoupées, elle lui fit le récit fidèle de cette entrevue qui avait paru si redoutable à la sœur de lord Arthur qu'elle n'avait pas eu le courage d'y assister.

Tout était clair, maintenant. Comme une aurore radieuse, le présent avec ses promesses s'élevait de la nuit pleine d'angoisses et de terreurs. Il semblait à Diane qu'elle s'était arrachée à quelque cauchemar déjà ancien.

Depuis le jour où elle avait pris la résolution de retrouver Félicia Marinski et d'obtenir un rapprochement entre ceux qu'elle considérait toujours comme

des époux, les événements avaient paru obéir à sa volonté bienfaisante.

D'abord cela avait été de courtes recherches confiées à l'ami dévoué que, bientôt, elle pourrait, sans arrière-pensée, nommer son frère. André de Marteval s'était adressé à une agence spécialisée dans la préparation des programmes de cirques et de music-halls, laquelle, travaillant avec les grands établissements du monde entier, ne pouvait ignorer ce numéro. En effet, presque jour par jour, les tournées de miss Félicia Mariński étaient inscrites dans les dossiers de l'agence. Un hasard, que Diane considéra plus tard comme providentiel, conduisait l'artiste en France. Quinze jours de patience, et elle débiterait au cirque Médrano. C'est là que devait éclater la vérité.

Tandis que les deux fiancés s'isolaient dans un coin du salon, Diane, assise à côté de Cécilia, lui avait pris les deux mains et, la regardant bien dans les yeux :

— Cécilia, il vous faut à présent être brave et choisir entre deux devoirs. Voulez-vous tenir votre serment et me laisser ignorer ce que vous savez, c'est-à-dire où se trouve votre frère, ou bien m'aidez-vous à reprendre à ses côtés la place à laquelle j'ai droit ?

— Vous feriez cela, Diane, vous pardonneriez ?

— N'est-ce pas mon devoir d'épouse ? Dieu seul ne doit-il pas séparer ceux que Sa volonté a unis ?

Cécilia leva vers le ciel un visage torturé. En elle une bataille se livrait entre son respect de la foi jurée et son cœur plein de compassion pour celui dont elle pouvait faire cesser les maux. Le premier de ces sentiments la fit discuter encore.

— Laissez-moi avertir Arthur. Quand il aura la certitude que cette femme était bien morte lorsqu'il vous a épousée, il accourra vers vous, j'en suis sûre.

— Et, moi, je suis certaine du contraire. Jamais il n'osera se représenter devant moi, solliciter mon pardon.

— Si je lui dis : « C'est Diane qui m'envoie vers vous. »

— Le croira-t-il? Jugera-t-il possible que tout soit oublié? Cécilia, réfléchissez, c'est le bonheur ou le malheur de votre frère dont vous prenez la responsabilité.

Il y avait tant de persuasive douceur dans la voix de Diane que l'Anglaise se sentit bouleversée.

— Vous avez raison, Diana. Demain, si vous le voulez, nous retournerons dans mon pays et vous saurez où se cache celui qui n'a jamais cessé de vous aimer et qui, pour la seule joie de respirer le même air que vous respiriez, s'est condamné à la vie la plus misérable depuis qu'il a appris par moi votre présence à *Windermere Castle*.

L'annonce d'un si prompt départ ne fut pas sans décevoir les deux fiancés, lesquels comptaient sur la promesse qu'avait faite lady Kennendale de passer en France le temps qui les séparait encore du jour où aurait lieu leur mariage.

Ainsi, à peine arrivés sur la terre natale, sans même prendre le temps d'aller embrasser M<sup>me</sup> de Souvigny dans sa résidence bretonne, il fallait s'en retourner vers l'Angleterre et ses brouillards? Mais Irène avait trop de tendresse envers sa grande sœur pour se mettre en travers d'une résolution dont dépendait sans doute son bonheur.

Pourtant une inquiétude subsistait dans ce jeune cœur ignorant des orages que peut traverser une âme humaine. Certes, à la place de Diane, elle aurait agi comme elle et n'aurait pas hésité à accorder un pardon que le coupable n'osait solliciter, mais,

quant à tout oublier, sa juvénile intransigeance s'y serait refusée.

— Et puis, es-tu certaine que cette longue séparation n'a pas tué en toi toute tendresse? disait la jeune fille à son aînée, tout en se préparant au départ. Es-tu certaine de l'aimer toujours?

Diane ne répondit pas. Comment aurait-elle pu faire comprendre à la fiancée d'André, pleine d'enthousiasme et glorieuse de son jeune et triomphant amour, le sentiment fait de mélancolie et de notions d'un impératif devoir qui prédominait en elle?

Ses émois de jeune vierge, ses élans, retenus par une délicate pudeur, vers celui qui s'imposait à elle un peu comme un héros de roman — ces délicieux romans anglais dont ses seize ans avaient fait leurs délices, — comme tout cela lui paraissait lointain! Les roses du premier amour s'étaient flétries dans l'attente, puis cela avait été la rencontre d'un homme de sa race, plus près d'elle, évidemment, que ne l'avait jamais été le noble Anglais épris profondément mais inhabile à extérioriser cette tendresse éclore parmi des ruines.

Déçu par une femme, Arthur Kennendale avait toujours eu une attitude un peu contrainte, et, de l'époque de leurs fiançailles, Diane avait gardé des souvenirs en somme décevants. C'est qu'entre son fiancé et elle — lady Kennendale s'en rendait bien compte maintenant, — le douloureux souvenir de Félia se dressait sans cesse, empêchant Arthur Kennendale de goûter pleinement les joies de cette chose merveilleuse : l'éveil, dans un cœur pur et fidèle, d'une affection qui ne se démentirait ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune.

Cette dernière était venue, et la jeune épouse de dix-huit ans avait fait preuve d'une fermeté que peu de femmes auraient su égaler. Maintenant, le calme succédait à la tempête. Deux existences dé-

vastées allaient se rejoindre. Sur les ruines, il s'agissait de reconstruire. Déjà lady Kennendale, tournant bravement le dos au passé si proche, que lui rappelait cependant sans cesse la présence de sa sœur, s'interdisant même un regard en arrière vers le rêve auquel elle se serait abandonnée si elle n'avait eu une aussi haute conception de l'honneur, ne songeait plus qu'à la tâche prochaine, à la mission charitable qui allait rendre à la vie l'homme qui s'était cru à jamais brisé par elle.

Au moment même où les voyageuses allaient quitter l'hôtel pour se faire conduire à la gare du Nord, le portier remit à lady Kennendale un télégramme qui venait d'arriver.

C'était le sollicitor de Londres, chargé des affaires de lord Kennendale, qui avertissait milady, selon les instructions données par elle, que son mari venait de présenter une lettre de crédit à une banque de Melbourne.

Sans un mot, Diane tendit à sa belle-sœur le papier bleu qu'elle venait de parcourir; Cécilia ne put s'empêcher de sourire.

— Ne soyez pas surprise, fit-elle à mi-voix, c'est Hadji, l'Hindou dévoué corps et âme à mon frère, qui continue seul l'itinéraire arrêté d'avance par son maître, depuis que celui-ci, à bout de courage, a voulu se rapprocher de vous.

— De nous, rectifia doucement la jeune femme, qui cherchait ainsi à faire comprendre à Cécilia que, désormais, l'entente régnerait entre eux trois.

## XIV

## LE CHEMIN DE LA VIE

Depuis deux jours la tempête soufflait sur la côte. Dans la baie de Morecampe, des vagues monstrueuses s'élançaient à l'assaut des roches et des falaises contre lesquelles elles se brisaient avec le bruit obsédant d'une puissante machine de guerre sapant les murailles de quelque forteresse assiégée. Pas une voile sur ces flots déchainés dont une écume livide couronnait les masses croulantes.

Avec leurs fenêtres à petits carreaux, les maisons hermétiquement closes avaient un air rébarbatif et inhospitalier. Même dans la plus humble chaumière, tout travail paraissait interrompu et toute agitation inutile. Qu'auraient pu les forces humaines devant le sauvage déchainement des vents et de la mer?

Isolée de toutes les autres demeures, presque à l'endroit où la *Winter-River* se jette dans la baie, un très modeste cottage gardait, lui aussi, sa porte fermée et ses rideaux sagement tirés. L'homme qui avait, quelques mois auparavant, loué ce logis délabré et presque en ruines, ne devait pas attendre sans impatience la fin de l'ouragan, car il passait en mer toutes ses journées et paraissait tirer de la pêche ses principales ressources. Bien rares étaient ses visites aux commerçants de Morecampe et ses achats se soldaient par quelques pence. Personne ne pouvait se vanter d'avoir reçu de lui des confidences, ni même de connaître son nom. Vêtu d'habits usagés, une vieille casquette s'enfonçant sur

ses yeux, il était même difficile de lui assigner un âge. Ses cheveux grisonnaient et des rides formaient sur les tempes un léger réseau; pourtant, sous les pauvres vêtements, l'allure demeurait dégagée; les proportions du corps, le jeu souple des muscles que dénotaient la jeunesse et une culture physique bien comprise.

Ce jour-là, tandis que les hurlements du vent emplissaient la campagne déserte, l'homme, assis devant un feu de bois qui, parfois, rabattait dans la salle un nuage de fumée âcre, semblait remuer dans sa tête, inclinée sur sa poitrine, des idées aussi lugubres que le ciel, chargé de lourdes nuées, qui paraissait peser sur le toit de sa demeure. En vain la bouillotte faisait-elle entendre la petite chanson de l'eau en ébullition : il ne songeait même pas à verser son contenu dans la théière placée à portée de sa main, et les rôties, disposées devant lâtre, menaçaient de se transformer en charbons avant qu'il se décidât à les retourner.

Tout à coup, l'homme leva la tête. Son oreille, que la solitude, avait exercée, venait de percevoir un bruit humain parmi les multiples bruits des éléments et des choses. Un simple sentier conduisait à la barrière en bois qui clôturait le petit jardin inculte entourant la maison. Sur ce sentier, presque impraticable, une auto venait de s'engager. Le solitaire s'était dressé. Un pli profond barrait son front soucieux. Il ne tressaillit pas lorsque deux coups résonnèrent sur le panneau vermoulu de la porte; pourtant, son visage s'était durci.

Sans remettre de l'ordre dans sa tenue négligée de pêcheur, il traversa le petit vestibule où des courants d'air circulaient à travers les persiennes disjointes. Il ouvrit.

Une exclamation étouffée, puis, comme pris de panique, l'homme recula. Il eut un geste de suppli-

cation, tendant ses deux mains jointes vers celle qui, debout sur le seuil, le regardait.

— Pourquoi êtes-vous venue ! Qui vous a appris mon refuge ? Ne pouviez-vous, par charité, me laisser achever en paix ma vie et mon expiation ?

— Arthur, votre expiation est terminée. Je suis venue à vous parce que tel est mon devoir. Si vous vous refusez à me suivre, c'est moi qui m'installerai ici, à côté de vous. N'est-ce point mon droit, puisque je suis votre femme ?

— Ma femme, fit-il, et une immense, une poignante douleur résonnait dans cette voix chevrotante. Vous ne savez donc pas ? Non, vous ne savez pas ! Si vous saviez, vous ne seriez pas venue.

D'un ton très doux, la jeune femme pria :

— Arthur, permettez-moi d'entrer. Je vous expliquerai.

Il eut un mouvement d'épaules où s'exprimait son découragement ; pourtant il n'osa pas repousser celle qui venait à lui avec tant de ferme douceur. Il s'effaça pour la laisser passer et refermer la porte derrière elle. Il remarqua alors qu'elle était toute ruisselante de pluie. Il lui avait fallu traverser le jardin, puis il l'avait laissée devant la porte, ne se rendant pas compte de l'averse qui transperçait son manteau. Soudain, une grande inquiétude s'empara de lui. Si elle allait prendre mal ? Il la guida vers le foyer, la fit asseoir sur une chaise basse et jeta sur les bûches à demi consumées une brassée de brindilles de bois mort d'où jaillirent, en feu d'artifice, des étincelles, puis des flammes dont la clarté dansante illumina le pauvre parloir.

— Arthur, votre expiation est terminée. Je suis venue vous chercher, votre devoir est de m'entendre d'abord, de me suivre ensuite...

Joyeuse du bonheur qu'elle apportait, elle s'était levée, et ses mains, comme un don précieux, ten-

daient au solitaire quelques papiers qui s'éparpillèrent sur la petite table où la bouillotte ronronnait toujours.

— Lisez tout cela. Pendant que vous parcourrez ces pièces, je vais préparer le thé. Il fait si froid que, même auprès du feu, je me sens frissonner.

Il eut, vers le visage un peu pâli depuis que l'air vif du dehors ne faisait plus affluer le sang aux pommettes, un coup d'œil déchirant. Visiblement, au lieu d'être pour lui une consolation, la présence de cette femme, qu'il aimait encore du plus profond de son être, lui imposait une atroce et délicieuse torture, car il ne croyait pas à la réalité du bonheur annoncé par elle.

Il s'agenouilla, la forçant à reprendre sa place à côté du feu. Il aurait voulu tenir entre ses mains les petits pieds humides d'avoir foulé l'herbe qui envahissait le jardin désolé. Il n'osa même pas toucher l'étoffe de la robe d'où une buée se dégageait sous la bienfaisante chaleur.

— Vous ne lisez pas? questionna Diane que cette adoration muette et humiliée touchait jusqu'aux larmes.

En même temps elle posa sa main sur les cheveux d'un blond foncé que des fils d'argent striaient. Sous cette timide caresse, l'homme se rejeta brusquement en arrière.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, Diane. Vous ne savez donc pas que je suis le mari d'une autre femme, d'une créature indigne?...

— Ne l'accablez pas, mon ami, elle est morte.

— Morte? Vous en êtes bien sûre? Et à quand remonte le décès? Mais non, j'ai tort de vous croire. C'est ma sœur qui a imaginé tout cela parce que mon sort lui fait pitié! J'ai eu tort de revenir en Angleterre. Je vais repartir, recommencer ma vie errante. Quant à vous, Diane, reprenez votre li-

berté, refaites votre vie auprès de ce Français qui vous aime.

— Arthur, avez-vous l'intention de m'insulter? Je n'ai jamais oublié que je suis lady Kennendale.

Arthur éclata d'un rire sinistre, presque un rire de dément.

— Lady Kennendale! Vous ne l'avez jamais été! Le jour où je vous ai donné ce nom, M<sup>lle</sup> d'Herbières, je me suis rendu coupable d'un forfait puni par la loi; c'est pourquoi je me suis enfui, la nuit, comme un criminel.

— Tout cela est faux. Je vous le jure devant Dieu, auquel je crois de toute mon âme. Félia Marinski est bien morte à Vienne, après une chute de trapèze. Deux ans après — vous vous souvenez que, durant deux années, rien n'est venu jeter le trouble en vous, vous faire croire que cette femme était vivante? — deux ans après, dis-je, une sœur cadette de la disparue, se destinant au même métier — car toutes deux appartenaient à une famille de gymnasiarques gagnant sa vie dans les cirques et les music-halls — profita de la publicité faite sur le nom de son aînée et prit la suite du numéro. Cela se pratique, paraît-il, assez fréquemment dans ces milieux. J'ai vu cette jeune fille, je lui ai parlé. Je lui ai même fait, en votre nom comme au mien, certaines promesses dont nous discuterons plus tard. Voici son acte de naissance que j'ai fait venir de Pologne. Ceci, ce sont des photographies récentes, parues sur les programmes des établissements où elle s'est exhibée. Regardez-les, Arthur, et dites-moi s'il s'agit de la femme que vous avez connue?

Fiévreusement Arthur Kennendale s'était emparé des documents dont il ne songeait plus à nier la véracité. Longuement il scruta le charmant visage de la nouvelle Félia Marinski. Ce fut, avec une allégresse sauvage, qu'il les rejeta, s'écriant :

— Ce n'est pas elle, ce n'est pas elle ! J'avais le droit de vous aimer, Diane, vous êtes ma femme bien-aimée !

Des larmes coulaient sur les joues hâlées par le grand air, et il y avait quelque chose de poignant dans cette joie où se mêlait le souvenir de tant d'amertumes. D'un geste passionné, il avait refermé ses bras autour des épaules de Diane. Il n'osait pas encore effleurer de ses lèvres ce visage chéri qui, tant de fois, avait hanté ses songes. Ce fut la jeune femme qui dut l'encourager. Elle posa doucement son front sur l'épaule de l'homme et lui offrit un radieux sourire.

— Mon cher amour, fit-elle.

Et il put croire que les années maudites n'avaient point existé et qu'il retrouvait, palpitante contre son cœur, la jeune épouse à laquelle il avait, de toute son âme, juré fidélité, protection et amour.

.....

Cela avait été une minute émouvante que celle où lord Kennendale avait franchi au bras de sa femme le seuil d'une demeure qu'il n'espérait plus revoir. La première personne qui se présenta devant lui fut sa sœur, dont l'apparence raide et gourmée avait subitement cessé depuis qu'elle n'avait plus son lourd secret à garder. Silencieusement le frère et la sœur s'étreignirent, mettant dans leur embrassement tout ce que leur éducation britannique les rendait incapables d'énoncer. Pourtant, quand leurs bras se dénouèrent, Cécilia, avec un sourire un peu ironique, demanda :

— Vous ne m'en voulez pas trop, cher vieux garçon ?

— Vous en voulez, ma sœur, et pourquoi vous en voudrais-je ?

— Hélas! je n'ai pas tenu mon serment jusqu'au bout, et c'est un péché, sans doute.

— Des péchés comme celui-là, *darling*, commettez-en chaque jour, cela ne vous enlèvera pas votre part de Paradis.

Irène s'avançait, désireuse d'offrir à ce beau-frère presque inconnu ses souhaits de bienvenue. Quand elle fut devant lui, elle poussa un cri :

— Oh! par exemple, mais c'est moi qui vous ai retrouvé la première!

— Toi? s'exclama Diane, stupéfaite.

— Mais oui, mon étranger, je t'ai raconté, il me semble... Ah! non, je me souviens, c'est à tante que j'ai fait ce récit. Oui, cet extraordinaire passant qui a voulu connaître mon prénom,... c'était lui.

— Excusez-moi, miss Irène, vous ressemblez si prodigieusement à votre sœur. Un instant j'ai cru me trouver en face d'elle; j'étais depuis peu dans la région.

— Oh! ne vous excusez pas. Dire que si j'avais un peu réfléchi, j'aurais pu deviner qui vous étiez!

— On fait bien souvent des erreurs. Maintenant, Arthur, ajouta Diane en souriant, non sans un peu de malice, Irène a une grande nouvelle à vous annoncer : celle de son mariage avec André de Marteval, qui fut mon hôte, sous votre toit, et demeura aussi à Morecampe, sans parler d'un voyage à San Francisco.

— Oh! je le connaissais bien! Lui, quand il rencontra le pêcheur déguenillé, ne songeait guère à l'examiner. Mais, moi, ce n'était pas la même chose. Dans mon cœur dévasté, il y avait encore place pour ce sentiment abject : la jalousie. Pardonnez-moi, Diana.

— Puisque vous vous accusez vous-même, mon cher lord, vous accepterez la pénitence que vous méritez doublement. car on n'a pas le droit d'être

jaloux d'une femme comme la vôtre et d'un ami loyal qui a tant fait pour vous réunir tous les deux.

— Quelle sera cette pénitence?

— De me conduire à l'autel, mon cher beau-frère, puisque vous êtes mon plus proche parent.

— C'est entendu,... promit Arthur d'une voix un peu hésitante, car il se disait combien cette cérémonie lui rappellerait celle qui s'était si tragiquement terminée.

— Nous nous marierons en Bretagne, chez tante Alix. Elle sera si heureuse de nous voir tous réunis. Il faut bien lui donner le spectacle de notre bonheur...

Comme un écho, lord Kennendale répéta les deux derniers mots qu'avait prononcés sa rieuse petite belle-sœur. Il rencontra le regard de Diane, et l'émouvante tendresse, qui faisait briller, comme à travers une eau lumineuse, les admirables iris encore embués de larmes lui donna la certitude que cette parole n'était pas vaine et garderait pour eux une signification profonde et mystérieuse durant tout le cours d'une vie qui venait de recommencer.

FIN

# La Collection STELLA

---

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

# La Collection STELLA

---

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs).



Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-**poste** ou mandat-**chèque**, à

M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>

(Compte chèque postal Paris 28-07).

N° 457 — 25 Mars 1939



La Collection  
"Stella"

PUBLIE

2 volumes par mois

Editions du PETIT ECHO DE LA MODE  
1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)